



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

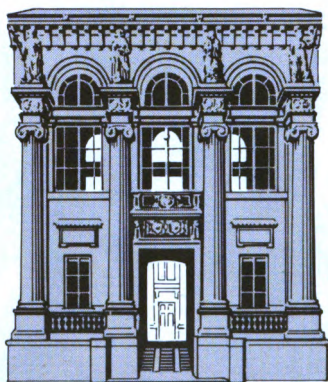
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Collection complète
des œuvres de Mr. de Voltaire*

Voltaire

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



2854

46 822

V1.1770G/1 (1)

48/162/8 (46)

Net Count
16/17

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE

MR. *de* VOLTAIRE.

DERNIÈRE ÉDITION.

TOME PREMIER.



*Post Genitis hic carus erit
Nunc carus amicis*

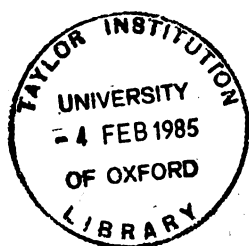
L A
HENRIADE,

P O È M E,

AVEC LES PIÈCES RELATIVES
A L'ÉPOPÉE.



M. DCC. LXX.





P R É F A C E

D E S

E D I T E U R S .



N ne cesse depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les ouvrages de Monsieur *de Voltaire*. Plus le public a montré de goût pour tout ce qui est sorti de la plume de cet homme célèbre , & plus il a dû se révolter contre cette foule d'éditions fautives & incomplètes , faites contre le gré ou sans l'aveu de l'auteur. Il était tems enfin d'en présenter une que Monsieur *de Voltaire* reconnût authentiquement pour le recueil complet de ses véritables ouvrages.

En 1754. époque heureuse de la connaissance que nous eumes l'honneur de lier avec lui , nous primes la liberté de lui représenter qu'il devait aux hommes sensés de toutes les nations , une édition qu'ils pussent acquérir avec confiance ; & nous ne lui dissimulâmes point combien nous serions flattés d'être chargés de son

A 3

exé

exécution. Monsieur de *Voltaire*, aussi mécontent que le public de tant d'éditions infidèles ou grossièrement rédigées, fit céder sa répugnance à publier le corps de ses ouvrages, à la nécessité de réformer ceux qui avaient paru sous son nom. Il nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ses corrections & ses manuscrits. Il fit plus ; il voulut en diriger lui-même l'impression : cette complaisance, si avantageuse à notre édition, en a retardé le progrès ; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage sous presse, que lorsqu'il pourrait passer sous les yeux de son illustre auteur : nous avons attendu son arrivée dans cette république, qu'il fait jouir de ses lumières & de son génie, & où il jouit à son tour des hommages, que toutes les nations, qui ne sont pas barbares, doivent aux talens extraordinaires.

Notre édition n'a donc été différée que pour qu'elle devint plus digne du public éclairé. Il y trouvera la *Henriade* telle que Monsieur de *Voltaire* l'a terminée ; il y a de très grandes différences entre toutes les autres éditions de ce poème, & celle qu'on donne aujourd'hui : la fin du cinquième chant est toute nouvelle ; les remarques sont augmentées, & mises dans un nouvel ordre.

Les pièces de théâtre sont en plus grand nombre ; & il y a de grands changemens dans toutes celles qu'on représente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites pièces fugitives sont correctes ; & l'on y en a ajouté plusieurs qui ne sont dans aucune édition précédente.

Les

Les *Mélanges d'Histoire, de Littérature, de Philosophie*, qu'on trouve dans ce recueil, sont plus amples de moitié que ceux qui avaient paru jusqu'ici. Voici la désignation d'une partie des chapitres que l'on ne connaissait pas.

L'Examen des Langues ; Les Embellissemens du Cachemire ; Les Voyages de Scarmentado ; Jusqu'à quel point on peut tromper le peuple ; Les deux Consolés ; Si les Sciences ont nui aux mœurs ; Sur l'Ame ; Du Poème singulier d'Hudibras ; Des Monnoyes ; Dialogues entre un Jésuite & un Brachmane, entre Lucrèce & un Mathématicien ; Discours sur Ovide, sur le Dante, sur Socrate, sur les Juifs, sur Constantin, sur Julien ; De la Chimère du souverain bien ; De la Population de l'Amérique ; Songe de Platon ; Des Génies ; de l'Astrologie ; de la Magie : Poèmes sur le désastre de Lisbonne, & sur la Loi Naturelle, précédés de préfaces intéressantes, & suivis de notes utiles. &c. &c. &c.

Outre tant de pièces nouvelles, nous pouvons assurer qu'il n'en est presque aucune ancienne qui ne soit remplie d'additions considérables. On y trouvera surtout beaucoup de littérature anglaise & italienne : aucun auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que Monsieur de Voltaire ; on peut dire qu'on ne connaissait avant lui aucun poète anglais en France : il est le premier qui ait parlé de *Milton*, de *Dryden*, de *Butler*, de *Pope*, & qui en ait traduit des morceaux, comme il est le premier qui ait développé en France les Principes de *Newton*, & qui ait rendu justice au sage *Locke*.

L'on ferait un recueil considérable des pièces que l'on a faussement attribuées à Monsieur de Voltaire : on n'est que trop dans l'usage barbare de publier, sous le nom des hommes connus, les pièces qui méritent le plus de rester inconnues : tel est, par exemple, un livre sur *les beautés & les défauts de la langue*, une mauvaise apologie en vers de *la Comédie Larmoyante* ; & une infinité de pièces dans ce goût que nous avons soigneusement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le Discours sur la Henriade*, dont Monsieur Marmontel cite quelques traits dans sa préface. Ce discours fut composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce siècle. Il avait résolu de faire graver *la Henriade*, & il destinait ce discours à servir d'avant-propos au poème : cette pièce fait également honneur, & à son auguste auteur, & à l'ouvrage de Monsieur de Voltaire, dont on voulait faire une si magnifique édition ; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne préface, ou avant-propos, à la tête de *la Henriade*.

Il serait pour le moins inutile d'insister sur le mérite d'un recueil complet des vrais ouvrages de Monsieur de Voltaire, on n'en avait point encore : cette édition doit être considérée comme la première qui en ait été faite ; c'est la seule à laquelle il ait mis son cachet. On trouvera cette approbation importante dans une des dernières lettres dont il nous a honorés, & que nous mettons à la suite de cet avertissement.

Nous

DES ÉDITEURS.

9

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le prix de cette édition ; il est inférieur aux prix ordinaires ; mais nous nous sommes fait un devoir de faciliter l'acquisition de cet ouvrage ; nous n'avions que cette manière de reconnaître l'amitié & le désintéressement de l'auteur.



LETTRE

L E T T R E

DE M^R. DE VOLTAIRE

AUX EDITEURS.

*J*E ne peux que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusemens de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE & mes tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échappent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE. II

A l'égard de quelques écrits plus sérieux , tout ce que j'ai à vous dire , c'est que je suis né Français & catholique ; & c'est principalement dans un pays protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie , & mon profond respect pour la religion dans laquelle je suis né , & pour ceux qui sont à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentimens. J'ai écrit l'histoire avec vérité : j'ai abhorré les abus , les querelles , & les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux choses sacrées , que des hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles , à ces abus , & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien : je n'ai été qu'un citoyen zélé , & plus encor un citoyen de l'univers. L'humanité , la candeur , la vérité m'ont toujours conduit dans la morale & dans l'histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions reprehensibles , je serais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reste , puisque vous avez rassemblé mes ouvrages , c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire , je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes ; que toutes les pièces qui ne seront point dans votre édition sont supposées , & que c'est à
cette

12 LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE.

cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien , doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public ait de l'indulgence , je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail ; s'il y a des choses que le public désapprouve , je les désapprouve encor davantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des honnêtes gens , c'est que vous en êtes les éditeurs. L'estime que s'est acquise depuis longtems votre famille dans une république où règne l'esprit , la philosophie & les mœurs , celle dont vous jouissez personnellement , les soins que vous prenez , & votre amitié pour moi , combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis &c....



AVANT

AVANT-PROPOS,

Composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce siècle, & dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la préface de Mr. MARMONTEL.

LE poëme de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Monsieur de *Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes, & depuis la première édition où la *Henriade* parut sous le titre du *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles & à quelque chose de

de parfait , d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter , lorsqu'il composa ce poème épique , sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe , & ceux de sa propre nation , qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français ; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs , qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encor à combattre ce respect superstitieux du peuple favorisant pour *Virgile* & pour *Homère* , & plus que tout cela , une santé faible & délicate , qui aurait mis tout autre homme , moins sensible que lui à la gloire de sa nation , hors d'état de travailler. C'est cependant indépendamment de ces obstacles que Mr. *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein , quoiqu'aux dépens de sa fortune & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste , un esprit aussi sublime , un homme aussi laborieux que l'est Mr. *de Voltaire* , se ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres , s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive , pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts & pour ces sciences , aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences

sciences que les sciences lui en font ; on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poète ; mais il est philosophe profond & sage historien en même tems.

Les sciences & les arts sont comme de vastes pays , qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguier tous , qu'il l'a été à *César* , ou bien à *Alexandre* , de conquérir le monde entier ; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde , qu'une infinité de petits souverains se sont partagés ; & ces petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies ; & comme dans ces gouvernemens aristocratiques , il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure , qui se sont élevés au-dessus des autres , de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes , ce que les *Leibnitz* , ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems , Mr. *de Voltaire* l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité ; & depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie , tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent Mr. *de Voltaire* , malgré les fréquentes infirmités , & malgré les chagrins que lui donnent
d'in.

d'indignes envieux , il a conduit sa *Henriade* à un point de neutralité où je ne fache pas qu'aucun poème soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : les chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres , ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par ordre des tems en dix actions principales ; le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poète Français est infiniment supérieur au poète Latin , qui ne termine pas son *Enéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne font plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poème ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse , & qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante , & le feu de l'esprit à moitié éteint , ne permet plus aux guerriers d'être héros , ni aux poètes d'écrire.

Si le poète Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile* , c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original , & dans laquelle on voit que le jugement du poète Français est infiniment supérieur au poète Grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers
avec

avec le septième chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr. de *Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV. ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui est pronostiqué au temple du destin, vaut seul toute l'*Illiade*; car le rêve de HENRI IV. ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus toutes les épisodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination, & qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la fécheresse & l'enflure tiennent lieu de génie. Mr. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets patétiques; il fait le grand art de toucher le cœur; tels sont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'assassinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé d'HENRI IV. de la belle *Gabrielle d'Estree*, & la mort du brave *Aumale*; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, & il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que
La Henriade, &c. B grossir

grossir son poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé ; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion ; tant la poésie & l'éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guères par eux-mêmes , & de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles ; il y a la politique qui habite au Vatican , le temple de l'amour , la vraie religion , les vertus , la discorde , les vices , tout est animé par le pinceau de Mr. de *Voltaire* ; ce sont autant de tableaux qui surpassent , au jugement des connaisseurs , tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Poussin*.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style , de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue française n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve partout de la noblesse ; l'auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime , & il ne s'abaisse qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures , quelle force dans les caractères & dans les descriptions , & quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs ; c'est dans cette peinture de coups portés , parés , rendus , & reçus , que Mr. de *Voltaire* a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue ; il s'en est cependant tiré avec toute

toute la gloire possible. Il transporte le lecteur sur le champ de bataille , & il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale , quant à la beauté des sentimens , on trouve dans ce poème tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de HENRI IV. jointe à sa générosité & à son humanité , devraient servir d'exemple à tous les rois & à tous les héros qui se piquent quelquefois mal - à - propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des états ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance ; qu'il leur soit dit en passant , que ce n'était point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur , 'mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié , don du ciel , plaisir des grandes ames ,

Amitié , que les rois , ces illustres ingrats ,

Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs - d'œuvre de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier , un soldat humain , un courtisan vrai & sans flatterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay* , ce fidèle & stoïque ami , à côté de son jeune & vaillant maître , repousser partout la mort , & ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée

B 2 des

des mœurs de notre siècle , & il est à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la *Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux princes , ou plutôt leur unique vertu , est relevée par Mr. de *Voltaire* ; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris , où au lieu de saccager cette ville rebelle , il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *St. Barthelemi* , & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX.* hâtaït lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II.* , les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint* , l'indolence léthargique de *Valois* , & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV. sont estimées à leur juste valeur. Mr. de *Voltaire* accompagne tous ses récits de réflexions courtes , mais excellentes , qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse , & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme , que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président *du Harlay* , dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les conseillers *Brissou* , *Larcher* , *Tardif* , qui
surent

furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur.

*Vos noms toujours fameux vivent dans la mémoire ,
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.*

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence ; l'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la ligue ; il s'opose courageusement au dessein des rebelles , qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur souverain , à laquelle ils voulaient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des *Guises* en tant que vertus militaires , puisqu'elles devenaient criminelles dès - là qu'ils en faisaient usage contre leur roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne ferait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que par je ne sais quelle fatalité ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées ; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des grands & des ecclésiastiques , il

faillait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination , & tout ce qu'ont pû l'éloquence & la poésie , pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres , afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier les *camps* & les *soldats* des argumens pointilleux & subtils de l'école , pour les renvoyer au peuple pédant des scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel , & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot , le bien & le repos de la société fait le principal but de ce poème , & c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme & du faux zèle.

Il paraît cependant , pour le bien de l'humanité , que la mode des guerres de religion est finie , & ce serait assurément une folie de moins dans le monde ; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique , qui prend depuis quelques années beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé , moins on est superstitieux. Le siècle où vivait HENRI IV. était bien différent ; l'ignorance monacale , qui surpassait toute imagination , & la barbarie des hommes , qui ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse & de s'entretuer , donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis* , & les princes factieux , pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples , puisque ces peuples étaient

étaient grossiers, aveuglés & ignorans.

Les siècles polis qui ont vû fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste*, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille & sans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaisirs & l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de *Louis le Grand*, qui peut-être égale sans flatterie celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père *Le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV.* qui commençait à baisser ; mais c'est la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en saurait charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands-hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences ; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la société & au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les arts & les sciences, au public

& au vulgaire ; elle passe de la cour à la ville ; & de la ville à la province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde ; mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur , les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse , & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères & de notre destruction. On reconnaît , indépendamment de la différence des conditions , l'égalité que la nature a mis entre nous , la nécessité qu'il y a de vivre unis & en paix , de quelque nation , & de quelque opinion que nous soyons ; que l'amitié & la compassion sont des devoirs universels : en un mot , la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences , & voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. *Mr. de Voltaire* , qui embrasse toutes ces sciences , m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public , & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité , m'ont déterminé à procurer cette édition au public , que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de *Mr. de Voltaire* & de ses lecteurs.

En un mot il m'a paru que donner des marques

ques d'estime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre siècle , & que du moins la postérité se redirait d'âge en âge , que si notre siècle a porté des grands-hommes , il en a reconnu toute l'excellence , & que l'envie ni les cabales n'ont pû opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.



PREFACE

P R E F A C E

De l'édition de 1737. par Mr. L.

ON donne cette nouvelle édition , à laquelle l'auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la **HENRIADE** , & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du siècle éclairé où nous vivons : c'est ainsi qu'en usait Mr. *Despréaux* , le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds , qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ses ouvrages à chaque édition. Cette attention si louable est bien plus nécessaire encor dans un poëme épique , que dans des ouvrages détachés ; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carrière , que dans une petite.

L'auteur de la **HENRIADE** s'est attaché sur tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français , & qui avaient été l'écueil de tous nos poëmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choses que la Grecque & la Latine , & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athènes & à Rome , par le charme de la poésie. C'est là sans doute la meilleure manière de confondre ceux qui
n'ayant

n'ayant lu *Homère* que dans des traductions, trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'*Illiade* basses & puériles. Mr. *Perrault* & Mr. *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des héros à des chiens.

Qu'on lise ce nouveau morceau de la *HENRIADE* au huitième chant, on verra qu'une telle comparaison peut être très-digne de la majesté de l'épopée.

De ligueurs en tumulte une foule s'avance :

Tels, au fond des forêts, précipitans leurs pas ;

Ces animaux hardis, nourris pour les combats,

Fiers esclaves de l'homme & nés pour le carnage ;

Pressent un sanglier, en raniment la rage :

Ignorans le danger, aveuglés, furieux,

Le cor excite au loin leur instinct belliqueux.

Les antres, les rochers, les monts en retentissent.

Ainsi contre Bourbon, mille ennemis s'unissent ;

Il est seul contre tous abandonné du sort,

Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve plusieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'auteur a eu soin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime résulte uniquement du retour des mêmes sons. C'est de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'est aussi pour cette raison qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'est être exact que de rimer selon la pronon-

nonciation des syllabes , & c'est pécher contre l'exactitude , que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a* , comme dans l'édition de *Zaïre* , pour se conformer à l'usage très-raisonnable , & qui se confirme tous les jours , de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus nécessaire dans la *HENRIADE* , qu'il y est parlé de *S. François* , fondateur des cordeliers.

Sous l'habit d'Augustin , sous le froc de François.

Il serait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du savant *Mr. Cochi* , une idée neuve & hardie , c'est que le merveilleux n'est pas ce qui plait le plus dans les poèmes épiques. Cela paraît très-vrai ; & sûrement *Armide* & *Renaud* , *Didon* & *Enée* sont plus intéressans que les messages de *Mercur*e & que la haine de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les poèmes anciens , ils ne feraient que des recueils des miracles du Paganisme.

Mais je ne crois pas , comme *Mr. Cochi* , qu'on doive bannir ce merveilleux ; il doit seulement être employé avec sobriété dans une religion aussi sévère que la nôtre , & dans un siècle où la raison est devenue aussi sévère que la religion.

C'est au lecteur équitable à juger si l'auteur de la *HENRIADE* a su garder ce juste tempérament.

ment. Tant d'éditions n'ont pû encor le rendre content de son propre ouvrage : mais je dirais que le public doit l'être , si la reconnaissance & tous les sentimens que je dois à Mr. de V***, ne rendaient mon témoignage suspect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.



P R E F A C E

P O U R L A H E N R I A D E ,

P A R M R. M A R M O N T E L.

ON ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire , & le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui , comme la HENRIADE , ayant d'abord mérité son estime , ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme , si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui , parut pour la première fois en 1723. imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. Mr. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes , de transpositions & de lacunes considérables.

L'abbé *Des Fontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux , aussi imparfaite que la première , avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon , tels que ceux-ci , où il est aisé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults , & malgré les Houdarts ,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6. de son édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres sous le titre de *la Henriade* , in-4^o. avec des figures.
Elle

Elle est dédiée à la reine d'Angleterre ; & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition , j'ai crû devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On fait que dans ce genre d'écrire Mr. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût , qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges , que même nos plus grands auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes , lisent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'ALZIRE , de ZAYRE , &c. Celle-ci est dans le même goût , & on y reconnaît un philosophe judicieux & poli , qui sait louer les rois , même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en Anglais.

T O T H E Q U E E N.

M A D A M ,

*I*T is the Fate of Henry the Fourth to be protected by an English QUEEN. He was assisted by that great Elizabeth , who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so wel protected , as by her who resembles so much Elizabeth in her personal Virtues ?

YOUR MAJESTY wil find in this Book , bold impartial Truths , Morality unstained with Superstition , a Spirit of Liberty , equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny , the Rights of Kings always asserted , and those of Mankind never laid aside.

The

The same Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest Philosopher in Europe, before Sir Isaac Newton appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine Elizabeth, not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave, MADAM, (without comparing my self to Descartes) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon the like Account, not only as the Protectress of all Arts and Sciences, but as the best Judge of them.

I am with that profound Respect, which is due to the greatest Virtue, as well as to the highest Rank.

*May' it please YOUR MAJESTY,
YOUR MAJESTYS*

most Humble,

most Dutiful,

most Obligated Servant,

V O L T A I R E.

Mr. l'abbé Langlet Du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A

A L A
R E I N E.

M A D A M E,

C'Est le sort de *Henri IV* d'être protégé par une reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Elizabeth* , cette grande princesse qui était dans son tems la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi-bien confiée, qu'à une princesse, dont les vertus personnelles ressembtent tant à celles d'*Elizabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté , également éloigné de la révolte & de l'oppression ; les droits des rois toujours assurés , & ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit , dans lequel il est écrit , me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi , qui parmi tant de têtes couronnées , jouit presque seul de l'honneur , sans prix , de gouverner une nation libre , & d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé , & sa gloire à être juste.

Notre *Descartes* , le plus grand philosophe de l'Europe , avant que le chevalier *Newton* parût , a dédié ses Principes à la célèbre princesse Palatine *Elizabeth* ; non pas , dit-il , parce qu'elle était princesse , car les vrais philosophes respectent les princes , & ne les flattent point ;

La Henriade.

C

mais

mais parce que de tous ses lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai.

Permettez - moi , MADAME , (sans me comparer à *Descartes*) de dédier de même *la Henriade* à VOTRE MAJESTÉ , non - seulement parce qu'elle protège les sciences & les arts , mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

Je suis , avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu , & au plus haut rang ,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très - humble , très - respectueux ,
& très - obéissant serviteur ,

V O L T A I R E .

Cette édition , qui fut faite par souscription , a servi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre , mais il a remis dans la bibliothèque du roi , c'est-à-dire , sous les yeux du public & de la postérité , des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vûes.

Il ferait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle - ci , dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Prusse , alors prince royal , avait chargé Mr. *Algarotti* qui était à Londres d'y

d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince , ami des arts qu'il daigne cultiver , voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres , & particulièrement pour *la Henriade* , daigna en composer la préface ; & se mettant ainsi au rang des auteurs , il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes ; mais les encourager par l'exemple , & les éclairer par d'excellens écrits , en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse , qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son père , les guerres survenues , & le départ de Mr. *Algarotti* de Londres , interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu. Comme la préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour , j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée , & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature.

* „ Les difficultés , dit-il en un endroit , qu'eut
 „ à surmonter Mr. *de Voltaire* lorsqu'il composa
 „ son poëme épique , sont innombrables. Il
 „ voyait contre lui les préjugés de toute l'Eu-
 „ rope , & celui de sa propre nation , qui était
 „ du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais
 „ en français. Il avait devant lui le triste exem-
 „ ple de ses prédécesseurs , qui avaient tous
 „ bron-

* Cette préface est imprimée en entier au devant de celle-ci , sous le nom d'*Avant-propos*.

„ bronché dans cette pénible carrière. Il avait
 „ encor à combattre le respect superstitieux &
 „ exclusif du peuple savant pour *Virgile* & pour
 „ *Homère* ; & plus que tout cela , une santé
 „ faible , qui aurait mis tout autre homme ,
 „ moins sensible que lui à la gloire de sa nation ,
 „ hors d'état de travailler. C'est cependant in-
 „ dépendamment de tous ces obstacles que Mr.
 „ *de Voltaire* est venu à bout de son dessein , &c.
 „ Quant à la saine morale , dit-il ailleurs ,
 „ quant à la beauté des sentimens , on trouve
 „ dans ce poème tout ce qu'on peut désirer. La
 „ valeur prudente de *Henri IV* jointe à sa gé-
 „ nérosité & à son humanité , devrait servir
 „ d'exemple à tous les rois & à tous les héros ,
 „ que se piquent quelquefois mal-à-propos de
 „ dureté envers ceux que le destin des états ,
 „ & le sort de la guerre , ont soumis à leur
 „ puissance. Qu'il leur soit dit en passant , que
 „ ce n'est ni dans l'inflexibilité , ni dans la ty-
 „ rannie , que consiste la véritable grandeur ,
 „ mais bien dans ce sentiment que l'auteur ex-
 „ prime avec tant de noblesse.

„ Amitié , don du ciel , plaisir des grandes ames ,
 „ Amitié que les rois , ces illustres ingrats ,
 „ Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Ainsi pensait ce grand prince , avant que de
 monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire
 les rois que par des maximes ; aujourd'hui il
 les instruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs lan-
 guages ; en vers anglais par Mr. *Lockman* : une par-

partie l'a été en vers italiens par Mr. *Querini*, noble Vénitien ; & une autre, en vers latins, par le cardinal de son nom, bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont aussi traduit plusieurs chants de *la Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers hollandais & allemands.

Cette justice rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme ; & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le fera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait Mr. *Cochi*, lecteur de Pise, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de *la Henriade*, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharsale*. Une telle comparaison suppose dans son auteur ou bien peu de lumière, ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux poëmes ? Le sujet de l'un & de l'autre est une guerre civile ; mais dans la *Pharsale* *l'audace est triomphante & le crime adoré* ; dans *la Henriade*, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. *Lucain* a suivi scrupuleusement

l'histoire sans mélange de fiction ; au lieu que Mr. de *Voltaire* a changé l'ordre des tems , transporté les faits & employé le merveilleux. Le stile du premier est souvent ampoulé , défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. *Lucain* a peint ses héros avec des grands traits , il est vrai , & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui suffit quelquefois pour cela , témoins les suivans.

Médis la (1) reçut avec indifférence ,
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
 Sans remords , sans plaisirs , &c. .

Connaissant les périls , & ne redoutant rien ;
 Heureux (2) guerrier , grand prince , & mauvais citoyen.

Il (3) se présente aux seize , & demande des fers ,
 Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marche en philosophe où l'honneur le conduit ,
 Condamne les combats , plaint son maître , & le suit.

Mais si Mr. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ses personnages , il les soutient avec beaucoup de sagesse ; & je ne crois pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucain* au contraire est plein d'inégalités ; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur , il donne souvent dans l'en-

(1) La tête de Coligny. *Cb. II.*
 (2) Guise. *Cb. III.*

(3) Harlay. *Cb. IV.*
 (4) Mornay. *Cb. VI.*

l'enflure. Enfin , ce poète Latin , qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens , n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre , ou décrire ; & j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans *la Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer *la Henriade* avec l'*Enéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan , les mœurs , le merveilleux de ces deux poèmes , les personnages comme *Henri IV* & *Enée* , *Achates* & *Mornay* , *Simon* & *Clément* , *Turnus* & *d'Aumale* , &c. les épisodes qui se répondent , comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage , & celui de *Henri* chez le solitaire de *Jersey* ; le massacre de la *St. Barthelemi* & l'incendie de *Troye* ; le quatrième chant de l'*Enéide* & le neuvième de *la Henriade* ; la descente d'*Enée* aux enfers , & le songe de *Henri IV* ; l'autre de la *Sybille* & le sacrifice des seize ; les guerres qu'ont à soutenir les deux héros , & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'*Euriale* & celle du jeune *d'Ailly* ; les combats singuliers de *Turenne* contre *d'Aumale* , & d'*Enée* contre *Turnus* ; enfin le stile des deux poètes , l'art avec lequel ils ont enchainé les faits , & leur goût dans le choix des épisodes , leurs comparaisons , leurs descriptions. Et après un tel examen , on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface , ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallèle ; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & sans prévention.



Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler , ont fait dire à quelques critiques , que *la Henriade* manquait du côté de l'invention ; que ne fait - on le même reproche à *Virgile* , au *Tasse* , &c. ? Dans l'*Enéide* sont réunis le plan de l'*Odyssée* & celui de l'*Iliade*. Dans la *Jérusalem délivrée* , on trouve le plan de l'*Iliade* exactement suivi , & orné de quelques épisodes tirés de l'*Enéide*.

Avant *Homère* , *Virgile* & le *Tasse* , on avait décrit des sièges , des incendies , des tempêtes. On avait peint toutes les passions. On connaissait les enfers & les champs Elisées. On disait qu'*Orphée* , *Hercule* , *Pyrrithoüs* , *Ulysse* , y étaient descendus pendant leur vie. Enfin , ces poètes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis suivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si n'est pas là créer , c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie ; & on ne saurait disputer à Mr. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là , dit - on , que de l'invention de détail , & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où Mr. de *Voltaire* exprime le mystère de l'Eucharistie :

Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Oui , dit-il , ce vers est beau ; mais je ne fais , l'idée n'en est pas neuve. Malheur , dit Mr. de *Fénélon* ,

Fénelon, (1) à qui n'est pas ému en lisant ces vers !

(2) *Fortunate senex ! hie inter flumina nota*

Et fontes sacros , frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son poème, quelque extraordinaires qu'elles soient. Il les a puisées dans les poètes, dans l'écriture sainte, &c. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve. *Sadi* s'en était servi avant lui, & l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poète qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, surtout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie, pour avancer qu'il peut y avoir des poèmes en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. *Mr. de Fénelon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Avantures de Télémaque*,

(1) Lettre à l'Académie Française.

(2) Virgile, *Eglogue* 1.

l'émaque, & jamais sous celui de poëme. C'est sans contredit le premier de tous les romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes. Je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le stile, tout fleuri & tendre qu'il est, serait trop uniforme ; je dis, parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la mesure, la rime, les inversions ; en un mot, rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poësie ; art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition, c'est celle de l'auteur ; il l'a justifiée lui-même ; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter. Je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre poësie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers.

Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colère revient, & je me reconnois :

Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(2) Je ne fais que recueillir les voix,

Et dirois vos défauts si je vous en savois.

II

(1) Mithridate. (2) Le Flatteur.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts , & que deux poètes si exacts & si heureux dans leurs rimes , ne se sont contentés de celles-ci , que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve , c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais* , qu'on prononce comme *savois* , avec *voix* , qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de *Boileau* ,

- (1) La discorde en ces lieux menace de *s'accroître* ;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime , & cela est assez usité. Madame *Deshoulières* dit :

- (2) Puisse durer , puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant ,
Comme feront sur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît singulier , c'est que *paroitre* , en faveur de qui on prononce *s'accraître* , change lui-même sa prononciation en faveur de *cloître*.

- (3) L'honneur & la vertu n'osèrent plus *paroitre* ,
La piété chercha les déserts & le *cloître*.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation , sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat.

Mr.

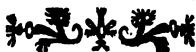
- (1) Lutrin. Ch. II. (3) Epître IV. Boil.
(2) Célimène , Eglogue.

24 PRÉFACE PAR MR. MARMONTEL.

Mr. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille , & non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *François* avec succès , &c. Et pour satisfaire en même tems les oreilles & les yeux , il a écrit *Français* , substituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai* , qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le son de l'*e* , comme dans *bienfaits* , *souhais* , &c. Mr. de Voltaire a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe , qu'il lui falait distinguer dans son poëme certains mots , qui écrits partout ailleurs de la même façon , ont néanmoins une prononciation & une signification différente : sous le froc de *François* , &c. des courtisans *Français* , &c.

C'est là ce que j'avais à dire sur cette nouvelle édition de *la Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés , & l'attention avec laquelle elle a été faite , font présumer favorablement du succès.

Quant à ce que j'ai dit sur le mérite de ce poëme , je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment , & que si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques , ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.



LA



LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III réuni avec *Henri de Bourbon*, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement *Henri de Bourbon* demander du secours à *Elizabeth*, reine d'Angleterre. Le héros essuye une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, & son avènement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.

JE chante ce héros, qui régna sur la France,*
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui

NOTES DE L'ABBE' LANGLET.

* La première édition, donnée in-8. en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats, & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,

Qui

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner ,
 Calma les factions , fut vaincre & pardonner ,
 Confondit & Mayenne , & la ligue , & l'Ibère ,
 Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Descen du haut des cieux , auguste vérité ;
 Répan sur mes écrits ta force & ta clarté :
 Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
 C'est à toi de montrer , aux yeux des nations ,
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Di , comment la discorde a troublé nos provinces ;
 Di les malheurs du peuple , & les fautes des princes ;
 Vien , parle ; & s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix ,
 Si sa main délicate orna ta tête altière ,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière ,

Avec

NOTES.

Qui dissipa la ligue & fit trembler l'Ibère ,
 Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père ;
 Dans Paris subjugué fit adorer ses loix ,
 Et fut l'amour du monde & l'exemple des rois.
 Muse , raconte - moi , quelle haine obstinée

Arma

NOTES DE L'ÉDITEUR.

Voici à propos de la réflexion de l'abbé Langlet une anecdote singulière.

Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726 une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smyrne , nommé Dadiky , interprète du roi d'Angleterre : il vit par hasard le première feuille du

poème où était ce vers :

*Qui força les Français à
 devenir heureux :*

il alla trouver l'auteur , & lui dit , Monsieur , je suis du pays d'Homère ; il ne commençait point ses poèmes par un trait d'esprit , par une énigme. L'auteur le crut , corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au

Avec moi sur tes pas permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.

a) Valois régnait encor , & ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les loix étaient sans force , & les droits confondus ,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.

Ce n'était plus ce prince environné de gloire ,
b) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire ,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès ,
Et qui de sa patrie emporta les regrets ,
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes ,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.
Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche roi , d'intrépide guerrier ;
Endormi sur le trône au sein de la mollesse ,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.

Qué-

N O T E S.

Arma contre Henri la France mutinée ,
Et comment nos ayeux , à leur perte courans ,
Au plus juste des rois préféraient des tyrans.
Valois régnait encor , &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau , ni moins exact ; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

Au reste l'édition de 1723 que cite l'abbé Langlet fut faite par l'abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé , & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare , & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

a) Henri III roi de France , l'un des principaux personnages de ce poëme , y est toujours nommé *Valois* , nom de la branche royale dont il était.
b) Henri III (*Valois*) étant Duc d'Anjou , avait commandé les armées de Charles IX son frère contre les protestans , & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

c) Quélus & Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Esperton ,
 Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom ,
 D'un maître efféminé corrupteurs politiques ,
 Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
 Des Guises cependant le rapide bonheur ,
 Sur son abaiffement élevait leur grandeur ;
 Ils formaient dans Paris cette ligue fatale ,
 De sa faible puissance orgueilleuse rivale. *
 Les peuples avenglés , vils esclaves des grands ,
 Persécutaient leur prince , & servaient des tyrans.
 Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
 Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
 Dans Paris révolté l'étranger accourut.
 Tout périssait enfin , lorsque Bourbon d) parut.
 Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière ,
 A son prince aveuglé vint rendre la lumière :
 Il ranima sa force , il conduisit ses pas
 De la honte à la gloire , & des jeux aux combats.
 Aux remparts de Paris ces deux rois s'avancèrent ,
 Rome s'en allarma , les Espagnols tremblèrent.

L'Europe

N O T E S .

* *L'édition de 1723 met :*

De son faible pouvoir insolente rivale.
 Cent partis opposés , du même orgueil épris ,
 De son trône à ses yeux disputent les débris.

c) C'étaient les *mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné pres du Louvre. Voyez les remar-

ques sur Joyeuse au troisième chant.

d) Henri IV, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

L'Europe , intéressée à ces fameux revers ,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la discorde inhumaine ,
Excitant aux combats , & la ligue & Mayenne ,
Et le peuple & l'église , & du haut de ces tours , *
De la superbe Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ,
Et lui - même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant , près de ces bords fleuris ,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
Lieux aujourd'hui charmans , retraite aimable & pure ;
Où triomphent les arts , où se plaît la nature ,

Théâtre

NOTES.

* Et le peuple & l'église , &c. Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions , soit de 1723 , soit de 1727 , ou de 1732 ; soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.

Troublant tout dans Paris , & du haut de ses tours ,
De Rome & de l'Espagne appelant les secours ;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France ,
Divisés par leur secte , unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins était l'anre & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui -
On eût dit , que l'armée , à son pouvoir soumise ,
Ne connaissait qu'un chef , & n'avait qu'une église.

Vous le vouliez ainsi , grand Dieu , dont les desseins ,
Par de secrets ressorts inconnus aux humains ,
Confondant des ligüés la superbe espérance ,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France.

Déjà les deux partis , &c.

La Henriade,

D,

Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
 Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
 Là sont mille héros , fiers soutiens de la France,
 Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
 C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
 En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
 On eût dit , que l'armée à son pouvoir soumise,
 Ne connaissait qu'un chef , & n'avait qu'une église.

e) Le père des Bourbons , du sein des immortels ,
 Louis , fixait sur lui ses regards paternels ;
 Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
 Il plaignait ses erreurs , il aimait son audace ;
 De sa couronne un jour il devait l'honorer ,
 Il voulait plus encor , il voulait l'éclairer.
 Mais Henri s'avancait vers sa grandeur suprême ,
 Par des chemins cachés inconnus à lui-même :
 Louis du haut des cieux lui prêtait son appui ;
 Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui ,
 De peur que ce héros , trop sûr de sa victoire ,
 Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
 Avaient plus d'une fois balancé les hazards ;
 Dans nos champs désolés le démon du carnage
 Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage ,
 Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
 Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
 Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;

Mon

e) Saint Louis neuvième du nom , roi de France , est la tige de la branche des Bourbons.

C H A N T P R E M I E R. 51

Mon injure est la vôtre , & la ligue ennemie ,
 Levant contre son prince un front séditieux ,
 Nous confond dans sa rage , & nous poursuit tous deux :
 Paris nous méconnaît , Paris ne veut pour maître ,
 Ni moi qui suis son Roi , ni vous qui devez l'être ;
 Ils savent que les loix , le mérite , & le sang ,
 Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ;
 Et redoutant déjà votre grandeur future ,
 Du trône où je chancèle , ils pensent vous exclure.
 De la religion , f) terrible en son courroux ,
 Le fatal anathème est lancé contre vous.
 Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la guerre ;
 Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
 Sujets , amis , parens , tout a trahi sa foi ;
 Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme contre moi ;
 Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes ,
 Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
 Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager ,
 Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
 Des Anglais en secret gagnez l'illustre reino. *
 Je fais qu'entr'eux & nous une immortelle haine

Nous

N O T E S.

* L'édition de 1723. avait mis :

Des Anglais en secret allez fléchir la reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agissait de gagner Elizabeth en faveur des deux rois , & non pas de la fléchir , parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces princes.

f) Henri IV. roi de Navarre avait été solennellement excommunié par le pape Sixte V. dès l'an 1585 , trois ans avant l'événement dont il est ici

question : Le pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon* ; le prive , lui & toute la maison de Condé , à jamais , de

D 2 tous

Nous permet rarement de marcher réunis ,
 Que Londres est de tout tems l'émule de Paris ;
 Mais après les affronts , dont ma gloire est flétrie ;
 Je n'ai plus de sujets , je n'ai plus de patrie.
 Je hais , je veux punir des peuples odieux ,
 Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
 Je n'occuperai point dans un tel ministère
 De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
 Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
 Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
 Allez en Albion ; que votre renommée *
 Y parle en ma défense , & m'y donne une armée.
 Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
 Mais c'est de vos vertus que j'attens des amis.
 Il dit ; & le héros , qui jaloux de sa gloire ,

Crai-

N O T E S .

* On trouve dans l'édition de 1723 , ces quatre vers , supprimés dans les autres éditions :

Les momens nous sont chers , & le vent nous seconde :
 Allez , qu'à mes desseins votre zèle réponde ;
 Partez , je vous attends pour signaler mes coups ;
 Qui veut vaincre & régner ne combat point sans vous.
 Il dit , & le héros , &c.

Mais ces vers , quoique beaux , faisaient languir l'action , & l'auteur a bien fait de les supprimer , même pour d'autres raisons.

tous leurs domaines & fiefs ,
 & les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de Condé fussent en armes à la tête des protestans , le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de

l'état , fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes , & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican , que Sixte-Quint , soi disant pape , en avait menti , & que c'était lui-même qui était hérétique , &c.

Craignait de partager l'honneur de la victoire,
 Sentit en l'écoutant une juste douleur.
 Il regrettrait ces tems si chers à son grand cœur;
 Où fort de sa vertu , sans secours , sans intrigue ,
 Lui g) seul avec Condé faisait trembler la ligue.
 Mais il falut d'un maître accomplir les desseins :
 Il suspendit les coups qui portaient de ses mains ;
 Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage ,
 A partir de ces lieux il força son courage.
 Les soldats étonnés ignorent son dessein ,
 Et tous de son retour attendent leur destin,
 Il marche. Cependant la ville criminelle
 Le croit toujours présent , prêt à fondre sur elle ;
 Et son nom , qui du trône est le plus ferme appui ,
 Semait encor la crainte , & combattait pour lui.
 Déjà des Neustriens il franchit la campagne , *

De

N O T E S.

* Déjà des Neustriens , &c.

Voici de quelle manière ce vers & les sept qui suivent , sont mis dans l'édition de 1723.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne ,
 De tous ses favoris Sully seul l'accompagne ,

Sully ,

g) C'était Henri , prince de Condé , fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans , en 1585. Sa femme , Charlotte de la Trimouille , fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut , & accoucha six mois

après de Henri de Condé II. du nom , qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV , histoire où le stile , la vérité & le bon sens sont également négligés.

54 LA HENRIADE,

De tous ses favoris Mornay seul l'accompagne ;
 Mornay *h*) son confident, mais jamais son flatteur ;
 Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
 Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
 Servit également son église & la France ;
 Censeur des courtisans , mais à la cour aimé ;
 Fier ennemi de Rome , & de Rome estimé.

A travers deux rochers , où la mer mugissante
 Vient briser en courroux son onde blanchissante ,
 Dieppe

N O T E S.

Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux ,
 Intrépide soldat, courtisan vertueux ,
 Dans les plus grands emplois , signalant sa prudence ,
 Servit également & son maître & la France.
 Heureux si mieux instruit de la divine loi ,
 Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi.
 A travers deux rochers , &c.

Comme le nom de Mr. de Sully se trouve dans l'édition de 1723. Mr. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce seigneur, que je mets dans les notes historiques, pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce tems - la alla en Angleterre de la part de Henri le grand.

b) Duplessis - Mornay , le plus vertueux & le plus grand homme du parti protestant, nâquit à Bui le 5 novembre 1549. Il savait le latin & le grec parfaitement , & l'hébreu autant qu'on le peut savoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion & son maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elizabeth reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son

maître qu'un blanc - signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations , parce qu'il était un vrai politique , & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV. eut changé de religion , Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches , & se retira de sa cour. On l'appellâit le pape des huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

CHANT PREMIER. 51

Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port ;
 Les matelots ardens s'empresrent sur le bord ;
 Les vaisseaux sous leurs mains , fiers souverains des ondes ;
 Etaient prêts à voler sur les plaines profondes :
 L'impétueux borée , enchaîné dans les airs ,
 Au souffle du zéphyre abandonnait les mers.
 On lève l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ;
 On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :

L'astre

N O T E S.

* *Voici comme l'édition de 1723. met ces vers & les suivans :*

On lève l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ,
 On aborde bientôt les champs de l'Angleterre ;
 Henri court au rivage , & d'un œil curieux
 Contemple ces climats , alors aimés des cieux.
 Sous de rustiques toits les laboureurs tranquilles
 Amassent les trésors des campagnes fertiles ,
 Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
 Ravagent ces beaux champs , cultivés par leurs mains.
 La paix au milieu d'eux comblant leur espérance ,
 Amène les plaisirs , enfans de l'abondance.
 Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les Français
 Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes loix ?
 Quel exemple pour vous , monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
 D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
 En achevant ces mots il découvre un bocage ,
 Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
 Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
 Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
 Une grotte est auprès , dont la simple structure , &c.

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La première que le poëte dans l'édition de 1723. met en Angleterre une scène , qu dans les autres éditions il place dans l'isle de Jersey. La seconde , ne pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard , il feint que son héros est battu par la tempête , qui est ici très-bien décrite ; ce qui après être parti de Dieppe , le fait relâcher dans l'isle de Jersey. La troisième remarque

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
 L'air sifflé , le ciel gronde , & l'onde au loin mugit ;
 Les vents sont déchainés sur les vagues émuës :
 La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
 Et le feu des éclairs , & l'abîme des flots ,
 Montraient partout la mort aux pâles matelots.
 Le héros , qu'affiégeait une mer en furie ,
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ,
 Tourne ses yeux vers elle , & dans ses grands desseins
 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel , & moins généreux , aux rivages d'Epire ,
 Lorsque de l'univers il disputait l'empire ,
 Confiant sur les flots aux Aquilons mutins ,
 Le destin de la terre , & celui des Romains ,
 Défiant à la fois , & Pompée & Neptune ,
 César ⁱ) à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers ,
 Qui vole sur les vents , qui soulève les mers ,
 Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde ,
 Forme , élève , & détruit les empires du monde ,

De

N O T E S.

*marque est , qu'il place ci - après six beaux vers au sujet de l'Angleterre
 & d'Elizabeth ; celui - ci :*

Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les Français :
*& les cinq qui suivent. Il écrit Français par un a , & a grande raison ,
 parce qu'il écrit comme on parle.*

ⁱ) Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollo-
 nie , aujourd'hui Cérès , s'en
 déroba secrètement , & s'em-
 barqua sur la petite rivière
 de Bolina , qui s'appellait alors
 l'Anius. Il se jeta seul pen-
 dant la nuit dans une barque
 à douze rames , pour aller
 lui-même chercher ses trou-
 pes qui étaient au royaume
 de Naples. Il essuya une fu-
 rieuse tempête. *Voyez Plu-
 tarque,*

De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
 Sur le héros Français daigna baisser les yeux.
 Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
 De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots ;
 Là , conduit par le ciel , aborda le héros.

Non loin de ce rivage , un bois sombre & tranquille
 Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
 Un rocher qui le cache à la fureur des flots ,
 Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
 Une grotte est auprès , dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avait loin de la cour
 Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu , libre d'inquiétude ,
 C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
 C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours ,
 Plongés dans les plaisirs , perdus dans les amours ;
 Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines ,
 Il foulait à ses pieds les passions humaines :
 Tranquille , il attendait , qu'au gré de ses souhaits
 La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
 Ce Dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse ;
 Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
 Et prodigue envers lui de ses trésors divins ,
 Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître ,
 Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
 Le prince à ces repas était accoutumé :
 Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé ,
 Fuyant

Fuyant le bruit des cours , & se cherchant lui-même ;
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay , qui dans sa secte était inébranlable ,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutait encor , & demandait aux cieux ,
Qu'un rayon de clarté vint déciller ses yeux.
De tout tems , disait-il , la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui ,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le maître ,
En eût été servi , s'il avait voulu l'être.

De Dieu , dit le vieillard , adorons les desseins ,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France ;
Faible , marchant dans l'ombre , humble dans sa naissance ;
Je l'ai vû sans support exilé dans nos murs ,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussière ,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ,
Se placer sur le trône , insulter aux mortels ;
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors , en cette grotte obscure ,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au moins console mes vieux jours ;
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.

Les

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux,
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
 Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
 De sa sainte cité veut saper l'édifice ;
 Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
 Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
 C'est à vous, grand Bourbon , qu'il se fera connaître ;
 Vous serez éclairé , puisque vous voulez l'être.
 Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats
 Au trône des Valois va conduire vos pas.
 Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire ,
 De préparer pour vous les chemins de la gloire.
 Mais si la vérité n'éclaire vos esprits ,
 N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
 Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ,
 Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ,
 Craignez vos passions , & sachez quelque jour
 Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
 Enfin quand vous aurez , par un effort suprême ,
 Triomphé des ligueurs , & surtout de vous-même ,
 Lorsqu'en un siège horrible , & célèbre à jamais ,
 Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits ,
 Ces tems de vos états finiront les misères ;
 Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères ,
 Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui ;
 Allez , qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flâme ;
 Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
 Il se crut transporté dans ces tems bienheureux ,
 Où le Dieu des humains conversait avec eux ,

Où

Où la simple vertu , prodiguant les miracles ;
Commandait à des rois , & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris , & ne fut point touché :
Dieu , maître de ses dons , de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage ;
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur ,
Entretenait le prince , & parlait à son cœur ,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ,
Le soleil reparut , les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le héros part , & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire ,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit longtems le malheur & du peuple & des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent ,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent ,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins ,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit panacher la balance ;
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté ,
Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ,

Les

Les guérets de leurs bleds , les mers de leurs vaisseaux ;
 Ils sont craints sur la terre , ils sont rois sur les eaux ,
 Leur flotte impérieuse asservissant Neptune ,
 Des bouts de l'univers appelle la fortune.
 Londre jadis barbare est le centre des arts ,
 Le magasin du monde , & le temple de Mars.
 Aux *k*) murs de Westminster on voit paraître ensemble
 Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ,
 Les députés du peuple , & les grands , & le roi ,
 Divisés d'intérêt , réunis par la loi ;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
 Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.
 Heureux , lorsque le peuple , instruit dans son devoir ,
 Respecte , autant qu'il doit , le souverain pouvoir !
 Plus heureux , lorsqu'un roi , doux , juste , & politique ,
 Respecte , autant qu'il doit , la liberté publique !
 Ah ! s'écria Bourbon , quand pourront les Français
 Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
 Quel exemple pour vous , monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
 D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
 Cependant il arrive à cette ville immense ,
 Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du vainqueur des Anglais il aperçoit la *l*) tour.

Plus

k) C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la chambre des communes , de celle des pairs , & le consentement du roi , pour faire des loix.
l) La tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par Guillaume le conquérant , duc de Normandie.

Plus loin , d'Elizabeth est l'auguste séjour.
 Suivi de Mornay seul * il va trouver la reine ;
 Sans appareil , sans bruit , sans cette pompe vaine
 Dont les grands , quels qu'ils soient , en secret sont épris ,
 Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
 Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence.
 Il expose en secret les besoins de la France ,
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
 Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi ! vous servez Valois ? dit la reine surprise :
 C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
 Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur ,
 Henri vient me prier pour son persécuteur ?
 Des rives du couchant aux portes de l'aurore ,
 De vos longs différens l'univers parle encore :
 Et je vous vois armer , en faveur de Valois ,
 Ce bras , ce même bras qu'il a craint tant de fois !
 Ses malheurs , lui dit-il , ont étouffé nos haines ;

Valois

N O T E S .

* Suivi de Mornay seul , &c.

L'édition de 1723. met ainsi ce vers & les suivans :

Le héros en secret est conduit chez la reine ;
 Il la voit , il lui dit le sujet qui l'amène ;
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
 Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi ! vous servez Valois ? &c.

† *Ce vers & les trois qui suivent , se trouvent ainsi dans l'édition de 1723.*

Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte ,
 Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte :
 Je l'ai vaincu , Madame , & je vais le venger ;
 Le bras qui l'a puni fera le protéger.

Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes :
 Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
 Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi :
 Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; †
 Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
 J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
 Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
 Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
 Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
 Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
 Et venger avec moi la querelle des rois. ‡

Elizabeth alors avec impatience
 Demande le récit des troubles de la France ;
 Veut savoir quels ressorts, & quel enchaînement
 Ont produit dans Paris un si grand changement.
 Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
 De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
 Mais sa bouche, indiscrete en sa légèreté,
 Prodigue le mensonge avec la vérité.
 J'ai rejeté toujours ses récits peu fidelles.

Vous

N O T E S.

‡ La querelle des rois.

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers suivans, dont les quatre premiers sont assez peu épiques. Les quatre derniers ont été transportés au troisième chant.

La reine accorda tout à sa noble prière ;
 De Mars à ses fujets elle ouvre la barrière ;
 Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas
 Fendre le sein des mers & chercher les combats.
 Effex est à leur tête, Effex dont la vaillance,
 Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence,
 Et qui ne croyait pas, qu'un indigne destin
 Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Vous donc , témoin fameux de ces longues querelles ;
 Vous , toujours de Valois le vainqueur , ou l'appui ,
 Expliquez - nous le nœud qui vous joint avec lui.
 Daignez développer ce changement extrême.
 Vous seul pouvez parler dignement de vous-même ,
 Peignez - moi vos malheurs , & vos heureux exploits.
 Songez que votre vie est la leçon des rois.

Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire
 Rapelle de ces tems la malheureuse histoire !
 Plût au ciel irrité , témoin de mes douleurs ,
 Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
 Pourquoi demandez - vous que ma bouche raconte
 Des princes de mon sang les fureurs & la honte ?
 Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
 Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir. *
 Un autre , en vous parlant , pourrait avec adresse
 Déguiser leurs forfaits , excuser leur faiblesse ;
 Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ;
 Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

LA

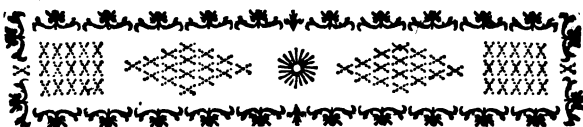
N O T E S.

* Il y avait auparavant :

Surtout en écoutant ces tristes aventures ,
 Pardonnez , grande reine , à des vérités dures , &c.

*L'auteur , apparemment a changé ces vers , parce que ces vérités , qui
 pouvaient être dures pour les rois de France , ne l'étaient pas pour la
 reine Elizabeth.*





LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la reine *Élizabeth* l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la *Saint Barthelemi*.

REINE, l'excès des maux, où la France est livrée, *
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;

Et

* Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.

a) Plusieurs historiens ont peint *Henri IV.* flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cher-

La Henriade,

chant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

E

Et si la perfidie est fille de l'erreur ;
 Si dans les différends , où l'Europe se plonge ;
 La trahison , le meurtre est le sceau du mensonge ;
 L'un & l'autre parti , cruel également ,
 Ainsi que dans le crime , est dans l'aveuglement.
 Pour moi , qui de l'état embrassant la défense ,
 Laisai toujours aux Dieux le soin de leur vengeance ;
 On ne m'a jamais vû , surpassant mon pouvoir ,
 D'une indiscrette main profaner l'encensoir ;
 Et périsse à jamais l'affreuse politique ,
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ,
 Qui veut le fer en main convertir les mortels ,
 Qui du sang hérétique arrose les autels ,
 Et suivant un faux zèle , où l'intérêt pour guides ,
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant , dont je cherche la loi ,
 Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
 Mais l'un & l'autre Guise *b*) ont eu moins de scrupule.
 Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule ,
 Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux ,
 Ont conduit dans le piège un peuple furieux ,
 Ont armé contre moi sa piété cruelle.

J'ai

b) François , duc de Guise , appelé communément alors le grand duc de Guise , était père du Balafre. Ce fut lui , qui , avec le cardinal son frère , jeta les fondemens de la ligue. Il avait de très-grandes qualités , qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu. Le président de Thon , ce grand historien , rapporte que

François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre , père d'Henri IV , dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi , quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot , & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'il

me

J'ai vû nos citoyens s'égorger avec zèle,
 Et la flamme à la main courir dans les combats,
 Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
 Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
 Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
 Les yeux ceints du bandeau de la religion,
 Il a rompu le frein de la soumission.
 Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
 Etouffa dès longtems ce mal en sa naissance.
 L'orage en vos états à peine était formé,
 Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
 Vous réglez, Londre c) est libre, & vos loix florissantes.
 Médicis a suivi des routes différentes.
 Peut-être que sensible à ces tristes récits,
 Vous me demanderez, quelle était Médicis ?
 Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
 Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue ;
 Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
 Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
 Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
 J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son

me tuent, dit-il à Reinfy gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas, dit Mr. de Thou, se souiller de ce crime, & le duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

„ Cette princesse avait toutes les grandes qualités qui
 „ sont requises pour régner
 „ heureusement. On pourrait
 „ dire de son règne ce qui ad-
 „ vint au tems d'Auguste lorsqu'
 „ que le temple de Janus fut
 „ fermé, &c. “

E 3

Son époux expirant dans la fleur de ses jours ;
 A son ambition laissait un libre cours.
 Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle , d)
 Devint son ennemi , dès qu'il régna sans elle.
 Ses mains autour du trône avec confusion ,
 Semaient la jalousie & la division :
 Opposant sans relâche avec trop de prudence ,
 Les Guises e) aux Condés , & la France à la France ;
 Toujours prête à s'unir avec ses ennemis ,
 Et changeant d'intérêt , de rivaux , & d'amis ;
 Esclave f) des plaisirs , mais moins qu'ambitieuse ;
 Infidèle g) à sa secte , & superstitieuse h) ,
 Possédant en un mot , pour n'en pas dire plus ,
 Les défauts de son sexe , & peu de ses vertus.
 Ce mot m'est échappé , pardonnez ma franchise ;
 Dans ce sexe , après tout , vous n'êtes point comprise :
 L'auguste Elizabeth n'en a que les appas :
 Le ciel qui vous forma pour régir des états ,
 Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes ,
 Et

d) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce prince , & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II , qu'on l'avait soupçonnée , quoiqu'injustement , d'avoir hâté la mort de ce roi.

e) Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé , par laquelle elle le remercie d'avoir pris

les armes contre la cour.

f) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille , & avec un gentilhomme Breton nommé Moscouët.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue , & les protestans vainqueurs : *Elle bien* , dit-elle , *nous prierons Dieu en Français.*

h) Elle était assez faible pour croire à la magie , témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François second , par un fort imprévu ,
 'Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
 Faible enfant , qui de Guise adorait les caprices ;
 Et dont on ignorait les vertus & les vices.
 Charles plus jeune encor avait le nom de roi.
 Médicis régnait seule , on tremblait sous sa loi.
 D'abord sa politique , assurant sa puissance ,
 Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
 Sa main de la discorde allumant le flambeau ,
 Marqua par cent combats son empire nouveau ;
 Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
 Dreux , i) qui vit déployer leurs enseignes fatales ,
 Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
 Le vieux Montmorenci k) , près du tombeau des rois ,
 D'un plomb mortel atteint par une main guerrière ,
 De cent ans de travaux termina la carrière.
 Guise l) auprès d'Orléans mourut assassiné.

Mon

i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique , & le parti protestant. Ce fut en 1562.

k) Anne de Montmorenci , homme opiniâtre & inflexible , le plus malheureux général de son tems , fait prisonnier à Pavie & à Dreux , battu à S. Quentin par Philippe II , fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denys , par un Anglais nommé Stuart , le même qui l'avait

pris à la bataille de Dreux.

l) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus , fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563 , lorsque Poltrot-de-Méré , gentilhomme Angoumois , le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans , comblé de gloire & regretté des catholiques.

Mon père *m*) malheureux , à la cour enchaîné ,
 Trop faible , & malgré lui servant toujours la reine ,
 Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
 Et toujours de sa main préparant ses malheurs ,
 Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
 Condé *n*) , qui vit en moi le seul fils de son frère ,
 M'adopta , me servit & de maître & de père ;
 Son camp fut mon berceau ; là , parmi les guerriers ,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers ,
 De la cour avec lui dédaignant l'indolence ,
 Ses combats ont été les yeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
 Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
 Condé déjà mourant tomba sous ta furie.
 J'ai vû porter le coup , j'ai vû trancher sa vie :
 Hélas ! trop jeune encor , mon bras , mon faible bras ,
 Ne put ni prévenir , ni venger son trépas.

Le ciel , qui de mes ans protégeait la faiblesse ,
 Toujours à des héros confia ma jeunesse.
 Coligny *o*) , de Condé le digne successeur ,
 De moi , de mon parti devint le défenseur ;
 Je lui dois tout , Madame , il faut que je l'avoue ;

Et

m) Antoine de Bourbon roi de Navarre , père d'Henri IV , était un esprit faible & indécis. Il quitta la religion protestante où il était né , dans le tems que sa femme renonça à la religion catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au siège de Rouen , où il servait le parti des Gui-

ses qui l'opprimaient contre les protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

n) Le prince de Condé , dont il est ici question , était frère du roi de Navarre , & oncle d'Henri IV. Il fut longtems le chef des protestans , & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,
 C'est à vous , ombre illustre , à vous que je le dois.
 Je croissais sous ses yeux , & mon jeune courage
 Fit longtems de la guerre un dur apprentissage :
 Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros ;
 Je voyais ce guerrier , blanchi dans les travaux ,
 Soutenant tout le poids de la cause commune ,
 Et contre Médicis , & contre la fortune ;
 Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ,
 Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;
 Savant dans les combats , savant dans les retraites ;
 Plus grand , plus glorieux , plus craint dans ses défaites ,
 Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
 Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes ,
 Médicis , qui voyait nos campagnes couvertes
 D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit ,
 Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit ,
 Voulut , sans plus tenter des efforts inutiles ,
 Terminer d'un seul coup les discordes civiles :
 La cour de ses faveurs nous offrit les attraits ,

Et

Jarnac par Montesquiou , capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III.)
 Le comte de Soissons , fils du mort , chercha partout
 Montesquiou & ses parens ,
 pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV. était à la journée de Jarnac , quoiqu'il n'eût pas quatorze ans ; & il remar-

qua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaspard de Coligny , amiral de France , fils de Gaspard de Coligny , maréchal de France , & de Louise de Montmorenci , sœur du Connétable , né à Châtillon le 16. Février 1516.

Voyez les remarques suivantes.

E 4

74 LA HENRIADE,

Et n'ayant pû nous vaincre, on nous donna la paix;
 Quelle paix, juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste ,
 Que de sang arrosa son olive funeste !
 Ciel , faut-il voir ainsi les maîtres des humains ,
 Du crime à leurs sujets applanir les chemins !

Coligny , dans son cœur à son prince fidelle ,
 Aimait toujours la France en combattant contr'elle ;
 Il chérit , il prévint l'heureuse occasion ,
 Qui semblait de l'état assurer l'union.
 Rarement un héros connaît la défiance :
 Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ;
 Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas.
 Médicis en pleurant me reçut dans ses bras ,
 Me prodigua longtems des tendresses de mère ,
 Assura Coligny d'une amitié sincère ,
 Voulait par ses avis se régler désormais ,
 L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits ,
 Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance ;
 Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas ! nous espérions en jouir plus longtems.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens ;
 Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre ;
 Plus ils se défiaient , plus le roi savait feindre.
 Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
 A la fourbe , au parjure avait formé son fils ,

Fa-

p) Marguerite de Valois ,
 sœur de Charles IX , fut ma-
 riée à Henri IV en 1572 , peu
 de jours avant les massacres.

q) Jeanne d'Albret , mère
 d'Henri IV , attirée à Paris

avec le reste des huguenots ,
 mourut presque subitement
 entre le mariage de son fils
 & la St. Barthelemi ; mais
 Caillart son médecin , & Des-
 noués son chirurgien , pro-
 testans

Faonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
 Et le malheureux prince , à ses leçons docile ,
 Par son panchant féroce à les suivre excité ,
 Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère ,
 Il me donna sa sœur , *p*) il m'appella son frère.
 O nom qui m'as trompé , vains sermens , nœud fatal !
 Hymen qui de nos maux fus le premier signal !
 Tes flambeaux , que du ciel alluma la colère ,
 Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
 Je *q*) ne suis point injuste , & je ne prétens pas
 A Médicis encor imputer son trépas :
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes ,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs ,
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête , & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
 Le signal est donné sans tumulte & sans bruit,
 C'était à la faveur des ombres de la nuit :
r) De ce mois malheureux l'inégale courière
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
 Coligny languissait dans les bras du repos ,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable

Vient

testans passionnés , qui ouvri-
 rent son corps , n'y trouvè-
 rent aucune marque de poison.

r) Ce fut la nuit du 23. au
 24. Août , fête de St. Barthe-
 lemi , en 1572 , que s'exé-

cuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la
 rue Betizi , dans une maison
 qui est à présent une auberge ,
 appelée l'hôtel St. Pierre , où
 l'on voit encor sa chambre.

Vient arracher ses sens à ce calme agréable ;
 Il se lève , il regarde , il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller partout les flambeaux & les armes ;
 Son palais embrasé , tout un peuple en allarmes ,
 Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,
 Criaient à haute voix : » Qu'on n'épargne personne ,
 » C'est Dieu , c'est Médicis , c'est le roi qui l'ordonne :
 Il entend retentir le nom de Coligny.
 Il aperçoit de loin le jeune Teligny s) ,
 Teligny dont l'amour a mérité sa fille ,
 L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ;
 Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,
 Lui demandait vengeance , & lui tendait les bras.
 Le héros malheureux , sans armes , sans défense ,
 Voyant qu'il faut périr , & périr sans vengeance ,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu ,
 Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,
 Du fallon qui l'enferme allait briser la porte ;
 Il leur ouvre lui-même , & se montre à leurs yeux ,
 Avec cet œil serein , ce front majestueux ,
 Tel que dans les combats , maître de son courage ,
 Tranquille il arrêta , ou pressait le carnage.

A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,

Les

s) Le comte de Teligny qui étaient venus pour le
 avait épousé il y avait dix tuer , s'étaient laissés atten-
 mois la fille de l'amiral. Il drir à sa vue ; mais d'autres
 avait un visage si agréable plus barbares le massacra-
 & si doux , que les premiers rent.

Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage ;
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez , ne craignez rien , Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose , & je vous l'abandonne
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
 Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
 L'autre embrasse ses pieds , qu'il trempe de ses larmes ;
 Et de ses assassins ce grand homme entouré
 Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
 1) Besme , qui dans la cour attendait sa victime ;
 Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime ;
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
 Aux pieds de ce héros , il les voit trembler tous.
 A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
 Aurait cru faire un crime & trahir Médicis ,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée , en détournant les yeux ;
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage

Ne

1) Besme était un Allemand , domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestans , les Rochellois vou-

lurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

Ne fit trembler son bras , & glaça son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.

On l'insulte *u*) , on l'outrage encor après sa mort :

Son corps percé de coups , privé de sépulture ,

Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;

Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ;

Conquête digne d'elle , & digne de son fils.

Médicis la reçut avec indifférence ,

Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,

Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,

Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages ,

Dont cette nuit cruelle étala les images ?

La mort de Coligny , prémices des horreurs ,

N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.

D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,

Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,

Marchaient , le fer en main , les yeux étincelans ;

Sur les corps étendus de nos frères sanglans.

Guise *x*) était à leur tête , & bouillant de colère ;

Ven-

u) On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais , le roi répondit comme Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Les protestans prétendent , que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'ami-

ral. Ce fait n'est point assuré : mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine , avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels était l'histoire du tems , écrite de la main de Coligny.

x) C'était Henri duc de Guise , surnommé le Balafre , fameux depuis par les Barrières , & qui fut tué à Blois : il était fils du duc François , assassiné par Poltrot.

y) Frédéric de Gonzague , de la maison de Mantoue , due

Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
 Nevers y), Gondi z), Tavanne a)', un poignard à la main,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain :
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
 Les conduisaient au meurtre , & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
 Le fils assassiné sur le corps de son père ,
 Le frère avec la sœur , la fille avec la mère ,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés ,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,
 Ce que vous-même encor à peine vous croirez ,
 Ces monstres furieux , de carnage altérés ,
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires ,
 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout souillé du sang des innocens ,
 Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de héros indignement périrent !
 Renel b) & Pardaillan chez les morts descendirent ,

Et

duc de Nevers , l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

z) Albert de Gondi , maréchal de Retz , favori de Catherine de Médicis.

a) Gaspard de Tavannes , élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi , criant : *Saignez , saignez , la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.* Son fils , qui a écrit des mémoi-

res , rapporte que son père étant au lit de la mort , fit une confession générale de sa vie , & que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi ?* Je la regarde , répondit le maréchal , comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

b) Antoine de Clermont-Renel , se sauvant en chemise , fut massacré par le fils du ba-

ron

Et c) vous , brave Guerchy , vous , sage Lavardin ,
 Dignes de plus de vie & d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
 Marfillac d) & Soubise e) au trépas condamnés ,
 Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
 Sanglans , percés de coups , & respirans à peine ,
 Jusqu'aux portes du louvre on les pousse , on les traîne ;
 Ils teignent de leur sang ce palais odieux ,
 En implorant leur roi , qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête ,
 Médecis à loisir contemplait cette fête ;
 Ses cruels favoris d'un regard curieux ,
 Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ,
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Etaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je ? ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
 Le f) roi , le roi lui-même au milieu des bourreaux ,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées ,

Du

ron des Adrets , & par son propre cousin , Buffly d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy se défendit longtemps dans la rue , & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marfillac , comte de la Rochefoucault , était favori de Charles IX , & avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quel-

que envie de le sauver , & lui avait même dit de coucher dans le louvre ; mais enfin il le laissa aller , en disant : *Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.*

e) Soubise portait ce nom , parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-tems , & tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant ,

Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
 Et ce même Valois que je sers aujourd'hui ,
 Ce roi qui par ma bouche implore votre appui ,
 Partageant les forfaits de son barbare frère ,
 A ce honteux carnage excitait sa colère.
 Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
 Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
 Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse ,
 Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns , il est vrai , dans la foule des morts ,
 Du fer des assassins trompèrent les efforts.
 De Caumont *g*) , jeune enfant , l'étonnante aventure
 Ira de bouche en bouche à la race future.
 Son vieux père accablé sous le fardeau des ans ,
 Se livrait au sommeil entre ses deux enfans ;
 Un lit seul enfermait & les fils & le père.
 Les meurtriers ardents , qu'aveuglait la colère ,
 Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
 Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eternel

glant , par une curiosité barbare , digne de cette cour abominable.

f) J'ai entendu dire au dernier maréchal de Tessé , qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans , lequel avait été page de Charles IX , & lui avait dit plusieurs fois , qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets protestans la nuit de la St. Barthelemi.

g) De Caumont , qui échap-

pa à la St. Barthelemi , est le fameux maréchal de la Force , qui depuis se fit une si grande réputation , & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires , qui n'ont point été imprimés , & qui doivent être encor dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires , que son père & son frère furent massacrés dans la rue des petits-champs : mais ces circonstances ne sont point de tout essentielles.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années ,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup , d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un invisible bras armé pour sa défense ,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son père à son côté sous mille coups mourant ,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie ,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Pendant , que faisais - je en ces affreux momens ?
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens ,
Tranquille au fond du louvre , & loin du bruit des armes ,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit , nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'apareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envifager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent ,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête , & j'attendis la mort.

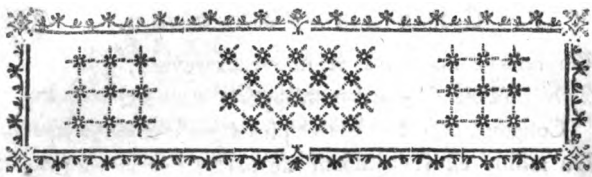
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ,
Soit que de Médicis l'ingénieux couroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ,
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;

C H A N T S E C O N D.

31

On reserva ma vie à de nouveaux revers,
 Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
 Coligny , plus heureux & plus digne d'envie ,
 Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
 Sa liberté , sa gloire au tombeau le suivit.
 Vous frémissez , Madame , à cet affreux récit ;
 Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie
 Je ne vous ai conté que la moindre partie.
 On eût dit que du haut de son louvre fatal,
 Médicis à la France eût donné le signal ;
 Tout imita Paris ; la mort sans résistance
 Couvrit en un moment la face de la France.
 Quand un roi veut le crime , il est trop obéi :
 Par cent mille assassins son courroux fut servi ,
 Et des fleuves Français les eaux ensanglantées ,
 Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.





L A HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.

A R G U M E N T.

Le héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne d'Henri III, Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation d'Henri III & d'Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elizabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUand l'arrêt des destins eut , durant quelques jours ;
 A tant de cruautés permis un libre cours ,
 Et que des assassins fatigués de leurs crimes ,
 Les glaives émouffés manquèrent de victimes ;
 Le peuple , dont la reine avait armé le bras ,
 Ouvrit enfin les yeux , & vit ses attentats ,
 Aisément sa pitié succède à sa furie ;

Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remord dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix ,
Qui jusques sur le trône épouvante les rois.
Par sa mère élevé , nourri dans ses maximes ,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ,
Une langueur mortelle en abrégé le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère ,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère ,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis *a*) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élançé ,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé ;
Il se sentait frappé d'une main invisible ,
Et le peuple étonné de cette fin terrible ,
Plaignit un roi si jeune & si tôt moissonné ,
Un roi par les méchants dans le crime entraîné ;
Et dont le repentir permettrait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain du fond du Nord , au bruit de son trépas ;
L'impatient Valois accourant à grands pas ,

Vint

a) Il fut toujours malade après, le 30 Mai 1574, tout
depuis la St. Barthelemi, & baigné dans son sang, qui lui
mourut environ deux ans sortait par les pores.

Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage ;
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne *b*) en ce tems avait d'un commun choix ;
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom , plus redouté que les plus puissans princes ,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
Je lui peux immolet mon repos & ma vie ,
Tout , hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains , je le blâme , & je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légère.
Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un roi , par un triste retour ,
Vainqueur dans les combats , esclave dans sa cour.
Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il est vaillant , mais faible , & moins roi que soldat ,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence ,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son palais avec lui renfermés ,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés ,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;

Et

b) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Montcontour , soutenue de l'argent de la France , l'avait fait éli-

ré roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II , dernier prince de la race des Jagellons.

CHANT TROISIÈME

81

Et le peuple accablé , pouffant de vains soupirs ;
Gémiffait de leur luxe & payait leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides ,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides ,
On vit paraître Guise ^c) , & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur , ses exploits , la gloire de son père ,
Sa grace , sa beauté , cet heureux don de plaire ,
Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs ,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,
Et ne fut mieux cacher , sous des dehors trompeurs ,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier , impérieux , mais souple & populaire ,
Des peuples en public il plaignait la misère ,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir , & revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
Brillant par ses vertus , & même par ses vices ,
Connaissant le péril , & ne redoutant rien ;
Heureux guerrier , grand prince , & mauvais citoyen.

Quand

^c) Henri de Guise , le Balafré , né en 1550 de François de Guise , & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la ligue , formé par le cardinal de Lorraine son oncle , du tems du Concile de Trente , & entamé par François son père.

Quand il eut quelque tems effayé sa puissance ;
 Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,
 Il ne se cacha plus , & vint ouvertement
 Du trône de son roi briser le fondement.
 Il forma dans Paris cette ligue funeste ,
 Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
 Monstre affreux , qu'ont nourri les peuples & les grands ;
 Engraissé de carnage & fertile en tyrans .

La France dans son sein vit alors deux monarques :
 L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
 L'autre portant partout l'espérance & l'effroi ,
 A peine avait besoin du vain titre de roi .

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
 Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
 Mais du jour importun ses regards ébloüis ,
 Ne distinguèrent point , au fort de la tempête ,
 Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
 Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,
 Las , & se rejetant dans les bras du sommeil ,
 Entre ses favoris , & parmi les délices ,
 Tranquille il s'endormit au bord des précipices .

Je lui restais encor , & tout prêt de périr ,
 Il n'avait plus que moi qui pût le secourir .
 Héritier après lui du trône de la France ,
 Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
 J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
 Je courais le sauver , ou me perdre avec lui .

Mais Guise trop habile , & trop savant à nuire ,
 L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire .

Que

Que dis-je ! il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien , qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ,
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères ,
Les derniers attentats des sectes étrangères ,
Me peignait ennemi de l'église & de Dieu :
» Il porte , disait-il , ses erreurs en tout lieu ;
» Il suit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples ;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels ;
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La ligue , qui feignait d'en être épouvantée ,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi ,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéit sans murmure :
Et lorsque je volais pour venger son injure ,
J'apprens que mon beau-frère , à la ligue soumis ,
S'unissait , pour me perdre , avec ses ennemis ,
De soldats malgré lui couvrait déjà la terre ,
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plains sa faiblesse , & sans rien ménager ,
Je cours le combattre au lieu de le venger.
De la ligue , en cent lieux , les villes alarmées ,
Contre moi dans la France enfantaient des armées.
Joyeuse , avec ardeur , venait fondre sur moi ,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.

Guise, dont la prudence égalait le courage ;
 Disperfait mes amis , leur fermait le passage :
 D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts ,
 Je les défiai tous , & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. *
 Vous savez sa défaite , & sa fin malheureuse.
 Je dois vous épargner des récits superflus.

Non , je ne reçois point vos modestes refus :
 Non , ne me privez point , dit l'auguste princesse ,
 D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
 N'oubliez point ce jour , ce grand jour de Coutras ,
 Vos travaux , vos vertus , Joyeuse , & son trépas.
 L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre ;
 Et peut-être je suis digne de les entendre.
 Elle dit. Le héros à ce discours flatteur ,
 Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ,
 Et réduit à regret à parler de sa gloire ,
 Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois d) ,
 Qui flattaient sa mollesse , & lui donnaient des loix ,

Joyeuse

N O T E S .

* Il y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats , à mes armes propice ,
 De ma cause en ce jour protégea la justice :
 Je combattis Joyeuse ; il fut vaincu ; mon bras
 Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;

Et

d) Anne , duc de Joyeuse ,
 avait épousé la sœur de la fem-
 me d'Henri III. Dans son am-
 bassade à Rome il fut traité
 comme frère du roi. Il avait
 un cœur digne de sa grande

fortune. Un jour ayant fait at-
 tendre trop longtems les deux
 secrétaires d'état dans l'anti-
 chambre du roi , il leur en
 fit ses excuses en leur aban-
 donnant un don de cent mille
 écus

Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne ,
 D'une faveur si haute était le moins indigne :
 Il avait des vertus ; & si de ses beaux jours
 La parque en ce combat n'eût abrégé le cours ;
 Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée ;
 Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
 Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour ,
 Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'amour ;
 Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage ,
 Dans un jeune héros dangereux avantage.
 Les courtisans en foule attachés à son sort ,
 Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
 Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses ,
 Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ,
 Leurs armes éclataient du feu des diamans ,
 De leurs bras éternés frivoles ornemens.
 Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
 Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
 Orgueilleux de leur pompe , & fiers d'un camp nombreux ;
 Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un

N O T E S.

Et ma brave noblesse , à vaincre acoutumée ,
 Dissipa devant moi cette innombrable armée.

*Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt , ni de la majesté :
 que demande un poème épique ; aussi faut-il avouer , qu'il n'y a aucune
 comparaison à faire de la première édition aux dernières.*

écus que le roi venait de lui
 faire. Il donna la bataille de
 Coutras contre Henri IV ,
 alors roi de Navarre , le 20
 octobre 1587. On comparait
 son armée à celle de Darius ,

& l'armée d'Henri IV à cel-
 le d'Alexandre. Joyeuse fut
 tué dans la bataille par deux
 capitaines d'infanterie nom-
 més Bordaix & Descentiers.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue,
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats;
Accoutumés au sang & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets compoisaient leurs parures;
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans;
Aucun ne fut percé que de coups honorables;
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables;
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas;
Des courtisans Français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas:
Telles une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr & des pleurs de l'aurore,

Brille

Brille un moment aux yeux , & tombe avant le tems ,
Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents ,

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès ! *
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur , à ce prix , n'a point pour moi de charmes ,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes ,

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;
Paris fut moins soumis , la ligue eut plus d'audace ,
Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs ,
Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.
Guise e) dans Vimori , d'une main plus heureuse ,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris ,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.

Valois

N O T E S.

* On voit bien que l'auteur a changé ces vers , à cause de la prononciation de Français , qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois.

Il y avait auparavant :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois ,
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

Mais l'auteur a pris le parti d'écrire toujours Français , pour les raisons déjà alléguées.

e) Dans le même tems que nombreuse de Reitres venus
l'armée du roi était battue à au secours d'Henri IV , &
Contras , le duc de Guise fai- après les avoir harcelés & fati-
sait des actions d'un très-habi- gués longtems , il les défit au
le général , contre une armée village d'Auneau.

Valois vit triompher son superbe adversaire ;
 Qui toujours insultant à ce prince abattu ,
 Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu ;

La honte irrite enfin le plus faible courage :
 L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
 Il voulut , d'un sujet reprimant la fierté ,
 Essayer dans Paris sa faible autorité.
 Il n'en était plus tems ; la tendresse & la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
 Son peuple audacieux , prompt à se mutiner ,
 Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner ;
 On s'assemble , on conspire , on répand les allarmes ;
 Tout bourgeois est soldat , tout Paris est en armes :
 Mille remparts naissans , qu'un instant a formés ,
 Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise f) tranquille & fier au milieu de l'orage ,
 Précipitait du peuple ou retenait la rage ,
 De la sédition gouvernait les ressorts ,
 Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
 Tout le peuple au palais courait avec furie :
 Si Guise eût dit un mot , Valois était sans vie :
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler ;

II

f) Le duc de Guise , à cette journée des Barricades , se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes , après les avoir defarmés.

g) Le cardinal de Guise , l'un des frères du duc de Guise , avait dit plus d'une fois , qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi

entre ses jambes , pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier sœur des Guises voulait qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise d'Henri III : c'étaient trois couronnes , avec ces mots : *Manet ultima ealo* ; auxquels les ligueurs substituèrent ceux,

Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ;
 Et de mutins lui-même arrêtant la poursuite ;
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta , quel que fût son projet ,
 Trop peu pour un tyran , mais trop pour un sujet :
 Quiconque a pû forcer son monarque à le craindre ;
 A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi ,
 Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi ;
 Et qu'élevé si haut , mais sur un précipice ,
 S'il ne montait au trône , il marchait au supplice ;
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté ,
 Le cœur plein d'espérance & de témérité ,
 Appuyé des Romains , secouru des Ibères ,
 Adoré des Français , secondé de ses frères ,
 Ce sujet g) orgueilleux crut ramener ces tems ,
 Où de nos premiers rois les lâches descendans ,
 Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême ,
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème ,
 Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans ,
 Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
 Valois , qui cependant diffèrait sa vengeance ,

Tenaie

seux-ci : *Manet ultima clauſtro.*
 On connaît aussi ces deux vers
 latins qu'on afficha aux por-
 tes du Louvre.

*Qui dedit ante duas , unam ab-
 tulit , altera nutat ,
 Tertiu tonſoris eſt faciendâ
 manu.*

En voici une traduction que
 l'auteur a luë dans les manuf-

crits de feu Mr. le président
 de Mesmes.

Valois qui les dames n'aime ,
 Deux couronnes posséda.

Bientôt sa prudence extrême
 Des deux l'une lui ôta.

L'autre va tombant de même ;
 Grace à ces heureux travaux ;

Une paire de ciseaux
 Lui baillera la troisième.

Tenait alors dans Blois les états de la France;
 Peut-être on vous a dit, quels furent ces états;
 On proposa des loix qu'on n'exécuta pas.
 De mille députés l'éloquence stérile
 Y fit de nos abus un détail inutile;
 Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
 Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des états Guise avec arrogance,
 De son prince offensé vint braver la présence,
 S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
 Crut dans ces députés voir autant de sujets.
 Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue;
 Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
 Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
 Valois voulut enfin se venger & régner.
 Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire;
 Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère;
 Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
 Pour un assassinat assez de fermeté.
 Son destin l'aveuglait, son heure était venuë.

Le

N O T E S.

* On trouve quatre vers dans l'édition de 1723 qui manquent dans les autres; les voici :

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
 Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
 Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,

31

b) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du roi au château de Blois, un vendredy 23 décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gascon, & par quelques - uns des gardes d'Henri III, qu'on nommait les quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé.

Le roi le fit lui-même immoler à sa vuë ;
 De cent coups de poignard indignement percé h),
 Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
 Et ce front , que Valois craignait encor peut-être ,
 Tout pâle & tout sanglant semblait braver son maître.
 C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant ,
 De vices, de vertus assemblage éclatant.
 Le roi , dont il ravit l'autorité suprême ,
 Le souffrit lâchement , & s'en vengea de même.
 Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris :
 Les vieillards désolés , les femmes éperdues ,
 Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
 Tout Paris croit avoir , en ce pressant danger ,
 L'Eglise à soutenir , & son père à venger.
 De Guise au milieu d'eux le redoutable frère ,
 Mayenne , à la vengeance anime leur colère ,
 Et plus par intérêt que par ressentiment ,
 Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
 Mayenne i) dès longtems nourri dans les allarmes ,
 Sous le superbe Guise avait porté les armes ; *

II

N O T E S.

Si Guise était vivant , ne ferait rien encore.

Il succède , &c.

Il est évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient avilir Mayenne qui doit être un des héros du poëme.

cé. Les assassins étaient la Bastide, Montfivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Caputel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur capitaine.

i) Le due de Mayenne, frè-

re puisné du Balafre tué à Blois, avait été longtems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

Il succède à sa gloire , ainsi qu'à ses desseins ;
 Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne , à ses desirs si chère ,
 Le console aisément de la perte d'un frère.
 Il servait à regret , & Mayenne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ;
 Il fait , par une heureuse & sage politique ,
 Réunir sous ses loix mille esprits différens ,
 Ennemis de leur maître , esclaves des tyrans.
 Il connaît leurs talens , il sait en faire usage. *

Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux ,
 Fut plus grand , plus héros , mais non plus dangereux.
 Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance. **

Autant la ligue altière espère en sa prudence ,
 Autant le jeune Aumale k) au cœur présomptueux ,

Répand

N O T E S .

* Il connaît leurs talens , &c.

Au lieu de ce vers & des trois suivans , l'édition de 1723 met ceux-ci :

Mais souvent il se trompe à force de prudence ,
 Il est irrésolu par trop de prévoyance ,
 Moins agissant qu'habile , & souvent la lenteur
 Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

k) Voyez la remarque b)
 au quatrième chant.

l) Philippe II roi d'Espagne , fils de Charles - Quint.
 On l'appellait le Démon du
 Midi , *DÆMONIUM MERI-*
DIANUM , parce qu'il trou-

di de laquelle l'Espagne est
 située. Il envoya de puissans
 secours à la Ligue , dans le
 dessein de faire tomber la cou-
 ronne de France à l'infante
 Claire Eugénie , ou à quel-
 que prince de sa famille.

m) La cour de Rome , ga-
 gnée

Répand dans les esprits son courage orgueilleux.

D'Aumale est du parti le bouclier terrible :

Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.

Mayenne, qui le guide au milieu des combats ,

Est l'ame de la ligue , & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamans l'oppresser politique , *

Ce voisin dangereux , ce tyran catholique ,

Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,

Ce roi votre ennemi , mais plus encor le mien ,

Philippe l) , de Mayenne embrassant la querelle ,

Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;

Et Rome m) , qui devrait étouffer tant de maux ,

Rome de la discorde allume les flambeaux.

Celui qui des chrétiens se dit encor le père ,

Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

Des deux bouts de l'Europe , à mes regards surpris ,

Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.

Enfin

N O T E S.

* L'édition de 1723 , moins ample que les autres , met ainsi ces vers.

Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.

Cependant l'ennemi du pouvoir de la France ,

L'ennemi de l'Europe , & le vôtre & le mien ,

Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,

Philippe avec ardeur embrassant sa querelle ,

Soutient des révoltés la cause criminelle ,

Et Rome qui devait , &c.

gnée par les Guises , & soumise alors à l'Espagne , fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la ligue d'hommes & d'argent , & Sixte-Quint eon-

La Henriade.

mença son pontificat par les excès les plus grands , & heureusement les plus inutiles , contre la maison royale , comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

G

Enfin roi sans sujets , poursuivi , sans défense ;
 Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux , & ne s'est point trompé :
 Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé ;
 Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
 Mon devoir l'ordonnait , j'en ai subi la loi ,
 Et roi , j'ai défendu l'autorité d'un roi.
 Je suis venu vers lui sans traité , sans ôtage ⁿ) :
 Votre sort , ai-je dit , est dans votre courage :
 Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
 Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame
 Verser par mon exemple une si belle flâme ;
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :
 Il gémit du repos qui l'avait abattu.
 Valois avait besoin d'un destin si contraire ,
 Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.
 Des Anglais cependant il presse le secours.
 Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,
 La voix de la victoire en son camp le rappelle :
 Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas ,
 Fendre le sein des mers , & chercher les combats.

Effex ^o) est à leur tête , Effex dont la vaillance

A

ⁿ) Henri IV , alors roi de Navarre , eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III , suivi d'un page seulement , malgré les défiances & les prières de ses vieux offi-

ciers , qui craignaient pour lui une seconde St. Barthelemi.

^o) Robert de Dreux , comte d'Effex , fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols , par

A des fiers Castillans confondu la prudence ,
Et qui ne croyait pas , qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point ; ce chef que rien n'arrête ;
Impatient de vaincre , à son départ s'apprête.
Allez , lui dit la reine , allez , digne héros ,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre ;
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir ,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre ,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups !
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous.
Allez vaincre l'Espagne , & songez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son père héritier tyrannique ,
Moins grand , moins courageux , & non moins politique ,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,
Du fond de son palais croit domter l'univers.

Sixte p) au trône élevé du sein de la poussière ,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière ;

Le

par la tendresse d'Elizabeth pour lui , & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols , & les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Eliza-

beth l'envoya effectivement en France en 1590 au secours d'Henri IV , à la tête de cinq mille hommes.

p) Sixte-Quint, né aux Grottes dans la Marche d'Ancone ,

Le pastre de Montalte est le rival des rois ;
 Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des loix ;
 Sous le pompeux éclat d'un triple diadème ,
 Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même.
 Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,
 Ennemi des puissans , des faibles oppresseur ,
 Dans Londres , dans ma cour , il a formé des brigues ;
 Et l'univers , qu'il trompe , est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever :
 L'un combattant en vain l'Anglais & les orages ;
 Fit voir à l'océan q) sa fuite & ses naufrages ;

Du

d'un pauvre vigneron , nommé Peretti , homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier il assomma de coups le neveu de son provincial , & se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise , il y mit le trouble , & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elizabeth ; cependant il estimait cette reine , & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

q) Cet événement était tout récent ; car Henri IV est supposé voir secrètement Elizabeth en 1589 : & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II , destinée pour la conquête de l'Angleterre , fut battue par l'amiral

Drake , & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas , dit-on , à la reine Elizabeth de croire , que Rome est complaisante pour les puissances , puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII , que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute , qui soit dans cet extrait de Trévoux , dont l'auteur , défavoué & condamné par la plupart de ses confrères , a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

CHANT TROISIÈME. 101

Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ;
L'autre se tait dans Rome , & m'estime & me craint.

Suivez donc , à leurs yeux , votre noble entreprise.
Si Mayenne est vaincu , Rome sera soumise :
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;
Inflexible aux vaincus , complaisante aux vainqueurs ,
Prête à vous condamner , facile à vous absoudre ,
C'est à vous d'allumer , ou d'éteindre sa foudre.





LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

D'AUMALE était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros revenant d'Angleterre combat les ligueurs, & fait changer la fortune.

La discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les seize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats, qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

T Andis que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde ;
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.
Valois,

CHANT QUATRIÈME. 103

Valois, loin de Henri , rempli d'inquiétude,
 Du destin des combats craignait l'incertitude.
 A ses desseins flottans il fallait un appui;
 Il attendait Bourbon , sûr de vaincre avec lui.
 Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent :
 Des portes de Paris leurs légions sortirent :
 Le superbe d'Aumale, & Nemours , & Brissac ,
 Le farouche Saint-Paul , la Châtre , Canillac ,
 D'un coupable parti défenseurs intrépides ,
 Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
 Et ce roi , trop souvent sujet au repentir ,
 Regrettrait le héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans , ennemis de leur maître ,
 Un frère ^{a)} de Joyeuse osa longtems paraître.
 Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
 Du siècle au fond d'un cloître , & du cloître à la cour ;
 Vieux , pénitent , courtisan , solitaire ,
 Il prit , quitta , reprit la cuirasse & la haire.
 Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs ,

II

a) Henri , comte de Bouchage , frère puîné du duc de Joyeuse , tué à Contras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin , près du couvent des capucins , après avoir passé la nuit en débauche , il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée , il se fit capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc , & prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne

le fit gouverneur du Languedoc , duc & pair & maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi : mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon , au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *Mon cousin , lui dit Henri IV , ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent , où il mourut.

G 4

Il courut de la ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale ^{b)}
Vous né du sang Lorrain, si fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne.
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant partout la guerre,
Du sang des assiégés son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux
Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grand cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats, de sa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.

La

^{b)} Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme, impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui

était toujours à la tête des forties pendant le siège de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

CHANT QUATRIÈME. 105

La nuit & la surprise augmentaient les allarmes ;
 Tout pliait , tout tremblait , tout cédait à ses armes.
 Cet orageux torrent , prompt à se déborder ,
 Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
 L'étoile du matin commençait à paraître ;
 Mornay , qui précédait le retour de son maître ,
 Voyait déjà les tours du superbe Paris.
 D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;
 Il court , il aperçoit dans un désordre extrême ,
 Les soldats de Valois , & ceux de Bourbon même :
 » Juste ciel ! est - ce ainsi que vous nous attendiez ?
 » Henri va vous défendre , il vient , & vous fuyez.
 » Vous fuyez , compagnons ! Au son de sa parole ,
 Comme on vit autrefois au pied du capitolé ,
 Le fondateur de Rome opprimé des Sabins ,
 Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ,
 Au seul nom de Henri les Français se rallient :
 La honte les enflamme , ils marchent , ils s'écrient ,
 Qu'il vienne ce héros , nous vaincrons sous ses yeux ,
 Henri dans le moment paraît au milieu d'eux ,
 Brillant comme l'éclair au fort de la tempête : *

II

N O T E S.

* On trouve dans les premières éditions ces vers-ci :

Soudain , pareil aux feux , dont l'éclat fend la nue ,
 Henri vole à Paris d'une course imprévue ;
 Il arrive , il combat , il change les destins ;
 La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains.
 Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
 Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
 Boufflers , où courez - vous , trop jeune audacieux ?
 Ne cherchez point la mort , qui s'avance à vos yeux ,
 Respectez de Henri la valeur invincible :

Mala

Il vole aux premiers rangs , il s'avance à leur tête ;
 Il combat , on le suit , il change les destins ;
 La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains ;
 Tous les chefs ranimés autour de lui s'empres-
 sent ;
 La victoire revient , les ligueurs disparaissent ,
 Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit ;
 S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
 C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives ,
 Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
 Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
 La voix du grand Henri précipite leurs pas :
 De son front menaçant la terreur les renverse ;
 Leur chef les réunit , la crainte les disperse.
 D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
 Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
 Au milieu des glaçons & des neiges fondues ,
 Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
 Mais que dis-je ? il s'arrête , il montre aux assiégeans ,
 Il montre encor ce front redouté si longtems.
 Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage ;
 Honteux de vivre encor il revole au carnage ;
 Il arrête un moment son vainqueur étonné ,
 Mais d'ennemis bientôt il est environné.
 La mort allait punir son audace fatale ;
 La discorde le vit , & trembla pour d'Aumale :

La

N O T E S.

Mais il tombe déjà sous cette main terrible ;
 Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas ,
 Et son sang qui le couvre efface ses appas , &c.

Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans ce chant, & surtout la plupart des comparaisons.

CHANT QUATRIÈME. 107

La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
 Elle s'élève en l'air , & vole à son secours.
 Elle approche , elle oppose au nombre qui l'accable ,
 Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,
 Qui commande au trépas , qu'accompagne l'horreur ,
 Et dont la vuë inspire ou la rage ou la peur.
 O fille de l'enfer , discorde inexorable ,
 Pour la première fois tu parus secourable,
 Tu sauvas un héros , tu prolongeas son sort ,
 De cette même main ministre de la mort ,
 De cette main barbare , accoutumée aux crimes ,
 Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
 Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris ,
 Sanglant , couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
 Elle applique à ses maux une main salubre ,
 Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
 Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur ,
 De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
 Tel souvent un tyran , dans sa pitié cruelle ,
 Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
 A ses crimes secrets il fait servir son bras ,
 Et quand ils sont commis , il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage ,
 Dont le sort des combats honora son courage.
 Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ,
 Il presse au même instant ses ennemis surpris :
 Il veut que les affauts succèdent aux batailles :
 Il fait tracer leur perte autour de leur murailles.
 Valois plein d'espérance , & fort d'un tel appui ,
 Donne aux soldats l'exemple , & le reçoit de lui ;

¶

Il soutient les travaux , il brave les allarmes.
 La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes.
 Tous les chefs sont unis , tout succède à leurs vœux ;
 Et bientôt la terreur , qui marche devant eux ,
 Des assiégés tremblans dissipant les cohortes ,
 A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
 Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
 Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.
 Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
 Là , le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère ;
 Chacun plaint le présent , & craint pour l'avenir.
 Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
 On s'assemble , on consulte , on veut fuir ou se rendre :
 Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre ; *
 Tant le faible vulgaire avec légèreté ,
 Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
 Cent desseins partageaient son ame irrésolue ,
 Quand soudain la discorde aborde ce héros ,
 Fait siffler ses serpens , & lui parle en ces mots :

Digne

N O T E S.

* Nul ne veut se défendre.

Après ce vers , l'édition de 1723 met les quatre suivans , qui sont beaux , & qui méritaient de rester.

Où sont ces grands guerriers , ces fiers soutiens des loix ,
 Ces ligueurs redoutés , qui font trembler les rois ?
 Paris n'a dans son sein que de lâches complices ,
 Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices ,
 Tant le faible vulgaire , &c.

Il est à croire que l'auteur les a retranchés parce qu'il a craint qu'ils ne fussent trop la déclamation.

Digne héritier d'un nom redoutable à la France ,
 Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance ,
 Toi nourri sous mes yeux , & formé sous mes loix ,
 Enten ta protectrice & reconnai ma voix.
 Ne crain rien de ce peuple imbécille & volage ,
 Dont un faible malheur a glacé le courage ;
 Leurs esprits sont à moi , leurs cœurs sont dans mes mains ;
 Tu les verras bientôt secondant nos desseins ,
 De mon fiel abreuvés , à mes fureurs en proie ,
 Combattre avec audace , & mourir avec joie.

La discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair ,
 Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
 Partout chez les Français le trouble & les allarmes
 Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes ;
 Son haleine en cent lieux répand l'aridité ;
 Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ;
 Les épis renversés sur la terre languissent ;
 Le ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent ;
 Et la foudre en éclats , qui gronde sous ses pieds ,
 Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes ,
 Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ,
 Rome jadis son temple & l'effroi des mortels ,
 Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
 Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
 Par le fort des combats on la vit autrefois ,
 Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois :
 L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
 Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;

Elle

Elle a sù sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis font ses loix, ses décrets font ses armes.

Près de ce capitol où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés soulent d'un pieds tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.*

Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems qui corrompt tout changea bientôt leurs mœurs :

Le

N O T E S.

* Et l'encensoir, &c.

Il y a dans l'édition de 1723 quatre vers que l'auteur a sagement supprimés : les voici cependant :

C'est de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations, par la voix du grand-prêtre :
Là son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité ;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au vatican régnait la politique, &c.

CHANT QUATRIÈME. III

Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs;
 Rome, depuis ce tems puissante & profanée,
 Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
 La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,
 De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
 Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
 Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère;
 Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
 Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.
 On écouta depuis de plus sages maximes;
 On fut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
 †) De l'église & du peuple on régla mieux les droits;
 Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois. *
 Sous l'orgueil imposant du triple diadème
 La modeste vertu reparut elle-même.
 Mais l'art de ménager le reste des humains
 Est surtout aujourd'hui la vertu des Romains.
 Sixte e) alors était roi de l'église & de Rome.

Si

N O T E S.

* *Voici les vers curieux, qui étaient dans les Éditions de Londres.*

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes;
 La décence y régna, le conclave eut ses loix;
 La vertu la plus pure y régna quelquefois:
 Des Ursins dans nos jours a mérité des temples:
 Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples;
 Et l'église a compté depuis plus de mille ans,
 Peu de pasteurs sans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape des Ursins fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raison cet éloge, dans un poëme qui ne respire que la vérité.

†) Voyez l'histoire des papes. dinal de Montalte, contrefit
 e) Sixte-Quint, était car- & bien l'imbécille près de quin-
ze

Si pour être honoré du titre de grand-homme ;
 Il suffit d'être faux , austère , & redouté ,
 Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
 Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices ;
 Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
 Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir ,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique ,
 Au fond du vatican régnait la politique ,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition ,
 Dont nâquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux , en détours si fertile ,
 Accablé de soucis , paraît simple & tranquille ;
 Ses yeux creux & perçans , ennemis du repos ,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours ,
 De la vérité même empruntant le secours ,
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures ;
 Et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la discorde avait frappé ses yeux ,
 Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ,

Avec

ze années , qu'on l'appellait communément l'*Asne d'Ancone*. On fait avec quel artifice il obtint la papauté , & avec quelle hauteur il régna.

d) On fait , que pendant les guerres du treizième siècle entre les empereurs & les pontifes de Rome , Grégoire IX eut

la hardiesse , non-seulement d'excommunier l'empereur Frédéric II , mais encor d'offrir la couronne impériale à Robert , frère de St. Louis. Le parlement de France assemblé , répondit au nom du roi , que ce n'était pas au pape à déposséder un souverain , ni
 au

Avec un ris malin la flatte , la careffe ;
 Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse ,
 Je ne suis plus , dit - elle , en ces tems bienheureux ,
 Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux ,
 Où la crédule Europe , à mon pouvoir soumise ,
 Confondait dans mes loix les loix de son église.
 Je parlais ; & soudain les rois humiliés
 Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
 Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
 Du haut du vatican je lançais les tonnerres ;
 Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
 Je donnais , j'enlevais , je rendais les états.
 Cet heureux tems n'est plus. Le sénat d) de la France
 Eteint presque à mes mains les foudres que je lance ;
 Plein d'amour pour l'église , & pour moi plein d'horreur ,
 Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;
 C'est lui , qui le premier démasquant mon visage ,
 Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
 Que ne puis - je , ô discorde , ardente à te servir ,
 Le séduire lui-même , ou du moins le punir !
 Allons , que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
 Commençons par la France à ravager la terre ;



Que

au frère d'un roi de France
 à recevoir de la main d'un pa-
 pe, une couronne, sur laquel-
 le ni lui, ni le St. Père, n'a-
 vaient aucun droit. En 1570
 le parlement sédentaire donna
 un fameux arrêt contre la bul-
 le IN COENA DOMINI.

On connaît ses remontran-
 ces célèbres sous Louis XI

La Henriade,

au sujet de la Pragmatique-
 Sanction ; celles qu'il fit à
 Henri III contre la bulle
 scandaleuse de Sixte - Quint ,
 qui appelait la maison régnan-
 te , *génération bâtarde* , &c. &
 sa fermeté constante à foute-
 nir nos libertés contre les
 prétentions de la cour de
 Rome.

H

114 LA HENRIADE,

Que ses superbes rois retombent dans nos fers:
Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome , & des pompes mondaines ,
Des temples consacrés aux vanités humaines ,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers ,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ,
Cependant que son nom , profané dans le monde ,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans ,
Le bandeau du vulgaire , & le mépris des grands.
Souffrir est son destin , bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune ,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour ;
Cette fille des cieux fait qu'elle doit un jour ,
Vengeant de ses autels le culte légitime ,
Adopter pour son fils ce héros magnanime :
Elle l'en croyait digne , & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.

Sou-

N O T E S.

** Dans les premières éditions de Londres.*

Ces monstres à l'instant pénètrent un asyle ,
Où la religion solitaire , tranquille ,
Sans pompe , sans éclat , belle de sa beauté ,
Passait dans la prière & dans l'humilité ,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune , &c.

Les dernières éditions sont bien supérieures.

C H A N T Q U A T R I È M E. 115

Soudain la politique & la discorde impie *
 Surprennent en secret leur auguste ennemie.
 Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
 Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
 Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure ,
 De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,
 Prennent ses vêtemens respectés des humains ,
 Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
 D'un air insinuant l'adroite politique
 Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
 C'est là que s'assembaient ces sages révérends ,
 Des vérités du ciel interprètes sacrés ,
 Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles ,
 A leur culte attachés , à leur prince fidèles ,
 Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur ,
 Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
 Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
 Du monstre déguisé la voix enchanteresse

Ebran-

N O T E S.

* *Les premières éditions de Londres portent.*

Soudain la politique , & la discorde impie ,
 Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
 Sur son modeste front , sur ses charmes divins ,
 Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains ,
 Prennent ses vêtemens , & fiers de cette injure ,
 De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
 C'en est fait , & déjà leurs malignes fureurs
 Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
 D'un air insinuant l'adroite politique
 Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique ;
 Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs ,
 De leurs faux arguments obstinés défenseurs , &c.

H 2

Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs;
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
 Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue:
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
 Par un éloge adroit le savant enchanté
 Pour prix d'un vain encens trahit la vérité:
 Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
 On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide;
 Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
 De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.*
 Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
 » L'église fait les rois, les absout, les châtie;
 » En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
 » Nous reprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
 » Sermons e) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.
 A peine a-t-il parlé, la discorde inhumaine
 Trace en lettres de sang ce décret odieux.
 Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.
 Soudain elle s'envole, & d'église en église
 Annonce aux factieux cette grande entreprise;
 Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
 Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;

Elle

N O T E S.

* Il y avait dans les premières éditions :

On brise les liens de cette obéissance,
 Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
 La discorde aussi-tôt, de sa cruelle main,
 Trace en lettres de sang ce décret inhumain, &c.

e) Le 17 de janvier de l'an de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que

CHANT QUATRIÈME. 117

Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères ,
 De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
 De la religion reconnaissez les traits ,
 Dit - elle , & du Très - Haut vengez les intérêts.
 C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous appelle.
 Ce fer qui dans mès mains à vos yeux étincelle ,
 Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,
 Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
 Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples :
 Allez d'un zèle saint répandre les exemples ;
 Apprenez aux Français , incertains de leur foi ,
 Que c'est servir leur Dieu , que d'immoler leur roi :
 Songez que de Levi la famille sacrée ,
 Du ministère saint par Dieu même honorée ,
 Mérita cet honneur , en portant à l'autel
 Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
 Que dis-je ? où sont ces tems , où sont ces jours prospères ;
 Où j'ai vû les Français massacrés par leurs frères ?
 C'était vous , prêtres saints , qui conduisiez leurs bras ;
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
 J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore.
 Montrez - vous , inspirez ce peuple qui m'adore.

Le

que les sujets étaient déliés
 de leur serment de fidélité ,
 & pouvaient légitimement faire
 la guerre au roi. Le Fèvre
 doyen , & quelques - uns des
 plus sages , refusèrent de signer.
 Depuis , dès que la Sorbonne
 fut libre , elle révoqua
 ce décret , que la tyrannie

de la ligue avait arraché de
 quelques - uns de son corps.
 Tous les ordres religieux , qui
 comme la Sorbonne s'étaient
 déclarés contre la maison royale ,
 se retractèrent depuis comme elle.
 Mais si la maison de Lorraine
 avait eu le dessus ,
 se ferait - on retracté ?

H 3

Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
 Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;
 L'étendart *f*) de la croix flottait au milieu d'elle.
 Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux
 Semblent à leur révolte associer les cieux.
 On les entend mêler , dans leurs vœux fanatiques ,
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,
 Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
 Dans les murs de Paris cette infame milice
 Suit , au milieu des flots d'un peuple impétueux ,
 Le Dieu , ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
 Mayenne , qui de loin voit leur folle entreprise ,
 La méprise en secret , & tout haut l'autorise ;
 Il fait combien le peuple avec soumission
 Confond le fanatisme & la religion ;
 Il connaît ce grand art , aux princes nécessaire ,
 De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
 A ce pieux scandale enfin il applaudit ;

Le

f) Dès qu'Henri III & le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la ligue, où douze cent moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il

ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

g) Ce n'est point à dire qu'il n'y eut que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus fac-
 tieux

CHANT QUATRIÈME. 119

Le sage s'en indigne, & le soldat en rit :
 Mais le peuple excité, jusques aux cieux envoie
 Des cris d'emportement, d'espérance & de joye :
 Et comme à son audace a succédé la peur,
 La crainte en un moment fait place à la fureur.
 Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La discorde *g*) a choisi seize séditieux,
 Signalés par le crime entre les factieux.
 Ministres insolens de leur reine nouvelle,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
 L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
 Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
 Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse ;
 Et jusques sous le dais par le peuple portés,
 Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
 Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
 Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices *h*).

Ainsi

tieux de leur corps. Les principaux étaient Buffry le Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes ; la Bruyère, lieutenant particulier ; le commissaire Louchard ; Emmonot & Morin, procureurs ; Oudinet, Passart, & surtout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir

qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Senaut était père du père Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

h) Les Seize furent longtemps indépendans du duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc ; *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

H 4

Ainsi lorsque les vents , fougueux tyrans des eaux ,
 De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,
 Le limon croupissant dans leurs grottes profondes ,
 S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
 Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens ,
 Qui changent les cités en de funestes champs ,
 Le fer , l'airain , le plomb , que les feux amollissent ,
 Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition ,
 Thémis résistait seule à la contagion ;
 La soif de s'agrandir , la crainte , l'espérance ,
 Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance ;
 Son temple était sans tache , & la simple équité
 Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable ,
 Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
 Qui des loix de son prince & l'organe & l'appui ,
 Marche d'un pas égal entre son peuple & lui ;

Dans

N O T E S.

* Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur ,
 Monté par son audace à ce coupable honneur ;
 Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée ,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée :
 Magistrats , leur dit-il , qui tenez au sénat ,
 Non la place du roi , mais celle de l'état ,
 Le peuple , assez longtems opprimé par vous-mêmes ,

Vous

1) Le 16 Janvier 1589. Bussy-le-Clerc , l'un des Seize , qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Bastille , & le chef de cette faction ,

entra dans la grand' chambre du parlement , suivi de cinquante satellites : il présenta au parlement une requête , ou plutôt un ordre , pour forcer cette

CHANT QUATRIÈME. 121

Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'état fait son ambition ;
Il hait la tyrannie & la rébellion :
Toûjours plein de respect, toûjours plein de courage ,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toûjours prompt à s'armer ,
Connait Rome , l'honneur , & la fait réprimer.

Des tyrans de la ligue une fière cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Buffy-les conduisait ; ce vil gladiateur i) , *
Monté par son audace à ce coupable honneur ,
Entre , & parle en ces mots à l'auguste assemblée ,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
» Mercenaires appuis d'un Dédale de loix ,
» Plébéïens , qui pensez être tuteurs des rois ,
» Lâches , qui dans le trouble , & parmi les cabales ,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;

» Timi-

N O T E S.

Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets , qui l'ont tyrannisé ,
Il leur ôte un pouvoir , dont ils ont abusé :
Je vous défens ici d'oser les reconnaître ;
Songez que désormais le peuple est votre maître :
Obéissez. . . Ces mots , prononcés fièrement ,
Portent dans les esprits , un juste étounement.
Le sénat indigné d'une telle insolence ,
Ne pouvant la punir , garde un noble silence.

cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie , il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti ; il les y fit

jeuner au pain & à l'eau , pour les obliger à se racheter plus tôt de ses mains : Voilà pourquoi on l'appellait le grand pénitencier du parlement.

- » Timides dans la guerre , & tyrans dans la paix ;
 » Obéissez au peuple , écoutez ses décrets.
 » Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
 » Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
 » Ce peuple fut longtems par vous - même abusé ;
 » Il s'est lassé du sceptre , & le sceptre est brisé.
 » Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute ;
 » Ces mots de *plein-pouvoir* , qu'on hait & qu'on redoute ;
 » Jugez au nom du peuple , & tenez au sénat ,
 » Non la place du roi , mais celle de l'état.
 » Imitiez la Sorbonne , ou craignez ma vengeance.

Le sénat répondit par un noble silence.

Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans ;
 Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans ,
 Attendaient fièrement , sur leur siège immobiles ;
 Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
 Buffy plein de fureur , & non pas sans effroi ,
 Obéissez , dir - il , tyrans , ou suivez - moi. : .
 Alors Harlay se lève , Harlay , ce noble guide ,
 Ce chef d'un parlement , juste autant qu'intrépide ;
 Il se présente aux feize , il demande des fers ,
 Du front dont il aurait condamné ces pervers.

On

k) Augustin de Thou II du nom , oncle de ce célèbre historien ; il eut la charge de président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé , conseiller au parlement , mort en 1634.

Scarron était le bifayeul du fameux Scarron , si connu par

ses poésies , & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion , surnommé de *Blancménil* , parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres , mais emprisonné au Louvre , & près d'être

On voit auprès de lui les chefs de la justice ,
 Brulans de partager l'honneur de son supplice ,
 Victimes de la foi qu'on doit aux souverains ,
 Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Muse , redites - moi ces noms chers à la France ,
 Consacrez ces héros qu'opprima la licence :
 Le vertueux de Thou k), Molé , Scarron , Bayeul ,
 Potier , cet homme juste , & vous , jeune Longueil ,
 Vous , en qui , pour hâter vos belles destinées ,
 L'esprit & la vertu dévançaient les années ;
 Tout le sénat , enfin , par les seize enchaîné ,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené ,
 Dans cet affreux †) château , palais de la vengeance ,
 Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'état ;
 La Sorbonne est tombée , il n'est plus de sénat.
 Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
 Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
 Qui sont ces magistrats , que la main d'un bourreau
 Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Brissón l.), Larcher , Tardif , honorables victimes ;

Vous

d'être condamné à être pendu
 par les Seize.

†) La Bastille.

l) En 1591 un vendredi 15
 novembre , Barnabé Brissón ,
 homme très-savant , & qui fai-
 sait les fonctions de premier
 président en l'absence d'Achil-
 les de Harlay , Claude Lar-
 cher , conseiller aux enquêtes ,

& Jean Tardif , conseiller au
 châtelet , furent pendus à une
 poutre dans le petit châtelet
 par l'ordre des Seize. Il est à
 remarquer , que Hamilton ,
 curé de Saint Côme , furieux
 ligueur , était venu prendre
 lui-même Tardif dans sa mai-
 son , ayant avec lui des prê-
 tres , qui servaient d'archers.

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux , vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi , meurt toujours avec gloire.

Cependant la discorde au milieu des mutins ,
S'aplaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille ,
Contemple les effets de la guerre civile ,
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux ,
Unis contre leur prince , & divisés entr'eux ,
Jouets infortunés des fureurs intestines ,
De leur triste patrie avançant les ruines ,
Le tumulte au- dedans , le péril au-dehors ,
Et partout le débris , le carnage , & les morts.





L A HENRIADE.

CHANT CINQUIÈME

A R G U M E N T.

LES assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles , *
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu , volant de toutes parts ,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts :

Les

N O T E S.

* Cependant s'avançaient , &c.

Ce vers dans l'édition de 1723 est précédé des huit vers suivans , retranchés dans les autres éditions :

De la noblesse Anglaise une nombreuse élite ,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite ,
Prête à nous secourir pour la première fois ,

S'élève

Les feize & le couroux , Mayenne & fa prudence ,
 D'un peuple mutiné la farouche insolence ,
 Des docteurs de la loi les fcandaleux discours ,
 Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain fecours ;
 La victoire à grands pas s'approchait fur fes traces.
 Sixte , Philippe , Rome , éclataient en menaces ;
 Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
 Ses foudres impuiffans fe perdaient dans les airs ;
 Et du vieux Caftillan la lenteur ordinaire
 Privait les affiégés d'un fecours néceffaire.
 Ses foldats dans la France errans de tous côtés ,
 Sans fecourir Paris , désolaient nos cités.
 Le perfide attendait que la ligue épuifée
 Pût offrir à fon bras une conquête aifée :
 Et l'appui dangereux de fa fauffe amitié
 Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
 Lorfque d'un furieux la main déterminée
 Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous , des murs de Paris tranquiles habitans ,
 Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems ,
 Pardonnez , fi ma main retrace à la mémoire
 De vos ayeux féduits la criminelle hiftoire.
 L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point fur vous ,
 Votre amour pour vous rois les a réparé tous.

L'églife

N O T E S.

S'étonnait en marchant de fervir fous nos rois :
 Ils fuivaient nos drapeaux dans les champs de Neufrie ;
 C'est là qu'ils foutenaient l'honneur de leur patrie ,
 Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux ,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
 Cependant s'avançaient , &c.

L'église a de tout tems produit des solitaires,
 Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
 Et distingués en tout du reste des mortels,
 Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
 Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
 Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
 Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
 Ils ont fui les humains qu'ils auraient pû servir.
 Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
 Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires;
 Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
 Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
 Leur fourde ambition n'ignore point les brigues;
 Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
 Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
 Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
 Ont vû longtems leur gloire en Espagne établie;
 Et de l'obscurité des plus humbles emplois
 Ont passé tout à coup dans les palais des rois.
 Avec non moins de zèle, & bien moins de puissance;
 Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
 Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
 Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément ^{a)} dans la retraite avait dès son jeune âge
 Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

Esprit

^{a)} Jacques Clément, de tre ans & demi, & venait de l'ordre des dominicains, natif de recevoir l'ordre de prétrise, de Sorbonne, village près de trise, lors qu'il commit ce Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prétrise, lors qu'il commit ce parricide.

Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
 Il suivait le torrent de la rébellion.
 Sur ce jeune insensé la discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Prostrné chaque jour aux pieds des saints autels,
 Il fatiguait les cieus de ses vœux criminels.
 On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,
 Un jour il prononça cette horrible prière :
 Dieu qui venges l'église & punis les tyrans,
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
 Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
 Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
 Détourne loin de nous la mort & la misère ;
 Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
 Vien, des cieus enflammés abaisse la hauteur,
 Fai marcher devant toi l'ange exterminateur ;
 Vien, descen, arme-toi, que ta foudre enflammée
 Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;

Que

N O T E S.

* *Après ce vers on lit dans l'édition de 1723 les dix vers suivans :*

Les enfers sont émus de ces accens funèbres ;
 Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
 Monstre, qui de l'abîme & de ses noirs démons
 Réunit dans son sein la rage & les poisons ;
 Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
 Sait ternir les vertus, fait embellir les vices,
 Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
 Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs ;
 C'est lui, qui sous la cendre & couvert du cilice,
 Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

Que les chefs , les soldats , les deux rois expirans ,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvés par toi , nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques.

La diſcorde attentive en traversant les airs ,
Entend ces cris affreux , & les porte aux enfers. *
Elle amène à l'inſtant de ces royaumes ſombres ,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient ; le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion ,
Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,
Et reçu dans ſon ſein , l'embraffe & le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba , ſur les bords de l'Arnon *b)* ,
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon ,
Quand à Moloc leur Dieu des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France , dans tes forêts il habira longtems.
A l'affreux Teutates *c)* il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides ,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.

Du

b) Pays des Ammonites ,
qui jetaient leurs enfans dans
les flammes au ſon des tam-
bours & des trompettes , en
l'honneur de la divinité , qu'ils
adoraient ſous le nom de
Moloc.

La Henriade.

c) Teutates était un des
dieux des Gaulois. Il n'eſt
pas ſûr que ce fût le même
que Mercure ; mais il eſt
constant , qu'on lui ſacrifiait
des hommes.

Du haut du capitol il criait aux payens ,
 Frappez, exterminiez , déchirez les chrétiens.
 Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
 Du capitol en cendre il passa dans l'église ;
 Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs ,
 De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
 Dans Londres il a formé la secte *d*) turbulente , *
 Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
 Dans Madrid , dans Lisbonne, il allume ces feux ,
 Ces buchers solennels , où des juifs malheureux
 Sont tous les ans en pompe envoyé par des prêtres ,
 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait dans ses déguisemens ,
 Des ministres des cieux les sacrés ornemens :
 Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,
 Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
 L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
 Il emprunte de Guise & la taille & les traits ,
 De ce superbe Guise , en qui l'on vit paraître
 Le tyran de l'état , & le roi de son maître ,
 Et qui toujours puissant , même après son trépas ,
 Traînait encor la France à l'horreur des combats ,
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :

UN

NOTES.

* Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londres il inspira ce peuple de sectaires ,
 Trembleurs , indépendans , puritains , unitaires.

d) Les Entousiastes , qui rent les plus de part à la
 étaient appelés INDEPENDANS , furent ceux qui eu-
 gleterre.

Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang qui coule en abondance ,
Semble accuser Valois , & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil ,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil ,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition , la cabale inquiète ,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant ,
Veillaient tous à sa porte , & l'ouvrent à l'instant ,
Il e) entre , & d'une voix majestueuse & fière ,
Dieu reçoit , lui dit - il , tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens ,
Qu'une plainte éternelle , & des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith f) autrefois , pour sauver son pays ,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris ,
Si craignant pour les siens , elle eût craint pour sa vie ;
Judith eût vû tomber les murs de Bétulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ;

Voilà

e) On imprima à Paris , & on débita publiquement en 1589 une relation du martyre de frère Jacques Clément , dans laquelle on assurait , qu'un ange lui avait apparu , lui avait montré une épée nue , & lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPE'E.

f) Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud , quelques personnes qui se défiaient de lui l'épièrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil , son bréviaire auprès de lui , ouvert à l'article de Judith.

Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.
 Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
 Délivrant les Français de leur indigne roi,
 Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
 Par un assassinat Valois trancha ma vie,
 Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
 Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi:
 Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
 Tout devient légitime à qui venge l'église:
 Le meurtre est juste alors, & le ciel l'autorise.
 Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma voix;
 Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
 Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
 Joindre le Navarrois au tyran de la France;
 Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés,
 Te pouvaient! . . . mais les tems ne sont pas arrivés.
 Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute,
 Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
 Toi, de ce Dieu jaloux rempli les grands desseins,
 Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
 Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
 Dans la main de Clément il met ce don fatal;
 Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire,
 Des intérêts des cieus se crut dépositaire.
 Il baise avec respect ce funeste présent;
 Il implore à genoux le bras du tout-puissant;
 Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide;

D'un

D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !

Clément goûtait alors un paisible bonheur.

Il était animé de cette confiance

Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence.

Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;

Ses g) sacrilèges vœux au ciel sont adressés ;

Son front de la vertu porte l'empreinte austère ;

Et son fer parricide est caché sous sa haire.

Il marche ; ses amis instruits de son dessein ,

Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ;

Remplis d'un saint respect , aux portes le conduisent ;

Bénissent son dessein , l'encouragent , l'instruisent ,

Placent déjà son nom parmi les noms sacrés ,

Dans les fastes de Rome à jamais révévés ;

Le nomment à grands cris le vengeur de la France ,

Et l'encens à la main l'invoquent par avance.

C'est avec moins d'ardeur , avec moins de transport ;

Que les premiers chrétiens , avides de la mort ,

Intrépides soutiens de la foi de leurs pères ,

Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères ,

Enviaient les douceurs de leur heureux trépas ,

Et baïsaient en pleurant les traces de leurs pas ,

Le fanatique aveugle , & le chrétien sincère ,

Ont porté trop souvent le même caractère ;

Ils ont même courage , ils ont mêmes desirs.

Le

g) Il jehna , se confessa , tir pour aller assassiner [le
& communia avant de par- roi.

I 13

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs. #
 Du vrai zèle & du faux vains juges que nous sommes,
 Souvent des scélérats ressembler aux grands-hommes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
 Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
 De ce crime odieux son prudent artifice
 Songe à cueillir le fruit, sans en être complice:
 Il laisse avec adresse au plus séditieux
 Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des ligueurs une troupe homicide
 Aux portes de Paris conduisait le perfide,
 Des seize en même tems le sacrilège effort
 Sur cet événement interrogeait le fort.
 Jadis de Médicis ^{h)} l'audace curieuse
 Chercha de ces secrets la science odieuse,
 Aprofondit longtems cet art surnaturel,
 Si souvent chimérique, & toujours criminel.
 Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
 Des vices de la cour imitateur servile,

Epris

N O T E S.

* Il y a dans la première édition de Londres :

On ne distingue point le vrai zèle & le faux ;
 Comme la vérité l'erreur a ses héros.

b) Catherine de Médicis
 avait mis la magie si fort à
 la mode en France, qu'un
 prêtre nommé Sechelles qui
 fut brûlé en Grève sous Hen-
 ri III pour *forcellerie*, accusa
 douze cent personnes de ce
 prétendu crime. L'ignorance
 & la stupidité étaient poussées

si loin dans ces tems-là,
 qu'on n'entendait parler que
 d'exorcismes & de condam-
 nations au feu. On trouvait
 par-tout des hommes assez
 fots pour se croire magiciens,
 & des juges superstitieux,
 qui les punissaient de bonne
 foi comme tels.

CHANT CINQUIÈME. 135

Epris du merveilleux , amant des nouveautés ,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit , sous une voute obscure
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau ,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images ,
Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel ,
A des noms infernaux , le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées , *
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces hébreux ,
Qui pros crits sur la terre , & citoyens du monde ,
Portent de mers en mers leur misère profonde ,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtems toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie ,
Commencent à grand cris ce sacrifice impie,

Leurs

N O T E S.

* L'édition de 1723 met ainsi ce vers & les suivans :

Là sont les instrumens de ces sombres mystères ,
Des métaux constellés , d'inconnus caractères ;
Des vases pleins de sang & de serpens affreux :
Le prêtre de ce temple est un de ces hébreux ,
Qui pros crits sur la terre , & citoyens du monde ,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde , &c.

Mais il est aisé de voir , que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci sont beaucoup plus parfaits.

Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
 De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
 Avec plus de terreur , & plus encor de rage ,
 De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
 Et pensent i) que la mort , fidèle à leur courroux ;
 Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'hébreu k) joint cependant la prière au blasphème :
 Il invoque l'abîme , & les cieux , & Dieu même ;
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers ,
 Et le feu de la foudre , & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
 Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse ,
 Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel ,
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda , du haut de Samarie ,
 Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
 Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus l)
 Maudit au nom des dieux les armes de Crassus.
 Aux magiques accens que sa bouche prononce ,
 Les feize osent du ciel attendre la réponse ;
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
 Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
 Il interrompt pour eux les loix de la nature ;

De

i) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire , qui représentaient Henri III & le roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel , les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs , & le

quarantième jour les perçaient au cœur.

k) C'était pour l'ordinaire des Juifs , que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient

CHANT CINQUIÈME. 137

De ces antres muets fort un triste murmure ;
 Les éclairs redoublés dans la profonde nuit ,
 Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
 Au milieu de ces feux , Henri brillant de gloire ,
 Aparait à leurs yeux sur un char de victoire ;
 Des lauriers couronnaient son front noble & serein ;
 Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;
 L'autel couvert de feux tombe , & fuit sous la terre ;
 Et les seize éperdus , l'hébreu saisi d'horreur ,
 Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres , ces feux , ce bruit épouvantable ,
 'Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
 Dieu du haut de son trône avait compté ses jours ,
 Il avait loin de lui retiré son secours ;
 La mort impatiente attendait sa victime ,
 Et pour perdre Valois , Dieu permettait un crime.
 Clément au camp royal a marché sans effroi.
 Il arrive , il demande à parler à son roi ;
 Il dit , que dans ces lieux amené par Dieu même ,
 Il y vient rétablir les droits du diadème ,
 Et révéler au roi des secrets importants.
 On l'interroge , on doute , on l'observe longtems ;

On

faient seuls dépositaires. Catherine de Médicis , la maréchale d'Ancre , & beaucoup d'autres , employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

1) Ateïus , Tribun du peuple , ne pouvant empêcher

Craffus de partir pour aller contre les Parthes , porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Craffus sortait , y jetta certaines herbes , & maudit l'expédition de Craffus en invoquant des divinités infernales.

On craint sous cet habit un funeste mystère;

Il subit sans allarme un examen sévère ;

Il satisfait à tout avec simplicité ;

Chacun dans ses discours croit voir la vérité :

La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.

D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux ;

Il observe à loisir la place de ses coups ;

Et le mensonge adroit , qui conduisait sa langue ,

Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez , dit - il , grand roi , que ma timide voix

S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois ;

Permettez avant tout , que mon cœur le bénisse

Des biens que va sur vous répandre sa justice.

Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi ,

Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;

Harlay *n*), le grand Harlay , dont l'intrépide zèle

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle ,

Du fond de sa prison réunit tous les cœurs ,

Rassemble vos sujets , & confond les ligueurs.

Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages ,

Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages ,

Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.

Rempli de sa lumière , & par sa bouche instruit ,

J'ai

m) Potier , président du parlement , dont il est parlé ci-devant.

Villeroi , qui avait été secrétaire d'état sous Henri III , & qui avait pris le parti de

la ligne , pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Épernon.

n) Achille de Harlay , qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clé-

J'ai volé vers mon prince , & vous rends cette lettre ,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement ;
Quand pourrai - je , dit - il , au gré de ma justice ,
Récompenser ton zèle & payer ton service ?
En lui disant ces mots , il lui tendait les bras.
Le monstre au même instant tire son coutelas ,
L'en frappe , & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule , on s'étonne , on s'avance , on s'écrie :
Mille bras sont levés pour punir l'assassin.
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;
Fier de son parricide , & quitte envers la France ,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyr ,
Il bénit , en tombant , les coups dont il expire.
Aveuglement terrible , affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur & de compassion ,
Et de la mort du roi moins coupable peut - être
Que ces lâches docteurs , ennemis de leur maître ,
Dont la voix répandant un funeste poison ,
D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà

Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magis- trat. On n'a point su si la let- tre était contrefaite ou non ; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance ;	& c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable , & qu'on l'aurait surprise au P. P. de Harlay ; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la ligue.
--	---

Déjà Valois touchait à son heure dernière ;
 Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
 Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés ,
 Par leurs desseins divers en secret partagés ,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes ;
 Exprimaient des douleurs , ou sincères , ou feintes.
 Quelques - uns , que flattait l'espoir du changement ,
 Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
 Les autres , qu'occupait leur crainte intéressée ,
 Pleuraient au lieu du roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes , de clameurs ;
 Henri , vous répandiez de véritables pleurs.
 Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
 Sont aisément émus dans ces momens horribles.
 Henri ne se souvint que de son amitié ;
 En vain son intérêt combattait sa pitié ;
 Ce héros vertueux se cachait à lui - même ,
 Que la mort de son roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort ,
 Ses yeux apefantis qu'allait fermer la mort ;
 Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
 Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses ;
 L'univers indigné doit plaindre votre roi :
 Vous , Bourbon , combattez , réglez , & vengez - moi ;

Je

o) Henri III mourut de sa blessure le 3 d'Août à deux heures du matin , à Saint-Cloud ; mais non point dans la même maison , où il avait pris avec son frère la

résolution de la St. Barthelemi , comme l'ont écrit plusieurs historiens ; car cette maison n'était point encor bâtie du tems de la St. Barthelemi.

CHANT CINQUIÈME. 141

Je meurs , & je vous laisse au milieu des orages ,
 Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
 Mon trône vous attend , mon trône vous est dû ;
 Jouïssiez de ce bien par vos mains défendu :
 Mais songez que la foudre en tout tems l'environne ;
 Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez - vous , détrompé d'un dogme criminel ,
 Rétablir de vos mains son culte & son autel !
 Adieu , réglez heureux ; qu'un plus puissant génie
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connaissez la ligue , & vous voyez ses conps ,
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
 Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.
 Permettez !... A ces mots l'impitoyable mort
 Vient o) fondre sur sa tête & termine son sort.
 Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
 Aux transports odieux de sa coupable joie ;
 De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
 Les travaux sont cessés , les temples sont ouverts :
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. *

Bour-

N O T E S.

* Il y avait dans toutes les éditions , & même dans celle de 1751, les vers suivans , qui terminaient le chant.

Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
 Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas ;
 Ils devaient bien plutôt , prévoyant leurs misères ,
 Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
 Ce vainqueur , ce héros , qu'ils osaient défier ,
 Henri , du haut du trône , allait les foudroyer.

Li

Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
 Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
 Pourra-t-il résister à la ligue affermie ,
 A l'église en courroux , à l'Espagne ennemie ,
 Aux traits du Vatican si craints , si dangereux ,
 A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux ?
 Déjà quelques guerriers , funestes politiques ,
 Plus mauvais citoyens que zélés catholiques ,
 D'un scrupule affecté colorant leur dessein ,
 Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
 Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle ,
 Pour la cause des rois redouble encor son zèle.
 Ces amis éprouvés , ces généreux soldats ,
 Que longtems la victoire a conduit sur ses pas ,
 De la France incertaine ont reconnu le maître ;
 Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
 Ces braves chevaliers , les Givris , les d'Aumonts ,
 Les grands Montmorencis , les Sancis , les Crillons ,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
 Moins faits pour disputer , que formés pour la guerre ,
 Fidèles à leur Dieu , fidèles à leurs loix ,
 C'est l'honneur qui leur parle , ils marchent à sa voix.

Mes

N O T E S .

Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable ,
 Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
 Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ;
 Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
 Et certains désormais du destin de la guerre ,
 Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau & celui de la présente édition.

CHANT CINQUIÈME. 143

Mes amis , dit Bourbon , c'est vous dont le courage
Des héros de mon sang me rendra l'héritage.
Les pairs & l'huile sainte , & le sacre des rois ;
Font les pompes du trône , & ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
A mériter son trône , en marchant à leur tête.



LA



LA HENRIADE.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

APRÈS la mort de Henri III les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville ; l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Aparition de St. Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique , & sacré parmi nous ,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups ,
Et que du sang des rois si chers à la patrie ,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits ,
Il peut choisir un maître , il peut changer ses loix.
Les états assemblés , organes de la France ,
Nomment un souverain , limitent sa puissance :

Ainsi

Ainsi de nos ayeux les augustes decrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La ligue audacieuse , inquiète , aveuglée ,
Ose de ces états ordonner l'assemblée a),
Et croit avoir acquis , par un affassinat ,
Le droit d'élire un maître , & de changer l'état.
Ils pensaient , à l'abri d'un trône imaginaire ,
Mieux repousser Bourbon , mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins ;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;
Qu'injustement élu , c'était beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin , tel qu'il soit , le Français veut un maître.

Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ,
Les Lorrains , les Némours , des prêtres en furie ,
L'ambassadeur de Rome , & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre , où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toujours né des misères publiques ,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes , ces seigneurs ,
De nos antiques pairs augustes successeurs ,
Qui près des rois assis , nés juges de la France ,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos parlemens les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés ,

On

a) Comme on a plus d'égard
dans un poème épique à l'or-
donnance du dessein , qu'à la
chronologie , on a placé im-

La Henriade.

médiatement après la mort
d'Henri III les états de Paris ,
qui ne se tinrent effectivement
que quatre ans après.

K

On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ;
 Le louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le légat de Rome est d'un siège honoré ;
 Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
 Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
 » Rois qui jugez la terre , & dont les mains coupables
 » Osent tout entreprendre & ne rien épargner ,
 » Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble ; & déjà les partis , les cabales ,
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un , des faveurs de Rome esclave ambitieux ,
 S'adresse au légat seul , & devant lui déclare ,
 Qu'il est tems que les lys rampent sous la thiare ;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal ,
 Ce monument *b*) affreux du pouvoir monachal ,
 Que l'Espagne a reçu , mais qu'elle-même abhore ,
 Qui venge les autels , & qui les deshonne ,
 Qui tout couvert de sang , de flammes entouré ,
 Egorge les mortels avec un fer sacré ;
 Comme si nous vivions dans ces tems déplorables ;
 Où la terre adorait des dieux impitoyables ,
 Que des prêtres menteurs , encor plus inhumains ,
 Se vantaient d'apaiser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie ,
 A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.

Mais

b) L'INQUISITION , que les ducs de Guise voulurent établir en France. président du parlement , dont il est question dans le quatrième & cinquième chant.

c) Potier de Blanc-Ménil, Il demanda publiquement

31

Mais un parti puissant , d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance ;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret , dans le fond de son cœur ,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier c) se lève & demande audience ;
La rigide vertu faisait son éloquence.

Dans ce tems malheureux , par le crime infecté ;
Potier fut toujours juste , & pourtant respecté.

Souvent on l'avait vû , par sa mâle constance ,
De leurs emportemens réprimer la licence ,
Et conservant sur eux sa vieille autorité ,
Leur montrer la justice avec impunité.

Il élève sa voix , on murmure , on s'empresse , *

On l'entoure , on l'écoute , & le tumulte cesse.

Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots ,
On n'entend que le bruit de la proue écumante ,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.

Tel paraissait Potier dictant ses justes loix ,
Et la confusion se taisait à sa voix.

» Vous destinez , dit-il , Mayenne au rang suprême :

» Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.

» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;

» Et

* On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.

au duc de Mayenne la per- *ma vie comme mon bienfaiteur ,*
mission de se retirer vers Hen- *lui dit-il ; mais je ne puis vous*
ri IV. *Je vous regarderai toute* *regarder comme mon maître.*

„ Et je le choisirais , si je pouvais choisir.
 „ Mais nous avons nos loix , & ce héros insigne ;
 „ S'il prétend à l'empire , en est dès - lors indigne ,

Comme il disait ces mots , Mayenne entre soudain.
 Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
 Potier le voit entrer , sans changer de visage.

„ Oui , prince , poursuit-il d'un ton plein de courage ;
 „ Je vous estime assez , pour oser contre vous
 „ Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
 „ En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
 „ La France a des Bourbons , & Dieu vous a fait naître
 „ Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper ,
 „ Pour soutenir leur trône , & non pour l'usurper.
 „ Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre :
 „ Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
 „ S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé.
 „ Changez avec l'état que le ciel a changé :
 „ Périsset avec Valois votre juste colère ;
 „ Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
 „ Le ciel , ce juste ciel , qui vous chérit tous deux ,
 „ Pour vous rendre ennemis , vous fit trop vertueux.
 „ Mais j'entens le murmure , & la clameur publique.
 „ J'entens ces noms affreux de relaps , d'hérétique :
 „ Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés ,
 „ Qui le fer à la main... Malheureux , arrêtez :
 „ Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage
 „ Peut à l'oïnt du Seigneur arracher votre hommage ?
 „ Le fils de Saint Louis , parjure à ses sermens ,
 „ Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
 „ Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;

- „ Il aime, il fuit les loix dont vous bravez l'empire.
„ Il fait dans toute secte honorer les vertus ,
„ Respecter votre culte , & même vos abus.
„ Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes ,
„ Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
„ Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner :
„ Et plus chrétien que vous , il vient vous pardonner.
„ Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut - il l'être ?
„ Quel droit vous a rendu juges de votre maître ?
„ Infidèles pasteurs , indignes citoyens !
„ Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens ;
„ Qui bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre ,
„ Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre ,
„ Expiraient sans se plaindre , & sur les échaffauts ,
„ Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux !
„ Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
„ Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres.
„ Et Dieu , que vous peignez implacable & jaloux ,
„ S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
Ils repoussaient en vain , de leur cœur irrité ,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées ,
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées ,
Font partout retentir , avec un bruit confus ,
Aux armes , citoyens , ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussière ,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours , des clairons le son rempli d'horreur ;

De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échapés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui malgré l'injure & des tems & du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,

Dans

Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
 Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands ,
 Que la main de la paix tient ouverts en tout tems ,
 D'une immense cité superbes avenues ,
 Où nos palais dorés se perdent dans les nues ,
 Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés ,
 Par un fossé profond de Paris séparés.
 Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance ;
 Le voilà qui s'approche , & la mort le devance.
 Le fer avec le feu vole de toutes parts ,
 Des mains des assiégeans , & du haut des remparts.
 Ces remparts menaçans , leurs tours , & leurs ouvrages ,
 S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
 On voit les bataillons rompus & renversés ,
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
 Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ,
 Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas ;
 Avec moins d'appareil ils volaient au carnage ,
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
 On entendait gronder ces d) bombes effroyables ,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé

Vole

d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dus aux Italiens.

152 L A H E N R I A D E ,

Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise , & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encor , & plus de barbarie ,
Dans des antres profonds on a sù renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
Le soldat valeureux se fie à son courage ,
On voit en un instant des abîmes ouverts ,
Des noirs torrens de souphre épanchus dans les airs ,
Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre ,
Emportés , déchirés , engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par -là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans effroi.
Mornay , parmi les flots de ce torrent rapide ,
S'avance d'un pas grave , & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
Sourd au bruit des canons , calme au sein de l'horreur ;
D'un œil ferme & stoïque , il regarde la guerre *
Comme un fléau du ciel affreux , mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit ,

Con-

N O T E S .

* Il y avait dans les dernières éditions :

D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtimeut affreux des crimes de la terre.

*Mais l'auteur a préféré l'autre leçon : la rime est moins riche , mais le
sens est plus fort ; & en ce cas , il n'y a pas à balancer.*

Condamne les combats , plaint son maître , & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible ,
 Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
 C'est là que le danger ranime leurs efforts :
 Ils comblent les fossés de fascines , de morts :
 Sur ces morts entassés ils marchent , ils s'avancent ;
 D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
 Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier ,
 Henri vole à leur tête , & monte le premier.
 Il monte : il a déjà , de ses mains triomphantes ,
 Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
 Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
 Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi.
 Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
 Il leur montre l'exemple , il les rapelle au crime ;
 Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
 Ce roi dont ils nosaient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur ,
 Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
 Un farouche silence , enfant de la fureur ,
 A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage ,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On saisit , on reprend , par un contraire effort ,
 Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine

Tient

Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine;
 Les assiégeans surpris sont partout renversés,
 Cent fois victorieux , & cent fois terrassés ;
 Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
 Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses rivages.

Jamais le roi , jamais son illustre rival ,
 N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
 Chacun d'eux , au milieu du sang & du carnage ,
 Maître de son esprit , maître de son courage ,
 Dispose , ordonne , agit , voit tout en même tems ,
 Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite ,
 Par le vaillant Essex à cet assaut conduite ,
 Marchait sous nos drapeaux pour la première fois ,
 Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie ,
 Orgueilleux de combattre , & de donner leur vie ;
 Sur ces mêmes remparts , & dans ces mêmes lieux ,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
 Essex monte à la brèche , où combattait d'Aumale ;
 Tous deux jeunes , brillans , pleins d'une ardeur égale ,
 Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
 Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
 Français , Anglais , Lorrains , que la fureur assemble ,
 Avançaient , combattaient , frapaient , mouraient ensemble.

Ange , qui conduisiez leur fureur & leur bras ,
 Ange exterminateur , ame de ces combats ,
 De quel héros enfin prîtes-vous la querelle ?
 Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
 Longtems Bourbon , Mayenne , Essex , & son rival ,

Afficé;

Affiégeans , assiégés , font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte , il se fait un passage ;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus ;
Ils quittent les remparts , ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées ,
Menacer des vallons les nymphes consternées ,
Les digues qu'on opose à ses flots orageux ,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux :
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante ,
Il porte au loin le bruit , la mort , & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux ,
Qui bravaient les hivers , & qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes ,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités ,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles ,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur ,
Egarés , confondus , dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux , les flambeaux à la main ,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer , aux flammes , au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme , & sa valeur l'emporte ;

Il franchit les fauxbourgs , il s'avance à la porte :
Compagnons , apportez & le fer & les feux ,
Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi , du profond d'une nuë
Un fantôme éclatant se présente à sa vuë,
Son corps majestueux , maître des élémens ,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la divinité les vives étincelles
Étaient sur son front des beautés immortelles :
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'horreur :
Arrête , cria-t-il , trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes , au pillage ,
De cent rois tes ayeux l'immortel héritage ,
Ravager ton pays , mes temples , tes trésors ,
Egorger tes sujets , & régner sur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre ,
Le soldat s'épouvante , il embrasse la terre ,
Il quitte le pillage. Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur ,
Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde ! *
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :

Je

N O T E S.

* Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'invisible monde !
Répond-il , quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme , ou descends-tu des cieux ?
Que viens-tu m'annoncer ? Que dois-je faire encore ?
Faut-il que je t'encense , ou bien que je t'abhore ?
Es-tu mon mauvais ange , ou bien mon défenseur ?

Je suis cet heureux roi que la France révere ,
 Le père des Bourbons , ton protecteur , ton père :
 Ce Louis , qui jadis combattit comme toi ;
 Ce Louis , dont ton cœur a négligé la foi ;
 Ce Louis , qui te plaint , qui t'admire & qui t'aime :
 Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
 Dans Paris , ô mon fils , tu rentreras vainqueur ,
 Pour prix de ta clémence , & non de ta valeur.
 C'est Dieu qui t'en instruit , & c'est Dieu qui m'envoie
 Le héros à ces mots verse des pleurs de joye.

La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
 Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.
 D'une divine horreur son ame est pénétrée :
 Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
 Trois fois son père échape à ses embrassemens ,
 Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

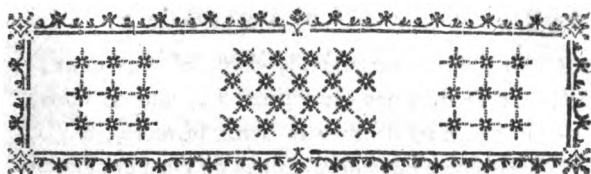
Du faite cependant de ce mur formidable ,
 Tous les ligueurs armés , tout un peuple innombrable ;
 Etrangers & Français , chefs , citoyens , soldats ,
 Font pleuvoir sur le roi le fer & le trépas.
 La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête ,
 Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
 Il vit alors , il vit de quel affreux danger
 Le père des Bourbons venait le dégager :
 Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :
 Français , s'écria-t-il , & toi fatale ville ,
 Citoyens malheureux , peuple faible & sans foi ,
 Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ?
 Alors , ainsi que l'astre , autour de la lumière ,
 Après avoir rempli sa brûlante carrière ,

Am

Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux ,
 Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous ,
 Loin des murs de Paris le héros se retire ,
 Le cœur plein du saint roi , plein du Dieu qui l'inspire.
 Il marche vers Vincenne , où Louis autrefois
 Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
 Que vous êtes changé , séjour jadis aimable !
 Vincenne , e) tu n'es plus qu'un donjon détestable ,
 Qu'une prison d'état , qu'un lieu de désespoir ,
 Où tombent si souvent du faite du pouvoir
 Ces ministres , ces grands , qui tonnent sur nos têtes ,
 Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes ,
 Oppresseurs , opprimés , fiers , humbles tour à tour ,
 Tantôt l'horreur du peuple , & tantôt leur amour.
 Bientôt de l'occident où se forment les ombres ,
 La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres ,
 Et cacher aux mortels , en ce sanglant séjour ,
 Ces morts & ces combats qu'avait vû l'œil du jour.

e) On fait combien d'illustres prisonniers d'état les cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade , le secrétaire d'état le Blanc était prisonnier dans ce château , & il y fut ensuite enfermer ses ennemis.





LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte *Henri IV* en esprit au ciel
& aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des des-
tins, sa postérité, & les grands-hommes que la France
doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie, *
Pour adoucir les maux de cette courte vie,

A

NOTES.

* Tout le commencement de ce chant est entièrement différent dans
l'édition de 1723 : le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un silence profond régnait dans l'univers.
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros descendu de la voute des cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux :
C'était ce saint guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;

Le

A placé parmi nous deux êtres bienfaisans ,
 De la terre à jamais aimables habitans ;
 Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence ;
 L'un est le doux sommeil , & l'autre est l'espérance ;
 L'un , quand l'homme accablé sent de son faible corps
 Les organes vaincus sans force & sans ressorts ,
 Vient par un calme heureux secourir la nature ,
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
 L'autre anime nos cœurs , enflamme nos desirs ,
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
 Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie ,
 Elle n'inspire point une infidèle joye ;
 Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui ;
 Elle est inébranlable , & pure comme lui.

- Louïs près de Henri tous les deux les appelle ;
 • Approchez vers mon fils , venez couple fidelle.
 Le sommeil l'entendit de ses antres secrets :

II

N O T E S.

Le généreux Louïs , le père des Bourbons ,
 A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
 Sur sa tête éclatait un brillant diadème ;
 Au front du nouveau prince il le posa lui-même :
 Recevez-le , dit-il , de la main de Louïs.
 Acceptez-moi pour père , & devenez mon-fils.
 La vertu qui toujours vous guida sur ma trace ,
 Du tems qui nous sépare a rapproché l'espace ;
 Je reconnais mon sang , que Dieu vous a transmis ;
 Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
 Mais ce sceptre , mon fils , ne doit point vous suffire ,
 Possédez ma sagesse , ainsi que mon empire.
 C'est peu qu'un vain éclat , qui passe & qui s'enfuit ,
 Que le trouble accompagne , & que la mort détruit ;
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile

Des

Il marche mollement vers ces ombrages frais.
 Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
 Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
 Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros
 D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louïs en ce moment prenant son diadème;
 Sur le front du vainqueur il le posa lui-même;
 Règne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils;
 Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
 Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
 Des présens de Louïs le moindre est son empire.
 C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi;
 Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile;
 Des humaines vertus récompense fragile,
 Un dangereux éclat, qui passe & qui s'enfuit,
 Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Jo

N O T E S.

Des humaines vertus récompense fragile.
 D'un bien plus précieux osez être jaloux.
 Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
 Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
 Comme sous son appui marcher à sa lumière?
 Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
 Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans!
 Que vous éprouverez des faiblesses honteuses!
 Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
 Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
 Et venez de la France apprendre les destins.
 Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
 Des cieus en un moment pénétrer la carrière,
 Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
 Courir d'un pôle à l'autre & diviser les airs.

La Henriade.

L

Je vais te découvrir un plus durable empire ;
 Pour te récompenser , bien moins que pour t'instruire ;
 Vien , obéï , sui-moi par de nouveaux chemins ;
 Vole au sein de Dieu même , & rempli tes destins :

L'un & l'autre à ces mots , dans un char de lumière ,
 Des cieux en un moment traversent la carrière.
 Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs ,
 Courir d'un pôle à l'autre , & diviser les airs :
 Et telle s'éleva cette nue embrasée ,
 Qui dérochant aux yeux le maître d'Elisée ,
 Dans un céleste char de flamme environné ,
 L'emporta loin des bords de ce globe étonné . *

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses ,
 Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs distances ,
 Luit cet astre du jour , par Dieu même allumé ,
 Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé .
 De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
 Il donne en se montrant la vie à la matière ,
 Et dispense les jours , les saisons & les ans ,

A

N O T E S .

* On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons , que d'une main féconde
 Disposait l'Eternel au premier jour du monde ,
 Est un globe élevé dans le faite des cieux ,
 Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux ;
 C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance ,
 Ces esprits immortels , enfans de son essence ,
 Qui soudain répandus dans les mondes divers ,
 Vont animer les corps , & peuplent l'univers .
 Là sont après la mort nos âmes replongées ,
 De leur prison grossière à jamais dégagées ;

Quand

A des mondes divers autour de lui flottans;
 Ces astres asservis à la loi qui les presse,
 S'attirent dans leur course ^a), & s'évitent sans cesse;
 Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
 Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
 Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
 Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
 Sont des soleils sans nombre, & des mondes sans fin;
 Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
 Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le héros suit son céleste guide;
 C'est là que sont formés tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.
 Là sont après la mort nos ames replongées,
 De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son souffle a créés.
 C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore:
 Sous des noms différens le monde entier l'adore:

Du

N O T E S.

Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein.
 D'une course rapide, elles volent soudain.
 Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
 Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
 Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
 Ramènent la froidure, & sifflent dans les airs.
 Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables
 Des mortels passagers les troupes innombrables.

^a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer, & s'éviter.

L 2

Du haut de l'empirée il entend nos clameurs ;
 Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ,
 Ces portraits insensés , que l'humaine ignorance
 Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui , fille affreuse du tems ,
 De ce triste univers conduit les habitans.
 Elle amène à la fois les Bonzes , les Brachmanes ,
 Du grand Confucius les disciples profanes ,
 Des antiques Persans les secrets successeurs ,
 De Zoroastre *b*) encor aveugles sectateurs ;
 Les pâles habitans de ces froides contrées ,
 Qu'affiégent de glaçons les mers hyperborées ,
 Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
 De l'erreur invincible innombrables sujets.
 Le Dervis étonné , d'une vue inquiète ,
 A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
 Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens ,
 Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.*
 Eclairés à l'instant , ces morts dans le silence

Atten-

N O T E S.

* Il y a dans l'édition de 1727 après ces vers :

Leurs tourmens & leurs vœux , leur foi , leur ignorance ,
 Comme sans châtement , restent sans récompense ;
 Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
 Il ne les juge point , tel qu'un injuste maître ,
 Sur les chrétiennes loix , qu'ils n'ont point pû connaître ,
 Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs ,
 Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
 La nature ici-bas , sa fille & notre mère ,
 Nous instruit en son nom , nous guide , nous éclaire ;
 De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir ,

En

Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
 Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
 D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
 Henri n'approcha point vers le trône invisible,
 D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
 Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
 Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
 » Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
 » Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
 » Ce, Dieu les punit - il d'avoir fermé leurs yeux
 » Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
 » Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
 » Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître ?
 » Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous ;
 » Partout il nous instruit, partout il parle à nous ;
 » Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
 » Seule à jamais la même, & seule toujours pure :
 » Sur cette loi, sans doute, il juge les payens,
 » Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

Tandis

NOTES.

Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
 Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
 Elle pleure ses fils dont elle est ignorée ;
 Elle pleure, & ses cris, que nous n'entendons pas,
 S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes, & dans la nôtre, est fort supérieur à tous ces morceaux.

b) En Perse les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du Créateur.

Tandis que du héros la raison confondue,
 Portait sur ce mystère une indiscrette vue,
 Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
 Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit.
 Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre,
 Quand du mont Sinai Dieu parlait à la terre.
 Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
 Et chaque astre en son cours alla le répéter.
*A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
 Dieu t'a fait pour l'aimer , & non pour le comprendre.
 Invisible à tes yeux , qu'il règne dans ton cœur ;
 Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;
 Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
 Mortel , ouvre les yeux , quand son soleil t'éclaire.*
 Henri dans ce moment d'un vol précipité
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
 Vers un séjour informe , aride , affreux , sauvage ,
 De l'antique cahos abominable image,
 Impénétrable aux traits de ces soleils brillans ,

Chefs-

N O T E S.

* Au lieu de es vers , & des onze vers suivans : , voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,
 Le désespoir , la mort , la fureur , le carnage ;
 Et ces vices affreux , suivis par les douleurs ,
 Formés dans les enfers , ou plutôt dans nos cœurs ;
 L'orgueil au front d'airain , la lâche perfidie ,
 Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie ;
 Puis tout-à-coup levant un homicide bras ,
 Fait siffler ses serpens , & porte le trépas.
 L'avarice au teint pâle , & la haine & l'envie ,
 Le mensonge , & surtout sa sœur l'hypocrisie ,

Qui

Chefs-d'œuvre du Très-Haut , comme lui bienfaisans,
 Sur cette terre horrible , & des anges haïe ,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 La mort , l'affreuse mort , & la confusion ,
 Y semblent établir leur domination.
 Quelles clameurs , ô Dieu ! quels cris épouvantables !
 Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
 Quels monstres , dit Bourbon , volent dans ces climats !
 Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
 O mon fils , vous voyez les portes de l'abîme
 Creusé par la justice , habité par le crime.
 Suivez-moi , les chemins en sont toujours ouverts.
 Il marchent aussi-tôt aux portes des enfers. * c)
 Là git la sombre envie , à l'œil timide & louche ,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts , elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.

Au:

N O T E S.

Qui les regards baissés , l'encensoir à la main ,
 Distille en soupirant sa rage & son venin.
 Le faux zèle éclatant , &c.

Et s'il m'est permis de le dire , je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a mis en leur place , soit dans les éditions de Londres , soit dans celles de 1737 & 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer , on verra si Mr. Langlet ne trompe pas.

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi , que l'enfer fût au centre de la terre , ainsi qu'il était dans la théologie payenne.

Quelques-uns l'ont placé dans le soleil ; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

Auprès d'elle est l'orgueil , qui se plaît & s'admire ;
 La faiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,
 Tyran qui cède au crime , & détruit les vertus ;
 L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
 De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
 La tendre hypocrisie , aux yeux pleins de douceur ,
 (Le ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur ;)
 Le faux zèle étalant ses barbares maximes ,
 Et l'intérêt enfin , père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
 A l'aspect de Henri paraissent consternés.
 Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
 N'aprocha de son ame à la vertu nourrie :
 Quel mortel , disaient-ils , par ce juste conduit ,
 Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le héros au milieu de ces esprits immondes ,
 S'avavançait à pas lents sous ces voutes profondes.
 Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
 L'affassin de Valois ! Ce monstre devant moi !
 Mon père ! il tient encor ce couteau parricide ,
 Dont le conseil des seize arma sa main perfide ;
 Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
 Ofent de son portrait souiller les saints autels ,
 Que la ligue l'invoque , & que Rome le loue d) ,

Ici

d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire , où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'eucharistie. Le cardinal de

Retz rapporte , que le jour des barricades , sous la minorité de Louis XIV , il vit un bourgeois portant un haussécol sur lequel était gravé ce moine , avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

Mon fils , reprit Louïs , de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans , adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans , plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,
Ceux qu'ils n'ont point vengés , & ceux qu'ils ont permis :
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ,
Ce faste , ces plaisirs , ces flatteurs mercenaires ,
De qui la complaisance , avec dextérité ,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux ; elle éclaire leurs vices.
Voyez , comme à sa voix tremblent ces conquérans ,
Héros aux yeux du peuple , aux yeux de Dieu tyrans ;
Fléaux du monde entier , que leur fureur embrase ;
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans ,
Sur un trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des rois leurs insolens ministres :
Il remarque surtout ces conseillers sinistres ,
Qui des mœurs & des loix avarés corrupteurs ,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineffimable prix des vertus de nos pères .
Etes - vous en ces lieux , faibles & tendres cœurs , *

Qui

N O T E S .

* Etes - vous en ces lieux &c.

*Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent , en voici huit autres ,
que l'on lit dans l'édition de 1723.*

Le

Qui livrés aux plaisirs , & couchés sur les fleurs ,
 Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
 Avec les scélérats seriez-vous confondus ,
 Vous , mortels bienfaisans , vous , amis des vertus ,
 Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse ,
 Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour d'horreurs ;
 La race des humains soit en foule engloutie ,
 Si les jours passagers d'une si triste vie
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour ,
 Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère ,
 Ou si ce Dieu du moins , ce grand Dieu si sévère ,
 A l'homme , hélas trop libre , avait daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui défobéir !

Ne croi point , dit Louïs , que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ,
 Ni que ce juste Dieu , créateur des humains ,

Se

N O T E S.

Le sujet revolté , le lâche adulateur ,
 Le juge corrompu , l'infâme délateur ,
 Ceux-mêmes , qui nourris au sein de la mollesse ,
 N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse ;
 Ceux qui livrés sans crainte à des penchans flatteurs ,
 N'ont connu , n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
 Tous enfin de la mort éternelles victimes ,
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
 Le généreux Henri , &c.

Et dans celle de 1737. voici comme ces derniers vers sont tournés :

II

Se plaîse à déchirer l'ouvrage de ses mains :
 Non , s'il est infini , c'est dans ses récompenses :
 Prodigue de ses dons , il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans :
 Mais ici c'est un père ; il punit ses enfans ;
 Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
 Il ne fait point punir des momens de faiblesse ,
 Des plaisirs passagers , pleins de trouble & d'ennui ,
 Par des tourmens affreux , éternels comme lui. e)

Il dit ; & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
 Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ,
 C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
 Henri voit ces beaux lieux , & soudain à leur vuë
 Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
 Les soins , les passions n'y troublent point les cœurs ,
 La volupté tranquille y répand ses douceurs.
 Amour , en ces climats tout ressent ton empire :
 Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
 C'est ce flambeau divin , ce feu saint & sacré ,

Ce

N O T E S.

Il est , il est aussi , dans ce lieu de douleurs ,
 Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs ,
 Des foules de mortels noyés dans la mollesse ,
 Qu'entraîne le plaisir , qu'endormit la paresse , &c.

*On voit partout ces différens changemens avec quelle extrême attention ,
 Et avec quelle sévérité l'auteur a revu son ouvrage ; c'est ainsi que doit
 en user quiconque travaille pour la postérité.*

e) On peut entendre par cet eux-mêmes en admettaient
 endroit les fautes vénielles & un , & on le trouve expressé-
 le purgatoire. Les anciens ment dans Virgile.

Ce pur enfant des cieus sur la terre ignoré.
 De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
 Ils désirerent sans cesse , & sans cesse ils jouissent ,
 Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur ,
 Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.
 Là régneront les bons rois qu'ont produit tous les âges ;
 Là sont les vrais héros , là vivent les vrais sages ;
 Là sur un trône d'or Charlemagne & Clovis
 Veillent du haut des cieus sur l'empire de lys.
 Les plus grands ennemis , les plus fiers adversaires ;
 Réunis dans ces lieux , n'y sont plus que des frères.
 Le sage Louis f) douze , au milieu de ces rois.
 S'élève comme un cèdre , & leur donne des loix.
 Ce roi , qu'à nos ayeux donna le ciel propice ,
 Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
 Il pardonna souvent , il régna sur les cœurs ,

Et

f) Louis XII est le seul roi, qui ait eu le surnom de père du peuple.

g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, grande histoire.

b) Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUI DE LA TRIMOUILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI. CLISSON (le connétable de) sous Charles VI.

MONTMORENCY. Il fau-

draît un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) GUESCLIN, (le connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquît la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le cruel, & fut connétable de France & de Castille.

k) BAYARD, (Pierre du Terrail surnommé le chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I chevalier à la bataille de Marignan ; il fut

Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
 D'Amboise *g*) est à ses pieds, ce ministre fidelle,
 Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
 Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut rang
 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
 O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
 Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire :
 De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
 Revenez, heureux tems, sous un autre Louïs.

Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
 Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
 La Trimouille *h*), Clifton, Montmorency, de Foix,
 Guesclin *i*), le destructeur & le vengeur des rois ;
 Le vertueux Bayard *k*) & vous, brave amazone *l*),
 La honte des Anglais, & le soutien du trône. *

Ces héros, dit Louïs, que tu vois dans les cieux,
 Com-

N O T E S.

* L'édition de 1723 met ici une longue suite de vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions ; les voici donc :

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
 Voit Henri qui s'avance, & reconpait son fils.
 Le héros attendri tombe aux pieds de son père ;
 Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère ;

Trois

fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

1) JEANNE D'ARC, (connue sous le nom de la pucelle d'Orléans) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le com-

te de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme forcière par un tribunal ecclésiastique également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
 La vertu , comme à toi , mon fils , leur était chère :
 Mais enfans de l'église ils ont chéri leur mère :
 Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
 Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante ,
 Le palais des destins devant lui se présente :
 Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts ,
 Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le tems , d'une aile prompte , & d'un vol insensible ,
 Fuit , & revient sans cesse à ce palais terrible ;
 Et de là sur la terre il verse à pleines mains
 Et les biens & les maux , destinés aux humains ,
 Sur un autel de fer un livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
 La main de l'Eternel y marqua nos desirs ,
 Et nos chagrins cruels , & nos faibles plaisirs :
 On voit la liberté , cette esclave si fière ,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
 Sans un joug inconnu , que rien ne peut briser ,
 Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser ;
 A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée ,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;

Qu'en

N O T E S.

Trois fois son père échape à ses embrassemens ,
 Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
 Cependant il apprend à cette ombre charmée ,
 Sa grandeur , ses desseins , l'ordre de son armée ,
 Et ses premiers travaux , & ses derniers exploits.
 Tous les héros en foule accouraient à sa voix.
 Les Martels , les Pegins l'écoutaient en silence.

Et

Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.

Mon cher fils , dit Louïs , c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés , qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir , doit brûler , doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer , ni hâter , ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems , ces heureux tems ,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches , ô mon Dieu , les jours de ce grand roi ,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment , & s'écoule sans cesse.
Vous voyez , dit Louïs , dans ce sacré séjour ,
Lés portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassembtent tous les lieux , devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems ,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance ,
L'abaiss-

N O T E S.

Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier poursuivant ses desseins ,
Suivez mes pas , dit - il , au temple des destins :
Avançons , il est tems de vous faire connaître
Les rois & les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts ,
Et ses portes d'airain , &c.

L'abaissement des uns, des autres la puissance,
 Les divers changemens attachés à leur sort,
 Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous; le Ciel te permet de connaître
 Les rois & les héros qui de toi doivent naître.
 Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils;
 Il soutiendra longtems la gloire de nos lys,
 Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
 Mais il n'égalerà ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys,
 Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
 Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
 Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;
 Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
 Il les prend pour des rois. . . Vous ne vous trompez pas.
 Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
 Du prince & de l'état l'un & l'autre est l'arbitre.
 Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
 Jusqu'au trône élevés, de l'ombre des autels,
 Enfans de la fortune & de la politique,
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
 Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
 Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami:
 L'un *m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
 L'autre aux flots irrités opposant son courage,
 Des princes de mon sang ennemis déclarés;

Tous

m) Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651 malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le car-

dinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirés :
 Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
 Utiles à leurs rois , cruels à la patrie.
 O toi , moins puissant qu'eux , moins vaste en tes desseins ,
 Toi dans le second rang le premier des humains ,
 Colbert , c'est sur tes pas que l'heureuse abondance ,
 Fille de tes travaux , vient enrichir la France ;
 Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager , †)
 En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
 Semblable à ce héros confident de Dieu même ,
 Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
 Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
 Est aux pieds de ce roi * qui les fait trembler tous ?
 Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la France ,
 N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
 Je le vois comme vous par la gloire animé ,
 Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé.
 Je le vois éprouvant des fortunes diverses ;
 Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses ;
 De vingt peuples ligüés bravant seul tout l'effort ,
 Admirable en sa vie , & plus grand dans sa mort.
 Siècle heureux de Louis , siècle que la nature
 De ses plus beaux présens doit combler sans mesure ,
 C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;

Les

†) Le peuple , ce monstre qui prévaüt à la longue , a
 féroce & aveugle , détestait le rendu sa mémoire à jamais
 grand Colbert , au point qu'il chère & respectable.
 voulut déterrer son corps ; * Louis XIV.
 mais la voix des gens sages ,

La Henriade,

M

Les mufes à jamais y fixent leur empire ;
 La toile eft animée , & le marbre respire.
 Quels fages *n*) raflemblés dans ces augustes lieux ;
 Mefurent l'univers , & lifent dans les Cieux ;
 Et dant la nuit obscure apportant la lumière ,
 Sondent les profondeurs de la nature entière ?
 L'erreur préfontptueufe à leur afpect s'enfuit ,
 Et vers la vérité le doute les conduit.
 Et toi , fille du Ciel , toi , puiffante harmonie ,
 Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie ;
 J'entens de tous côtés ton langage enchanteur ,
 Et tes fons fouverains de l'oreille & du cœur.
 Français , vous favez vaincre , & chanter vos conquêtes :
 Il n'eft point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;

Un

n) L'ACADEMIE DES SCIENCES , dont les mémoires font eftimés dans toute l'Europe.

o) LOUIS DE BOURBON , appelé communément le Grand-Condé , & HENRI , Vicomte de Turenne , ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems ; tous deux ont remporté de grandes victoires , & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé femblait , à ce qu'on dit , plus propre pour un jour de bataille , & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eft-il certain , que Mr. de Turenne remporta des avantages fur le grand Condé à Gien , à Etampes , à

Paris , à Arras , à la bataille des Dunes ; cependant on n'ofe point décider quel était le plus grand - homme.

p) Le maréchal de CATIGNAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marfaille , & obéit enfuite fans murmurer au maréchal de Villeroi , qui lui envoyait des ordres fans le confulter. Il quitta le commandement fans peine , ne fe plaignit jamais de perfonne , ne demanda rien au roi , mourut en philofophe dans une petite maifon de campagne à Saint-Gratien , n'ayant ni augmenté , ni diminué fon bien , & n'ayant jamais démenti un moment fon caractère de modération.

Un peuple de héros va naître en ces climats ;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats ,
 A travers mille feux je vois Condé o) paraître ,
 Tour à tour la terreur & l'appui de son maître ;
 Turenne de Condé le généreux rival ,
 Moins brillant , mais plus sage , & du moins son égal.
 Catinat p) réunit , par un rare assemblage ,
 Les talens du guerrier & les vertus du sage.
 Vauban q) sur un rempart , un compas à la main , *
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la cour , invincible à la guerre ,
 Luxembourg r) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
 Regardez dans Denain l'audacieux Villars s) ,
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ,

Ar-

N O T E S.

* Il y avait dans les précédentes éditions :

Ce héros dont la main raffermir nos remparts ,
 C'est Vauban , c'est l'ami des vertus & des arts.

q) Le maréchal de VAUBAN , né en 1633 , le plus grand ingénieur qui ait jamais été , a fait fortifier , selon sa nouvelle manière , 300 places anciennes , & en a bâti 33. Il a conduit 53 sièges , & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits , pleins de projets pour le bien de l'état , dont aucun n'a encor été exécuté. Il était de l'académie des sciences , & lui a fait plus d'honneur que personne , en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

r) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY , qui prit le nom de Luxembourg , maréchal de France , & duc & pair , gagna la bataille de Cassel , sous les ordres de MONSIEUR frère de Louis XIV , & remporta en chef les fameuses victoires de Mons , de Fleurus , de Steinkerke , de Nerwinde ; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille , & reçut mille dégoûts des ministres.

s) On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'est

M 2

écart

Arbitre de la paix que la victoire amène ,
 Digne appui de son roi , digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune Prince †), en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
 Il tombe aux pieds du trône , étant près d'y monter.
 O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
 Les cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son règne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ;

Mon

écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue , & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer , qu'il occupa dans cette bataille le même terrain , où se posta depuis le duc de Marlborough , lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet , si fatale à la France. Depuis , le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées , donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet , dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis ,

& qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712 lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris , & qu'on délibérait , si Louis XIV quitterait Versailles , le maréchal de Villars battit le prince Eugène à Denain , s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchienne , fit lever le siège de Landrecy , prit Douay , Quesnoy , Bouchain , &c. à discrétion , & fit ensuite la paix à Radstadt au nom du roi , avec le même prince Eugène , plénipotentiaire de l'empereur.

†) Feu monsieur le duc de Bourgogne.

CHANT SEPTIÈME. 181

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
 O combien les Français vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !

Un faible rejetton ††) fort entre les ruines
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
 De l'état ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,*
 Condui ses premiers pas, cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout souverain qu'il est, instrui-le à se connaître :
 Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître :

Qu'ai-

N O T E S.

* Au lieu de ce vers *Et* des vingt-cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'empire Français douce & frêle espérance :
 O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
 Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux,
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
 Conduisez par la main son enfance docile,
 Le sentier des vertus à cet âge est facile :
 Âge heureux, où son cœur, exempt de passion,
 N'a point du vice encor reçu l'impression ;
 Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
 Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire ;
 Âge heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
 Vit tranquille & soumis aux règles du devoir.
 Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ;

Qu'il

††) Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

M 3

Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
 Appren-lui qu'il n'est roi , qu'il n'est né que pour eux :
 France , repren sous lui ta majesté première ;
 Perce la triste nuit , qui couvrait ta lumière ;
 Que les arts , qui déjà voulaient t'abandonner ,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande en ses grottes profondes ,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
 Du Nil & de l'Euxin , de l'Inde & de ses ports ,
 Le commerce t'appelle & t'ouvre ses trésors.
 Maintien l'ordre & la paix , sans chercher la victoire ;
 Sois l'arbitre des rois , c'est assez pour ta gloire ;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
 †) Un héros , que de loin poursuit la calomnie ,
 Facile & non pas faible , ardent , plein de génie ,
 Trop ami des plaisirs , & trop des nouveautés ,
 Remuant l'univers du sein des voluptés.
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile

Tient

N O T E S.

Qu'il songe qu'il est homme , en voyant qu'il est maître :
 Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux ,
 Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
 Qu'il aime à pardonner , qu'il donne avec prudence
 Aux services rendus leur juste récompense ;
 Qu'il ne permette pas , qu'un ministre insolent
 Change son règne aimable en un joug accablant :
 Que la simple vertu , de soutiens dépourvue ,
 Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;

Que

† Vrai portrait de Philippe duc d'Orléans , régent du royaume.

Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquile.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
 Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître :
 Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs ;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
 O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée :
 L'Espagne à nos genoux vient demander des rois.
 C'est un de nos neveux, qui leur donne des loix.
 Philippe. . . . A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de sa joie.
 Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
 Craignez encor, craignez ce grand événement.

Oui ;

N O T E S.

Que de l'amitié même il chérît les loix,
 Bien pur, présent du ciel, & peu connu des rois ;
 Et que digne en effet de la grandeur suprême,
 Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

* Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
 D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie :

Il était là une vérité dure.

M 4

Oui , du sein de Paris Madrid reçoit un maître !
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être !
O rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France , Espagne , à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous , malheureux politiques ! ,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du temple des destins les portes se fermèrent ,
Et les voutes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'autre cependant , au visage vermeil ,
Ouvrait dans l'orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle , une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect & la crainte ;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel ,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière ;
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

*) Dans le tems que cela & la branche d'Espagne sem-
blait écrit , la branche de France blaient désunies.





L A HENRIADE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

LE comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne & des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le grand.

DEs états dans Paris la confuse assemblée *
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.

Au

NOTES.

* Voici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuste, & toujours furieux,
De la mort de son roi rendait grâces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ses états pour la première fois;
Il voyait des Bourbons les forces réunies;

Du

Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi ;
 Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi ;
 Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine ,
 Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne ,
 Ils avaient confirmé , par leurs decrets honteux ;
 Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce *a*) lieutenant sans chef, ce roi sans diadème ;
 Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême,
 Un peuple obéissant , dont il se dit l'appui ,
 Lui promet de combattre , & de mourir pour lui ;
 Plein d'un nouvel espoir , au conseil il appelle
 Tous ces chefs orgueilleux , vengeurs de sa querelle ;
 Les Lorrains *b*) , les Nemours , la Châtre , Canillac ,
 Et l'inconstant Joyeuse *c*) , & Saint - Paul , & Briffac ;
 Ils viennent : la fierté , la vengeance , la rage ,
 Le désespoir , l'orgueil , sont peints sur leur visage.
 Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas ;
 Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;

Mais

N O T E S.

Du trône sous leurs pas les routes aplanies ;
 Un chef infatigable & plein de fermeté ,
 Instruit par le travail & par l'adversité ,
 Et qui pouvait bientôt , conduit par la vengeance ,
 Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
 Il crut qu'il était tems d'envoyer un secours
 Demandé si longtems , & différé toujours.
 Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine ,
 Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

a) Il se fit déclarer , par la général de l'état & royaume
 partie du parlement qui lui de France.
 demeura attachée , lieutenant-

Mais ces mêmes combats , leur sang , & leurs blessures ,
 Les excitaient encor à venger leurs injures.
 Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger :
 Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
 Telle au haut de l'Olympe , aux champs de Theffalie ,
 Des enfans de la terre on peint la troupe impie ,
 Entassant des rochers , & menaçant les cieux ,
 Yvre de fol espoir de détrôner les dieux.

La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue ;
 Sur un char lumineux se présente à leur vue :
 Courage , leur dit-elle , on vient vous secourir ;
 C'est maintenant , Français , qu'il faut vaincre ou mourir.
 D'Aumale le premier se lève à ces paroles ;
 Il court , il voit de loin les lances Espagnoles ;
 Le voilà , cria-t-il , le voilà ce secours ,
 Demandé si longtems , & différé toujours.
 Amis , enfin l'Autriche a secouru la France.

II

b) LES LORRAINS. Le chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé , & son frère le duc , étaient de la maison de Lorraine.

CHARLES-EMANUEL , duc de NEMOURS , frère uterin du duc de Mayenne.

LA CHÂTRE était un des maréchaux de la ligue , que l'on appelait des bâtards , qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet La Châtre fit sa paix deppis , & Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

c) JOYEUSE est le même ,

dont il est parlé au quatrième chant , remarque a).

SAINT-PAUL , soldat de fortune , fait maréchal par le duc de Mayenne , homme emporté , & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise , fils du Balafre.

BRISSAC s'était jetté dans le parti de la ligue par indignation contre Henri III , qui avait dit , qu'il n'était bon ni sur terre , ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV , & lui ouvrit les portes de Paris , moyennant le bâton de maréchal de France.

Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance;
 Le secours paraissait vers ces lieux révérs,
 Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
 Ce formidable amas d'armes étincelantes,
 Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
 Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
 Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
 Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
 Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie :
 C'était le jeune Egmont *d*), ce guerrier obstiné ,
 Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie ;
 Son père qu'aveugla l'amour de la patrie ,
 Mourut sur l'échafaut , pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamans opprimés par leurs rois.
 Le fils , courtisan lâche , & guerrier téméraire ,
 Baïsa longtems la main qui fit périr son père ,
 Servit par politique aux maux de son païs ,
 Persécuta Bruxelles , & secourut Paris.
 Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine ,
 Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne ;

Et

d) Le comte D'EGMONT, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cent lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui

qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : *Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritait la mort, c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
 Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
 Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace !
 Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
 Où semblaient attachés les destins de l'état !*
 Près des bords de e) l'Iton & des rives de l'Eure,
 Est un champ fortuné, l'amour de la nature : †
 La guerre avait longtems respecté les trésors,
 Dont Flore & les Zéphyrs embellissaient ces bords ;
 Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
 Au milieu des horreurs des discordes civiles :
 Protégés par le ciel, & par leur pauvreté,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité ;
 Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
 N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.

Les

N O T E S.

* Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723, & qu'on doit restituer.

Henri loin des remparts de la ville allarmée,
 Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
 Attirant sur ses pas Mayenne & ses ligueurs,
 Que leur aveuglement pouffait à leurs malheurs.

NB. L'auteur les a retranchés, afin que ces mots, loin des remparts, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

† Après ce vers, on lit les suivans dans l'édition de 1723. dont la plupart sont changés dans les autres éditions.

Là souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,
 Du son de leur mufette éveillaient les échos ;

Là

e) Ce fut dans une plaine donna la bataille d'Ivry, le
 entre l'Iton & l'Eure que se 14 Mars 1590.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
 La désolation partout marche avant eux.
 De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent.
 Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
 Et leurs tristes moitiés , compagnes de leurs pas ,
 Emportent leurs enfans , gémiffans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes ,
 Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats , c'est pour donner la paix.
 Peuples , sa main sur vous répandra ses bienfaits :
 Il veut finir vos maux , il vous plaint , il vous aime ,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers ; il court dans tous les rangs ,
 Sur

N O T E S .

Là les nymphes d'Anet , d'une course rapide ,
 Suivaient le daim léger & le chevreuil timide.
 Les tranquilles zéphyrs habitaient sur ces bords ;
 Cérès y répandait ses utiles trésors.
 C'est là que le destin guida les deux armées ,
 D'une chaleur égale au combat animées.
 Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
 Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons.
 De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
 Dans le fond des forêts les nymphes se cachèrent.
 Le berger plein d'effroi , chassé de ces beaux lieux ,
 Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
 Habitans malheureux , &c.

f) JEAN D'AUMONT ,
 maréchal de France , qui fit
 des merveilles à la bataille
 d'Ivry , était fils de Pierre
 d'Aumont , gentilhomme de la
 chambre , & de Françoise de
 Sully , héritière de l'ancienne
 maison de Sully. Il servit sous

les rois Henri II , François
 II , Charles IX , Henri III
 & Henri IV.

g) HENRI DE GONTAUD
 DE BIRON , maréchal de France , grand - maître de l'artillerie , était un grand - homme
 de guerre : il commandait à
 Ivry

Sur un courfier fongueux , plus léger que les vents ,
Qui fier de son fardeau , du pied frappant la terre ,
Appelle les dangers , & respire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers ,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont *f*) , qui sous cinq rois avait porté les armes ;
Biron *g*) dont le seul nom répandait les allarmes ;
Et son fils *h*) jeune encor , ardent , impétueux ,
Qui depuis . . . mais alors il était vertueux.
Sully *i*) , Nangis , Grillon , ces ennemis du crime ,
Que la ligue déteste , & que la ligue estime.
Turenne *k*) , qui depuis , de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :

Puif-

Ivry le corps de réserve , & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le grand après la victoire : *Sire , vous avez fait ce que devait faire Biron , & Biron , ce que devait faire le roi.* Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592 au siège d'Epervail.

h) CHARLES GONTAUD DE BIRON , maréchal , & duc & pair , fils du précédent , conspira depuis contre Henri IV , & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encor à la muraille les crampons de fer , qui servirent à l'échafaut.

i) RONY , depuis duc de SULLY , sur-intendant des finances , grand-maître de l'artillerie , fait maréchal de

France après la mort d'Henri IV , reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

NANGIS , homme d'un grand mérite , & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise , mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

GRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Grillon , qu'Henri le grand écrivit , *Pends-toi brave Grillon , nous avons combattu à Arques , & tu n'y étais pas. . . Adieu , brave Grillon , je vous aime à tort & à travers.*

k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEUES , vicomte de TURENNE , maréchal de France. Henri le grand le maria

Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
 Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. *
 Effex avec éclat paraît au milieu d'eux ,
 Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux ,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
 Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
 Son casque étincelait des feux les plus brillans
 Qu'étaient à l'envi l'or & les diamans ,
 Dons chers & précieux , dont sa fière maîtresse
 Honora son courage , ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Effex , vous étiez à la fois ,
 L'amour de votre reine , & le soutien des rois.
 Plus loin sont la Trimouille *l* , & Clermont , & Feuquières ,
 Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lefdiguières *m*) ;
 D'ailly , pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces héros en foule attendaient le signal ,

Et

N O T E S .

* On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.

Sanci , brave guerrier , ministre , magistrat ,
 Estimé dans l'armée , à la cour , au sénat ;
 La Trimouille , Clermont , Tournemine & d'Angennes ;
 Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine ,

Mornai

ria à Charlotte de la Mark ,
 princesse de Sedan , en 1591.
 La nuit de ses nocces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette souveraineté , acquise
 par Henri de Turenne , fut
 perdue par Frédéric Maurice
 duc de Bouillon son fils , qui
 ayant trempé dans la conf-

piration de Cinqmars contre
 Louis XIII , ou plutôt contre
 le cardinal de Richelieu , donna
 Sedan pour conserver sa
 vie : il eut en échange de sa
 souveraineté , de très-grandes
 terres plus considérables
 en revenu , mais qui donnaient
 plus de richesses , &
 moins de puissance.

Et rangés près du roi lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment , inquiet , abattu ,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son parti connaissant l'injustice ,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame , en effet , ait des pressentimens ,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant , maître de sa faiblesse ,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.

Tel

N O T E S.

Mornai dont l'éloquence égale la valeur ,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Ils paraissaient Givri , Noailles & Feuquières ,
Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lesdiguières , &c.

Ces vers méritent d'être conservés.

1) CLAUDE , duc de la
TRIMOUILLE , était à la ba-
taille d'Ivry. Il avait un grand
courage & une ambition dé-
mesurée , de grandes richesses ,
& était le seigneur le plus con-
sidérable parmi les calvinistes.
Il mourut à trente-huit ans.

m) Jamais homme ne mérita
mieux le titre d'heureux :

La Henriade.

il commença par être simple
soldat , & finit par être conné-
table sous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT
D'ENTRAGUES , oncle de la
fameuse marquise de Verneuil ,
fut tué à la bataille d'Ivry ;
Feuquières & de Nesle , ca-
pitaines de cinquante hommes
d'armes , y furent tués aussi.

N

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
 Au bruit de la trompette animant son courage ,
 Dans les champs de la Thrace un courfier orgueilleux ,
 Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
 Impatient du frein , vole & bondit sur l'herbe.
 Tel paraissait Egmont : une noble fureur
 Eclate dans ses yeux , & brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
 Il croit que son destin commande à la victoire ;
 Hélas , il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance ,
 Et s'adressant aux siens , qu'enflammait sa présence ,
 „ Vous êtes nés Français , & je suis votre roi n) ,
 „ Voilà nos ennemis , marchez & suivez - moi :
 „ Ne perdez point de vue , au fort de la tempête ,
 „ Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ,
 „ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
 A ces mots , que ce roi prononçait en vainqueur ,
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même tems
 On voit des deux partis voler les combattans.
 Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide ,

Les

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles , que dit Henri IV à la journée d'Ivry : *Ralliez - vous à mon pana-*

che blanc , vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.

Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde,

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme o) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.

On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
Le grand Mornay p) le suit, toujours calme & serein;

II

o) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que longtems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

p) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie ,
 Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
 De la terre & des cieux les moteurs éternels ,
 Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
 Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles ,
 Ces puissances des cieux , ces êtres impassibles ,
 Environnés des vents , des foudres , des éclairs ,
 D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides ,
 De l'ame d'un héros mouvemens intrépides ,
 Qui changent le combat , qui fixent le destin ;
 Aux chefs des légions il les porte soudain.
 L'officier les reçoit. Sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
 On s'écarte , on s'unit , on marche en divers corps ;
 Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au prince ; il le suit , il l'escorte ;
 Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
 De se souiller du sang des malheureux humains ,
 De son roi seulement son ame est occupée :
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;

Et

N O T E S .

Il y a dans l'édition de 1727 & les autres :

Il veille autour de lui , tel qu'un puissant génie :
 Voyez - vous , lui dit-il , cet escadron qui plie ?
 Ici près de ce bois Mayenne est arrêté ,
 D'Aumale vient à nous , marchons de ce côté ;
 Ainsi dans la mêlée il l'affiste , il l'escorte.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs

Et son rare courage , ennemi des combats ,
Sait affronter la mort , & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomtée ,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas ,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle ,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans ,
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans , *
Qui dans cette journée illustre & meurtrière ,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours , il sortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ;
Avide de la gloire , il volait aux allarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel ,
En détestant la ligue , & ce combat mortel ,
Arma son tendre amant , & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante ,
Et couvrit , en pleurant , d'un casque précieux ,
Ce front si plein de grace , & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière ,
Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,
A travers les blessés , les morts & les mourans ;
De leurs courriers fougueux tous deux pressent les flancs ,
Tous deux sur l'herbe unie , & de sang colorée ,
S'élan-

* Cet épisode est bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans , couverts de fer , & la lance à la main ;
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit , leurs lances sont rompues :
 Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues ,
 Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs ,
 Se heurtent dans les airs , & volent sur les vents ;
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
 La foudre en est formée , & les mortels frémissent ;
 Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
 Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
 La discorde accourut , le démon de la guerre ,
 La mort pâle & sanglante , étaient à ses côtés ;
 Malheureux , suspendez vos coups précipités !
 Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ,
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
 Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats ;
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier , leur casque arrêtant leur effort ,
 Pare encor quelques coups , & repousse la mort.
 Chacun d'eux étonné de tant de résistance ,
 Respectait son rival , admirait sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
 Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ,
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
 D'Ailly voit son visage ; ô desespoir ! ô cris !

Il le voit , il l'embrasse , hélas ! c'était son fils.
 Le père infortuné , les yeux baignés de larmes ,
 Tournait contre son sein ses parricides armes ;
 On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ;
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ;
 Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
 Là , soit que le soleil rendit le jour au monde ,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde ,
 Sa voix faisait redire aux échos attendris ,
 Le nom , le triste nom de son malheureux fils.
 Du héros expirant la jeune & tendre amante ,
 Par la terreur conduite , incertaine , tremblante ,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
 Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
 Elle voit son époux , elle tombe éperdue ,
 Le voile de la mort se répand sur sa vue ;
 Est-ce toi , cher amant ? Ces mots interrompus ,
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
 Elle r'ouvre les yeux , sa bouche presse encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant ,
 Le regarde , soupire , & meurt en l'embrassant .

Père , époux malheureux , famille déplorable ,
 Des fureurs de ces tems exemple lamentable ,
 Puisse de ce combat le souvenir affreux
 Exciter la pitié de nos derniers neveux ,
 Arracher à leurs yeux des larmes salutaires ,



Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !
 Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés ?
 Quel héros , ou quel Dieu les a tous renversés ?
 C'est le jeune Biron , c'est lui dont le courage
 Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
 D'Aumale les voit fuir , & bouillant de couroux ,
 Arrêtez , revenez lâches , où courez-vous ?
 Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guise !
 Vous qui devez venger Paris , Rome & l'église !
 Suivez-moi , rappelez votre antique vertu ,
 Combattez sous d'Aumale , & vous avez vaincu.
 Aussi-tôt secouru de Beauveau , de Fosseuse ,
 Du farouche Saint-Paul , & même de Joyeuse ,
 Il rassemble avec eux ces bataillons épars ,
 Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
 La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
 Biron soutient en vain d'un courage intrépide
 Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
 Il voit à ses côtés Parabere expirant ;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiére :
 Nesle , Clermont , d'Angenne ont mordu la poussière :
 Percé de coups lui-même il est prêt de périr . . .
 C'était ainsi , Biron , que tu devais mourir.
 Un trépas si fameux , une chute si belle ,
 Rendait de ta vertu la mémoire immortelle . *

Le

N O T E S .

* L'édition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois-je ! c'est ton roi , qui vole à ton secours ;
 Il fait l'affreux danger qui menace tes jours :
 Il le fait , il y vole , il laisse la poursuite

De

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger ,
 Où Biron trop ardent venait de s'engager.
 Il l'aimait , non en roi , non en maître sévère ,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire ,
 Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
 Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
 Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
 Amitié , don du Ciel , plaisir des grandes ames ,
 Amitié , que les rois , ces illustres ingrats ,
 Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
 Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
 Rend son bras plus puissant , & son vol plus rapide.
 Biron ^q) qu'environnaient les ombres de la mort ,
 A l'aspect de son roi , fait un dernier effort ;
 Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
 Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte , tout plie.
 Ton roi , jeune Biron , t'arrache à ces soldats ,
 Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
 Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.
 Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle
 Aux vertus du héros opposant ses fureurs ,

D'une

NOTES.

De ceux qui devant lui précipitaient leur fulte ;
 Il arrive , il parait comme un Dieu menaçant ;
 D'Aumale à son aspect recule en frémissant ;
 Tout tremble devant lui , tout s'écarte , tout plie.

^q) Le duc de BIRON fut porté à la bataille d'Ivry cet
 blessé à Ivry , mais ce fut événement , qui n'étant point
 au combat de Fontaine-Fran- un fait principal , peut être
 caise , qu'Henri le grand lui aisément déplacé.)
 sauva la vie. (On a transf-

D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
 Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
 Fait retentir au loin sa trompette infernale.
 Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
 Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
 Il cherchait le héros, sur lui seul il s'élance.
 Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
 Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
 Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
 Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
 Pressent un sanglier, en ranimant la rage,
 Ignorant le danger, aveugles, furieux,
 Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
 Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
 Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent :
 Il est seul contre tous, abandonné du sort,
 Accablé par le nombre, entouré de la mort.
 Louïs du haut des cieus, dans ce danger terrible,
 Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
 Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
 Rompt la course des vents & repousse les mers.
 Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
 Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
 O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois,
Eclair-

N O T E S.

* Voici les vers, qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
 Esclave du tyran, qui fit périr son père ;
 Malheureux, il n'osait sur un bord étranger,

Cher

Eclairez mon esprit , & parlez par ma voix.
 Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle ;
 Elle meurt pour son roi , son roi combat pour elle.
 L'effroi le dévançait , la mort suivait ses coups ,
 Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux. *
 Longtems cet étranger , trompé par son courage ,
 'Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
 Dût sa témérité le conduire au cercueil ,
 L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
 Vien , Bourbon , criait-il , vien augmenter ta gloire ;
 Combattons , c'est à nous de fixer la victoire.
 Comme il disait ces mots , un lumineux éclair ,
 Messager des destins , fend les plaines de l'air.
 L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
 Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
 D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui ;
 Qu'ils défendent sa cause , & combattent pour lui ;
 Que la nature entière attentive à sa gloire ,
 Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
 D'Egmont joint le héros , il l'atteint vers le flanc ;
 Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
 Le roi , qu'il a blessé , voit son péril sans trouble ;
 Ainsi que le danger son audace redouble :
 Son grand cœur s'applaudit d'avoir au chant d'honneur
 Trou-

N O T E S.

Chercher dans les combats la gloire & le danger ,
 Et de ses fers honteux chérissant l'infamie ,
 Il n'osait point venger son père & sa patrie.
 Il parut , le héros le fit tomber soudain ;
 Le fer étincelant , &c.

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
 Loin de le retarder , sa blessure l'irrite ;
 Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
 D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ;
 Le fer étincelant se plonge dans son sein.
 Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent ;
 Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent ;
 Et son ame en courroux s'envola chez les morts ,
 Où l'aspect de son père excita ses remords. *
 Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière ,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
 Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe allarmée :
 Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;
 Les chefs sont effrayés , les soldats éperdus ;
 L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se renversent ,
 Pouslent des cris affreux , se heurtent , se dispersent.
 Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts ,
 Fléchissent les genoux , & demandent des fers.

D'au-

N O T E S.

* Il y avait dans la première édition & dans celle d'Eureux.

Sur son corps tout sanglant , le roi sans résistance ,
 Tel qu'un foudre éclatant , vers Mayenne s'avance ;
 Il l'attaque , il l'étonne , il le presse , & son bras
 A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
 Ce bras vaillant , Mayenne , allait trancher ta vie
 La ligue en pâlisait , la guerre était finie ;
 Mais d'Aumale & Saint Paul accourent à l'instant ;
 On l'entoure , on l'arrache à la mort qui l'attend.

D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ;
Dans les profondes eaux vont se précipiter ,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course ;
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi ,
Affligé , mais tranquille , & maître encor de foi ,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle ,
Et tombant sous ses coups , songe à triompher d'elle ;
D'Aumale auprès de lui , la fureur dans les yeux ,
Accusait les Flamans , la fortune & les cieux.
Tout est perdu , dit-il , mourons , brave Mayenne.
Quittez , lui dit son chef , une fureur si vaine ,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur :
Que vous & Bois-Dauphin , dans ce moment funeste ;
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi , l'un & l'autre , aux remparts de Paris ;
De la ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.

D'Ar.

N O T E S.

Que vois - je ? au moment même une main inconnue
Frape le grand Henri d'une atteinte imprévuë.
C'est ainsi qu'autrefois dans ces tems fabuleux ,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux ,
Aux pieds de ces remparts , qu'Hector ne put défendre ,
Dans ces combats sanglans , aux rives du Scamandre ,
On vit plus d'une fois des mortels furieux ,
Par un fer sacrilège oser blesser les dieux.

Mais ce que l'auteur y a substitué est incomparablement mieux.

D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
 Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter ,
 Semblable au fier lion qu'un Maure a fû domter ,
 Qui docile à son maître , à tout autre terrible ,
 A la main qu'il connaît foumet sa tête horrible ,
 Le fuit d'un air affreux , le flatte en rugissant ,
 Et parait menacer même en obéissant.

Mayenne cependant , par une fuite prompte ,
 Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Henri victorieux voyait de tous côtés
 Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.*
 Des cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent ;
 Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
 Louis au milieu d'eux , du haut du firmament ,
 Vint contempler Henri dans ce fameux moment ,
 Vint voir comme il saurait user de la victoire ,
 Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
 Ses soldats près de lui d'un œil plein de couroux ,
 Regardaient ces vaincus échapés à leurs coups.
 Les captifs en tremblant conduits en sa présence ,
 Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
 Le mortel désespoir , la honte , la terreur ,

Dans

N O T E S.

* Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1722.

Vivez , s'écria - t - il , peuple né pour me nuire ;
 Henri voulait vous vaincre , & non pas vous détruire ;
 C'est la seule vertu , qui doit vous désarmer ;
 Vivez , c'est trop me craindre , apprenez à m'aimer.
 Il dit ; & dans l'instant arrêtant le carnage ,
 Maître de ses soldats , il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce lion , &c.

Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
 Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace ,
 Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
 Soyez libres , dit-il , vous pouvez désormais
 Rester mes ennemis , ou vivre mes sujets.
 Entre Mayenne & moi reconnaissez un maître.
 Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
 Esclaves de la ligue , ou compagnons d'un roi ,
 Allez gémir sous elle , ou triomphez sous moi.
 Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire ,
 Sur un champ de bataille , au sein de la victoire ,
 On voit en un moment ces captifs éperdus ,
 Contens de leur défaite , heureux d'être vaincus.
 Leurs yeux sont éclairés , leurs cœurs n'ont plus de haine ;
 Sa valeur les vainquit , sa vertu les enchaîne ;
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats ,
 Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
 Le tranquille vainqueur a cessé le carnage ;
 Maître de ses guerriers , il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce lion , qui tout couvert de sang ,
 Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
 C'est un Dieu bienfaisant , qui laissant son tonnerre ,
 Enchaîne la tempête & console la terre,
 Sur ce front menaçant , terrible , ensanglanté ,
 La paix a mis les traits de la sérénité.
 Ceux à qui la lumière était presque ravie ,
 Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
 Et sur tous leurs dangers , & sur tous leurs besoins ,
 Tel qu'un père attentif , il étendait ses soins.
 Du vrai comme du faux la prompte messagère ,

Qui

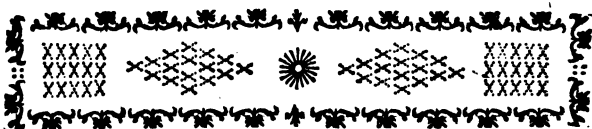
Qui s'accroît dans sa course , & d'une aile légère ,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers ,
Passe d'un pôle à l'autre , & remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux , de bouches , d'oreilles ,
Qui célèbre des rois la honte , ou les merveilles ,
Qui rassemble sous lui la curiosité ,
L'espoir , l'effroi , le doute , & la crédulité ,
De sa brillante voix trompette de la gloire ,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté ,
Le Nord à cette voix treffaillit d'allégresse ;
Madrid frémit d'effroi , de honte & de tristesse.
O malheureux Paris , infidèles ligueurs !
O citoyens trompés , & vous , prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits ,
Vaincu , mais plein d'espoir , & maître de Paris ,
Sa politique habile , au fond de sa retraite ,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer :
En cachant sa disgrâce , il croit la réparer :
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de soins , la vérité cruelle ,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs ,
Volait de bouche en bouche , & glaçait tous les cœurs.
La discorde en frémit , & redoublant sa rage ,
Non , je ne verrai point détruire mon ouvrage ,
Dit-elle , & n'aurai point , dans ces murs malheureux ,
Verlé

CHANT HUITIÈME.

257

Verfé tant de poifons , allumé tant de feux ,
De tant de flots de fang cimenté ma puiffance ,
Pour laiffer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eft , j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pû le vaincre , on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à fa valeur fuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eft fon cœur qu'il doit craindre , & je veux aujourd'hui
L'attaquer , le combattre , & le vaincre par lui.
Elle dit ; & foudain , des rives de la Seine ,
Sur un char teint de fang , attelé par la haine ,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour ,
Elle part , elle vole , & va trouver l'Amour.





L A HENRIADE.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du temple de l'Amour : La discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque tems auprès de madame D'ESTRÉE, si célèbre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais ^{a)} respecté par les tems :

La

^{a)} Cette description du temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la politique ; parce que les peuples

de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'amour comme fils de

La nature en posa les premiers fondemens ;
 Et l'art ornant depuis sa simple architecture ,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature .
 Là , tous les champs voisins peuplés de myrtes verts ,
 N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers .
 Partout on voit meurir , partout on voit éclore ,
 Et les fruits de Pomone , & les présens de Flore ;
 Et la terre n'attend , pour donner ses moissons ,
 Ni les vœux des humains , ni l'ordre des saisons . *
 L'homme y semble goûter , dans une paix profonde ,
 Tout ce que la nature , aux premiers jours du monde ,
 De sa main bienfaisante accordait aux humains ,
 Un éternel repos , des jours purs & sereins ,
 Les douceurs , les plaisirs que promet l'abondance ,
 Les biens du premier âge , hors la seule innocence .
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs ;
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs ,

Les

N O T E S .

* Au lieu des huit vers suivans , on trouve dans l'édition de 1723. ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence .
 Les peuples paresseux , séduits par l'abondance ,
 N'ont jamais exercé , par d'utiles travaux ,
 Leurs corps appésantis qu'énerve le repos ;
 Dans un loisir profond , aux soins inaccessible ,
 La mollesse entretient un silence paisible ;
 Seulement quelquefois on entend dans les airs
 Les sons effeminés des plus tendres concerts ,
 Les voix de mille amans , &c.

de Vénus , & comme un Dieu les plaisirs & tous les défordres qui l'accompagnent.
 de la fable , mais comme une passion représentée avec tous

Les voix de mille amans , les chants de leurs maîtresses ;
Qui célèbrent leur honte , & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit , le front paré de fleurs ,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire ,
Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
La flatteuse espérance , au front toujours serein ,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les graces demi-nues ,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues ;
La molle volupté , sur un lit de gazon ,
Satisfaite & tranquille , écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence ,
Le sourire enchanteur , les soins , la complaisance ;
Les plaisirs amoureux , & les tendres desirs ,
Plus doux , plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée ,
On porte au sanctuaire un pas audacieux ,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les plaintes , les dégoûts , l'imprudence , la peur ,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie , au teint pâle & livide ,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine , & le courroux , répandant leur venin ,
Marchent devant ses pas , un poignard à la main.
La malice les voit , & d'un souris perfide
'Applaudit en passant à leur troupe homicide.

Le

Le repentir les suit , détestant leurs fureurs ,
Et baïsse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là , c'est au milieu de cette cour-affreuse ,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,
Que l'amour a choisi son séjour éternel.

Ce dangereux enfant , si tendre & si cruel ,
Porte en sa faible main les destins de la terre , *
Donne avec un souris , ou la paix , ou la guerre ;
Et répandant partout ses trompeuses douceurs ,
Anime l'univers , & vit dans tous les cœurs.

Sur un trône éclatant , contemplant ses conquêtes ,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits ,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La discorde soudain , conduite par la rage ,
Ecarte les plaisirs , s'ouvre un libre passage ,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,
Le front couvert de sang , & les yeux enflammés :
Mon frère , lui dit-elle , où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la discorde allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ,
Vien , vole sur mes pas , vien venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens ;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.

La

N O T E S.

* Voici comme l'édition de 1723. a mis ces deux vers :

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre ,
Porte en sa faible main les destins de la terre.

214 L N H E N R I A D E ,

La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille ,
 Au sein tumultueux de la guerre civile ,
 Va sous ses étendarts , flottans de tous côtés ;
 Rénir tous les cœurs par moi seule écartés.
 Encor une victoire , & mon trône est en poudre,
 Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
 Ce héros va combattre , & vaincre & pardonner ;
 De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
 C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
 Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
 Que sous ton joug , Amour , il gémisse abattu ;
 Va domter son courage au sein de la vertu.
 C'est toi , tu t'en souviens , toi dont la main fatale
 Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
 Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers ,
 Abandonnant pour toi les soins de l'univers ,
 Fuiant devant Auguste , & te suivant sur l'onde ,
 Préférer Cléopâtre à l'empire du monde ?
 Henri te reste à vaincre , après tant de guerriers ;
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
 Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière ;
 Endors entre tes bras son audace guerrière.
 A mon trône ébranlé cours servir de soutien ;
 Vien , ma cause est la tienne , & ton règne est le mien.
 Ainsi parlait ce monstre ; & la voute tremblante

Ré-

N O T E S .

* L'édition de 1723. met ainsi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

Répétait les accens de sa voix effrayante.
 L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs ;
 D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
 Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
 Il fend des vastes cieux les voutes azurées ;
 Et précédé des jeux , des graces , des plaisirs ,
 Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphyr.
 Dans sa course , d'abord , il découvre avec joie ,
 Le faible Ximois , & les champs où fut Troie. *
 Il rit , en contemplant dans ces lieux renommés
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde ,
 Ces remparts orgueilleux , ce prodige du monde ;
 Venise , dont Neptune admire le destin ,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son sein ;
 Il descend , il s'arrête aux champs de la Sicile ,
 Où lui-même inspira Théocrite & Virgile ,
 Où l'on dit qu'autrefois , par des chemins nouveaux ,
 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse ,
 Dans les champs de Provence il vole vers Vacluse b) ;
 Asyle encor plus doux , lieux ou dans ses beaux jours
 Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
 Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlaffés ,

Les

b) VAUCLUSE , *Vallisclausa* , près de Gordes en Provence , célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les en-

virons. L'on voit même encor près de sa source une maison , qu'on appelle la maison de Pétrarque.

216 LA HENRIADE,

Les chiffres de Diane ^{c)} y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs , qui naissaient sur leurs traces:
Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein ,
Mélant à ses plaisirs l'image de la guerre ,
Laisait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers , à travers les guerêts ,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour sent à sa vüe une joie inhumaine ;
Il aiguise ses traits , il prépare sa chaîne ,
Il agite les airs que lui-même a calmés ,
Il parle , on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages ,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages ,
De verser ces torrens suspendus dans les airs ,
Et d'apporter la nuit , la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles ,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ;
La nature en gémit , & reconnaît l'amour.

Dans

c) ANET fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers , dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château , lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

d) GABRIELLE D'ESTREES, d'une ancienne maison de Picardie , fille & petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie , mariée au seigneur

de Liancourt , & depuis duchesse de Beaufort , &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan , passa au travers des gardes ennemies , & arriva chez elle , non sans courir risque d'être pris.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide ,
 Le roi marche incertain , sans escorte & sans guide :
 L'amour en ce moment allumant son flambeau ,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
 Abandonné des siens , le roi dans ces bois sombres ,
 Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres :
 Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés ;
 Suivre ces feux ardens de la terre exhalés ,
 Ce feux dont la vapeur maligne & passagère ,
 Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
 D'une illustre mortelle avait conduit les pas .
 Dans le fond d'un château , tranquille & solitaire ;
 Loin du bruit des combats elle attendait son père ,
 Qui fidèle à ses rois , vieilli dans les hazards ,
 Avait du grand Henri suivi les étendarts.
 D'Estrée *d*) était son nom ; la main de la nature ,
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas , *
 La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
 Moins touchante & moins belle , à Tarse on vit paraître
 Celle *e*) qui des Romains avait domté le maître ,

Lorf-

N O T E S.

* Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux ,
 Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre , écrite par une princesse de Conty.

e) CLEOPATRE allant à Tarse , où Antoine l'avait mau-

dée , fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or , & orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre , les cordages d'or & de soie. Cléopâtre était habillée , comme on la repré-

Lorsque les habitans des rives du Cydnus,
 L'encensoir à la main , la prirent pour Vénus.
 Elle entrait dans cet âge , hélas ! trop redoutable ,
 Qui rend des passions le joug inévitable :
 Son cœur né pour aimer , mais fier & généreux ,
 D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
 Semblable en son printems à la rose nouvelle ,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ,
 Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'amour , qui cependant s'apprête à la surprendre ;
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;
 Il parait sans flambeau , sans flèches , sans carquois ;
 Il prend d'un simple enfant la figure & la voix ,
 On a vû , lui dit-il , sur la rive prochaine ,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
 Il glissait dans son cœur , en lui disant ces mots ,
 Un desir inconnu de plaire à ce héros.
 Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
 L'amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
 Que n'espérait-il point , aidé de tant d'appas !
 Au devant du monarque il conduisit ses pas. *

L'art

N O T E S.

* Voici ce que met l'édition de 1723. au lieu de ce vers & de quelques-uns des suivans :

Au devant du monarque il conduisit ses pas ,
 Armé de tous ses traits , présent à l'entrevue ,

II

représentait alors la Déesse Vé-	remplies des plus beaux en-
nus : les femmes représentaient	fans déguisés en amours. El-
les Nymphes & les Graces :	le avançait dans cet équipage
la poupe & la proue étaient	sur le fleuve Cydnus , au son
	de

L'art simple dont lui-même a formé sa parure ,
 Parait aux yeux séduits l'effet de la nature .
 L'or de ses blonds cheveux , qui flote au gré des vents ,
 Tantôt couvre sa gorge , & ses trésors naissans ;
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable ,
 Sa modestie encor la rendait plus aimable :
 Non pas cette farouche & triste austérité ,
 Qui fait fuir les amours , & même la beauté ;
 Mais cette pudeur douce , innocente , enfantine ,
 Qui colore le front d'une rougeur divine ,
 Inspire le respect , enflamme les desirs ,
 Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs .

Il fait plus ; à l'amour tout miracle est possible :
 Il enchante ces lieux par un charme invincible .
 Des myrtes enlaffés , que d'un prodigue sein
 La terre obéissante a fait naître soudain ,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
 A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage ,
 Par des liens secrets on se sent arrêter ;
 On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter .
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
 Les amans fortunés , pleins d'une douce yvresse ,

Y

N O T E S.

Il allume en leur ame une crainte inconnue ,
 Leur inspire ce trouble & ces émotions ,
 Que forment en naissant les grandes passions .

de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tar-
 se la prit pour la déesse. On
 quitta le tribunal d'Antoine
 pour courir au - devant d'elle.

Ce Romain lui - même alla la
 recevoir , & en devint éper-
 dument amoureux. (P L U -
 T A R Q U E .)

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
 L'amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir:
 Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent:
 Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
 Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore,
 Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
 S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs;
 Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
 Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
 Près de lui, la bergère, oubliant ses troupeaux,
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
 Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Estée !
 Par un charme indomtable elle était attirée :
 Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
 Sa jeunesse, son cœur, un héros, & l'amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
 Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
 Une invisible main le retient malgré lui.
 Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
 Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
 N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estée. *

Loin

N O T E S.

* N'aime, ne voit, n'entend, &c.

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos,
 Les folâtres plaisirs défarmer ce héros;
 L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,

L'autre

Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés ,
Se demandent leur prince , & reste consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : hélas ! qui l'eût pû croire ,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ?
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus ,
Ne marchant plus sous lui , semblaient déjà vaincus.

Mais le génie heureux , qui préside à la France ,
Ne souffrit pas longtems sa dangereuse absence.
Il descendit des cieux à la voix de Louis ,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère ,
Pour y trouver un sage , il regarda la terre .
Il ne le chercha point dans ces lieux révéérés ,
A l'étude , au silence , au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence ,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence ,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire ,
Que souvent la raison suffit à nous conduire ,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples payens ,
Marc-Aurèle , ou Platon , la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère ,

Mor-

N O T E S .

L'autre avait détaché sa redoutable épée ,
Et riait , en voyant dans ses débiles mains
Ce fer , l'appui du trône , & l'effroi des humains .
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes ,
Son absence en son camp répandait les allarmes ,
Et ses chefs étonnés , ses soldats abattus , &c.

Mornay fut l'art discret de reprendre & de plaire :
 Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;
 Les solides vertus furent les seuls amours ;
 Avide de travaux , insensible aux délices,
 Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices,
 Jamais l'air de la cour , & son soufle infecté ,
 N'altéra de son cœur l'austère pureté.
 Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée
 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,
 Un crystal toujours pur , & des flots toujours clairs ;
 Que jamais ne corromt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay , conduit par la sagesse ,
 Part , & vole en ces lieux , où la douce mollesse
 Retenait dans ses bras le vainqueur des humains ,
 Et de la France en lui maîtrisait les destins.
 L'amour à chaque instant redoublant sa victoire ,
 Le rendait plus heureux , pour mieux flétrir sa gloire ;
 Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts ,
 Partageaient ses momens & remplissaient ses jours.

L'amour au milieu d'eux découvre avec colère ,
 A côté de Mornay la sagesse sévère ;
 Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
 Il croit charmer ses sens , il croit bleffer son cœur :
 Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes ;
 Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
 Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux ,
 Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire ,
 Sous un myrte amoureux , asyle du mystère ,

D'Estrée

D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
 Il languissait près d'elle , il brûlait dans ses bras.
 De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes ;
 Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes ,
 De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
 Ils sentaient cette yvresse & ces saisissemens ,
 Ces transports , ces fureurs , qu'un tendre amour inspire ;
 Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.
 Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
 Les amours enfantins déarmaient ce héros :
 L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ,
 L'autre avait détaché sa redoutable épée ,
 Et riait , en tenant dans ses débiles mains
 Ce fer , l'appui du trône , & l'effroi des humains.

La discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
 Elle exprime en grondant sa barbare allégresse ;
 Sa fière activité ménage ces instans.
 Elle court de la ligue irriter les serpens :
 Et tandis que Bourbon se repose , & sommeille ,
 De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins , où sa vertu languit ,
 Il voit Mornay paraître : il le voit & rongit ;
 L'un de l'autre en secret ils craignent la présence.
 Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
 Mais ce silence même , & ces regards baissés ,
 Se font entendre au prince , & s'expliquent assez.
 Sur ce visage austère , où régnait la tristesse ,
 Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin.

Tout

Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.^{*}
 Cher ami , dit le roi , ne crain point ma colère ,
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Vien , le cœur de ton prince est digne encor de toi ;
 Je t'ai vû , c'en est fait , & tu me rends à moi :
 Je reprends ma vertu , que l'amour m'a ravie :
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
 Fuyons ce lieu funeste , où mon cœur mutiné
 Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
 Partons , bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
 Et bientôt vers Paris répandant la terreur ,
 Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux , Mornay connut son maître :
 C'est vous , s'écria-t-il , que je revois paraître ;
 Vous de la France entière auguste défenseur ,
 Vous , vainqueur de vous-même , & roi de votre cœur.
 L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre.
 Qui l'ignore est heureux , qui le domte est illustre.

Il dit : Le roi s'apprête à partir de ces lieux.
 Quelle douleur , ô ciel ! attendrit ses adieux !
 Plein de l'aimable objet , qu'il fuit & qu'il adore ,
 En condamnant ses pleurs , il en versait encore.
 Entraîné par Mornay , par l'amour attiré ,
 Il s'éloigne , il revient , il part désespéré.

II

N O T E S.

^{*} Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
 Cher ami , dit le roi , tu ne peux me déplaire.
 Vien , le cœur de ton prince , &c.

Il part : en ce moment d'Estrée évanouie ;
 Reste sans mouvement , sans couleur , & sans vie.
 D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts ;
 L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs ,
 Il s'épouvante , il craint qu'une nuit éternelle
 N'enlève à son empire une nymphe si belle ,
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux ,
 Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras , & bientôt cette amante
 Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante ,
 Lui nomme son amant , le redemande en vain ,
 Le cherche encor des yeux , & les ferme soudain.
 L'amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle ;
 Au jour qu'elle fuyait tendrement la rapelle ;
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur ,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Mornay toujours sévère , & toujours inflexible ,
 Entraînait cependant son maître trop sensible.
 La force & la vertu leur montrant le chemin ,
 La gloire les conduit les lauriers à la main ;
 Et l'amour indigné , que le devoir surmonte ,
 Va cacher loin d'Anet sa colère & sa honte.





L A HENRIADE.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

RETOUR du roi à son armée : il recommence le siège. Combat singulier du vicomte de Turenne , & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans , qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes , & la guerre est finie.

CEs momens dangereux , perdus dans la mollesse , *
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.

D'un

N O T E S.

* Ces momens dangereux , &c.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole , & sa perte est toujours dangereuse.
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;

Négli

D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.
 Leur espoir les trompait. Bourbon que rien n'arrête,
 Accourt impatient d'achever sa conquête.
 Paris épouvanté revit ses étendarts;
 Le héros reparut aux pieds de ses remparts,
 De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre,
 Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
 Quand l'ange de la France, apaisant son courroux,
 Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
 Déjà le camp du roi jette des cris de joie;
 D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
 Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés;
 Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
 Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenait fièrement ce langage intrépide:
 Nous n'avons point encor appris à nous cacher;
 L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
 C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connais des Français la fougue impétueuse;
 L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
 Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
 Souvent le désespoir a gagné des batailles:
 J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
 Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;

Peu.

N O T E S.

Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
 Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
 Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
 Déjà dans leur asyle oubliant leurs malheurs,
 Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

P. 2

Peuples qui nous suivez , vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.

Il en rougit de honte , & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.

Eh bien , poursuivit-il , si vous n'osez me suivre ,
Français , à cet affront je ne veux point survivre.

Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir ,
Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
Il s'avance : un héraut , ministre des combats ,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas ,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis , paraissez.

Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle poussés ,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence ,
Combats pour ton pays , pour ton prince , & pour toi ;
Et reçois en partant les armes de ton roi.
Le héros , à ces mots , lui donne son épée.
Votre attente , ô grand roi , ne sera point trompée ;
Lui répondit Turenne , embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer , & j'en jure par vous.
Il dit ; le roi l'embrasse , & Turenne s'élance

Vers

Vers l'endroit , où d'Aumale , avec impatience ,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur ,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage ,
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts ;
Venaient dans ces lieux les monstres des enfers ,
Le fanatisme affreux , la discorde farouche ,
La sombre politique , au cœur faux , à l'œil louche ;
Le démon des combats respirant les fureurs ,
Dieux enivrés de sang , dieux dignes des ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent , ils s'arrêtent ,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant du haut des cieux ouverts
Un ange est descendu sur le trône des airs ,
Couronné de rayons , nageant dans la lumière ,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière ,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée ,
Présage consolant d'une paix désirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur ,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur ,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers - nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits , désarmés ,

Les monstres infernaux semblent inanimés ;
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon , ce Dieu des Philistins ,
Lorsque du DIEU des dieux en son temple apportée ,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le roi , l'armée, & l'enfer, & les cieux ,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière,
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ,
Des anciens chevaliers ornement honorable ,
Eclatant à la vue , aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme est une épée ; & sans autre défense ,
Exposé tout entier l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne , arbitre de mon roi ,
Descen , juge sa cause , & combats avec moi ;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même , & tout de ta justice.
D'Aumale répondit ; J'attens tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ,
Tranquille au haut du ciel il nous laisse à nous-même ;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur ,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit , & d'un regard enflammé d'arrogance ,

Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux ;
 Ils commencent enfin ce combat dangereux :
 Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse ,
 L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
 Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
 Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
 L'autre d'un pas léger se détourne , & l'évite.
 Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ;
 Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
 On se plaît à les voir s'observer & se craindre ,
 Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre ;
 Le fer étincelant avec art détourné ,
 Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.*
 Telle on voit du soleil la lumière éclatante
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
 Et se rompant encor par des chemins divers ,
 De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
 Le spectateur surpris , & ne pouvant le croire ,
 Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
 D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;
 Turenne est plus adroit , & moins impétueux.
 Maître de tous ses sens , animé sans colère ,
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
 Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
 Turenne , qui l'observe , aperçoit sa faiblesse ;

Il

* Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

Il se ranime alors , il le pousse , il le presse.
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
 Il tombe , & de l'enfer tous les monstres frémirent ;
 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
 » De la ligue à jamais le trône est renversé ;
 » Tu l'emportes , Bourbon , notre règne est passé.
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur , étendu sur le sable ,
 Menace encor Turenne , & le menace en vain ;
 Sa redoutable épée échape de sa main.
 Il veut parler , sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche ;
 Il se lève , il retombe , il ouvre un œil mourant ,
 Il regarde Paris , & meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer , infortuné Mayenne ;
 Tu le vis , tu frémis , & ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
 Cependant des soldats , dans les murs de Paris a) ,
 Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant , cette pompe fatale ,
 Entre au milieu d'un peuple interdit , égaré :

Cha-

a) Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denys , & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encor à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les char-

treux , entre le Sr. de Marivaux , qui tenait pour les royalistes , & le Sr. Claude de Marolles , qui tenait pour les ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'armée , le jour même de l'assassinat d'Henri III. Mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
 Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
 Cette tête penchée, & de poudre couverte,
 Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
 On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs;
 La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
 Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte :
 Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur ;
 Bientôt de ce silence augmente la terreur.
 Les cris des assiégés jusqu'au ciel s'élevèrent ;
 Les chefs & les soldats près du roi s'assemblèrent :
 Ils demandaient l'assaut. Le roi dans ce moment *
 Modéra son courage, & leur emportement.
 Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
 Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
 Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
 Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
 Forçait ces malheureux à lui demander grace !
 Pouvant les emporter, il les fait investir ;
 Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.

U

N O T E S.

* Ils demandaient l'assaut, &c.

Au lieu de ce vers, & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
 Henri retint ses traits déjà tournés sur eux ;
 Il voulait les sauver de leur propre furie.
 Haï de ses sujets, il aimait sa patrie ;
 Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

Il *b*) crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
 La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
 Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
 Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
 Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
 Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,*
 Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
 Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
 Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
 Ils défiaient leur maître; ils bravaient leur vainqueur;
 Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
 Cessèrent d'apporter, dans ce vaste séjour,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
 Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
 Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
 Alors on entendit des hurlemens affreux;
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
 De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,

Epron;

N O T E S.

* Mais le faux zèle, hélas, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1724.

Mais il ne prévint pas en cette occasion
 Ce que pouvaient les feix & la religion.

b) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'était plus ces jeux , ces festins & ces fêtes ;
 Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes ,
 Où parmi des plaisirs , toujours trop peu goûtés ,
 Les vins les plus parfaits , les mêts les plus vantés ,
 Sous des lambris dorés , qu'habite la mollesse ,
 De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
 Pâles , défigurés , & la mort dans les yeux ,
 Périssant de misère au sein de l'opulence ,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin , des malheureux couchés sur la poussière ,
 Se disputaient encor , à leurs derniers momens ,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ce spectres affamés , outrageant la nature ,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
 Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères ;
 Ce détestable mêts *c*) avança leur trépas ,

Et

c) Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la liguë , qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil , qui fut exécuté , & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on

remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes , qui venaient d'être tués , mais ils mangaient volontiers les os.)

Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres , cependant , ces docteurs fanatiques ;
 Qui loin de partager les misères publiques ,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels ,
 Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels , d)
 Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance ,
 Allaient partout du peuple animer la constance.
 Aux uns , à qui la mort allait fermer les yeux ,
 Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux :
 Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique ;
 Le tonnerre allumé sur un prince hérétique ,
 Paris bientôt sauvé par des secours nombreux ,
 Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains apas , ces promesses stériles ,
 Charmaient ces malheureux , à tromper trop faciles ;
 Par les prêtres séduits , par les seize effrayés ,
 Soumis , presque contents , ils mouraient à leurs pieds ,
 Trop heureux , en effet , d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
 Tigres que nos ayeux nourrissaient dans leur sein ,
 Plus cruels que la mort , & la guerre & la faim.
 Les uns étaient venus des campagnes Beligiques ,
 Les autres des rochers & des monts Helvétiques ,
 Barbares e) , dont la guerre est l'unique métier ,

Et

d) On fit la visite , dit Mezeray , dans les logis des ecclésiastiques & dans les couvens , qui se trouvèrent tous pourvus , même celui des capucins , pour plus d'un an.

e) Les Suisses , qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne , y commirent des excès affreux , au rapport de tous les historiens du tems ; c'est sur eux seuls , que tombe

Et qui vendent leur sang à qui veut le payer,
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Affiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire f)
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vû, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance; sa voix, sa misère. & ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,

Plein

ce mot de *Barbares*, & non
sur leur nation, pleine de
bon sens & de droiture, &
l'une des plus respectables
nations du monde, puis-
qu'elle ne songe qu'à con-
server sa liberté, & jamais

à opprimer celle des au-
tres;

f) Cette histoire est rappor-
tée dans tous les mémoires du
tems. De pareilles horreurs
arrivèrent aussi au siège de la
ville de Sancerre.

Plein d'amour , de regret, de rage de pitié.
Trois fois le fer échape à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte , & d'une voix tremblante ;
Détestant son hymen & sa fécondité ,
Cher & malheureux fils , que mes flancs ont porté ,
Dit-elle , c'est en vain que tu reçus la vie ,
Les tyrans , ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris ,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère ;
Ren - moi le jour , le sang , que t'a donné ta mère ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau ,
En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce en frémissant le parricide acier ,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer ;
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable ,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim , les farouches soldats ,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours & des lions , qui fondent sur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée , & de sang dégoutante.
Oui , c'est mon propre fils , oui , monstres inhumains ,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mère & le fils vous servent de pâture.

Craie

Craignez - vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur , à mes yeux , semble vous glacer tous ?
Tigres , de tels festins sont préparés pour vous,
Ce discours insensé , que sa rage prononce ,
Est suivi d'un poignard , qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste ,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort ,
Levait les mains au ciel , & demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du roi , mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il , Dieu , qui lis dans les cœurs ,
Qui vois ce que je puis , qui connais ce que j'ose ,
Des ligueurs & de moi tu séparas la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ,
Tu le fais , je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute , s'il veut , des désastres si grands ,
A la nécessité , l'excuse des tyrans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
Il en est l'ennemi , j'en dois être le père.
Je le suis , c'est à moi de nourrir mes enfans ,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi - même ,
Dussai - je en le sauvant perdre mon diadème ;
Qu'il vive , je le veux , il n'importe à quel prix ;

Sau-

Sauvons - le malgré lui de ses vrais ennemis ;
 Et si trop de pitié me coûte mon empire ,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 » Henri de ses sujets ennemi généreux ,
 » Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit g) ; & dans l'instant il veut que son armée
 Aproche sans éclat de la ville affamée ,
 Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix ,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits ,
 A cet ordre divin ses troupes obéissent.
 Les murs en ce moment de peuple se remplissent ,
 On voit sur les remparts avancer à pas lents ,
 Ces corps inanimés , livides & tremblans ,
 Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
 Les mages à leur gré faisaient sortir les ombres ,
 Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens ,
 Apellait les enfers , & les mânes errans.
 Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
 Leur cruel ennemi vient les nourrir lui - même.
 Tourmentés , déchirés par leurs fiers défenseurs ,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
 Tous ces événemens leur semblaient incroyables ,
 Ils voyaient devant eux ces piques formidables ,
 Ces traits , ces instrumens des cruautés du sort ,

Ces

g) HENRI IV fut si bon ,
 qu'il permettait à ses officiers
 d'envoyer (comme le dit Me-
 zeray) des rafraichissemens
 à leurs anciens amis & aux
 dames. Les soldats en fai-
 saient autant , à l'exemple des

officiers. Le roi avait de plus
 la générosité de laisser sortir
 de Paris presque tous ceux
 qui se présentaient. Par-là il
 arriva effectivement , que les
 assiégeans nourrissent les as-
 siégés.

Ces lances qui toujours avaient porté la mort ,
 Secondant de Henri la généreuse envie ,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Sont - ce là , disaient - ils , ces monstres si cruels ?
 Est - ce là ce tyran si terrible aux mortels ,
 Cet ennemi de Dieu , qu'on peint si plein de rage ?
 Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
 C'est un roi bienfaisant , le modèle des rois ;
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
 Il triomphe , il pardonne , il chérit qui l'offense ;
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés ,
 Consacrons - lui ces jours , qu'il nous a conservés .

De leurs cœurs attendris tel était le langage .
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage ,
 Dont la faible amitié s'exhale en vains discours ,
 Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?
 Ces prêtres , dont cent fois la fatale éloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumaient la France ,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu .
 » Combattans sans courage , & chrétiens sans vertu ;
 » A quel indigne apas vous laissez - vous séduire ?
 » Ne connaissez - vous plus les palmes du martyre ?
 » Soldats du Dieu vivant , voulez - vous aujourd'hui
 » Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui ?
 » Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne ,
 » Chrétiens , n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne ;
 » Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
 » De ses propres bienfaits songeons à le punir .
 » Sauvons nos temples saints de son culte hérétique .

La Henriade.

R

C'est

C'est ainsi qu'ils parlaient , & leur voix fanatique,
 Maîtreſſe du vil peuple , & redoutable aux rois ,
 Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix ;
 Et déjà quelques - uns reprenant leur furie ,
 S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux ,
 La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
 Louïs , qui du plus haut de la voute divine
 Veille ſur les Bourbons , dont il eſt l'origine ,
 Connus qu'enfin les tems allaient être accomplis , *
 Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
 Auſſi - tôt de ſon cœur il chassa les allarmes ;
 La foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes ;
 Et la douce eſpérance , & l'amour paternel ,
 Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
 Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable.
 Le ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
 Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.

Ses

N O T E S .

* Au lieu de ce vers , & des treize qui ſuivent , il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux ,
 La vertu de Henri pénétra dans les cieux , &c.
 Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
 A ſur les nations étendu ſon courroux ;
 Mais toujours pour le juſte il eut des yeux propices ,
 Il le ſoutient lui-même au bord des précipices ,
 Epure ſa vertu dans les adverſités ,
 Combat pour ſa déſenſe , & marche à ſes côtés.

En-

Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix ,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,
 Pénétrés de sa gloire , & remplis de lui-même ,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
 Devant lui sont ces dieux , ces brûlans séraphins ,
 A qui de l'univers il commet les destins.
 Il parle , & de la terre ils vont changer la face ;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race ,
 Tandis que les humains , vils jouets de l'erreur ,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.
 Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie ;
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie ,
 L'Espagne aux Africains , Solime aux Ottomans ,
 Tout empire est tombé , tout peuple eut ses tyrans :
 Mais cette impénétrable & juste providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
 Quelquefois sa bonté , favorable aux humains ,
 Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente ,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
 Père de l'univers , si tes yeux quelquefois

Hono-

N O T E S.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis ,
 Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits ;
 Le saint roi , qui du haut de la voute divine
 Veillait sur le héros dont il est l'origine ,
 Touché de sa vertu , saisi de tant d'horreurs ,
 Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'auteur a eu raison de les changer.

Q 2

Honorent d'un regard les peuples & les rois ,
 Voi le peuple Français à son prince rebelle ;
 S'il viole tes loix , c'est pour t'être fidelle.
 Aveuglé par son zèle il te défobéit ,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.
 Voi ce roi triomphant , ce foudre de la guerre ,
 L'exemple , la terreur , & l'amour de la terre ;
 Avec tant de vertu , n'as-tu formé son cœur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage ,
 A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
 Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré ,
 Par qui le roi des rois veut-il être adoré ?
 Daigne éclairer ce cœur , créé pour te connaître :
 Donne à l'église un fils , donne à la France un maître.
 Des ligueurs obstinés confon les vains projets ;
 Ren les sujets au prince , & le prince aux sujets ;
 Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
 Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ,
 Par un mot de sa bouche il daigna l'affûrer.
 A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
 La terre en tressaillit ; les ligueurs en tremblèrent.
 Le roi , qui dans le ciel avait mis son appui ,
 Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la vérité , si longtems attendue ,
 Toujours chère aux humains , mais souvent inconnue ,
 Dans les tentes du roi descend du haut des cieux :
 D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
 De moment en moment , les ombres qui la couvrent ,

Cédeur

Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
 Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits ,
 Brillante d'un éclat , qui n'éblouit jamais.

Henri , dont le grand cœur était formé pour elle ;
 Voit , connaît , aime enfin sa lumière immortelle.
 Il avoue avec foi , que la religion *
 Est au - dessus de l'homme , & confond la raison ,
 Il reconnaît l'église ici - bas combattue ,
 L'église toujours une , & partout étendue ,
 Libre , mais sous un chef , adorant en tout lieu ,
 Dans le bonheur des saints , la grandeur de son Dieu.
 Le CHRIST , de nos péchés victime renaissante ,
 De ses élus chéris nourriture vivante ,
 Descend sur les autels à ses yeux éperdus ,
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus ;
 Son cœur obéissant se soumet , s'abandonne
 A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment , qui comble ses souhaits ,
 Louis tenant en main l'olive de la paix ,
 Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
 Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
 Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;

NOTES.

* Il y avait dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs ,
 Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.

FIN DES VARIANTES RECUEILLIES
 PAR MR. LANGLET.

Il entre *h*) au nom de Dieu qui fait régner les rois;
 Les ligueurs éperdus , & mettant bas leurs armes ;
 Sont aux pieds de Bourbon , les baignent de leurs larmes ;
 Les prêtres sont muets , les feize épouvantés ,
 En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
 Tout le peuple changé dans ce jour salutaire ,
 Reconnait son vrai roi , son vainqueur , & son père.

Dès - lors on admira ce règne fortuné ,
 Et commencé trop tard , & trop tôt terminé.
 L'Autrichien trembla. Justement désarmée
 Rome adopta Bourbon , Rome s'en vit aimée.
 La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
 A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
 Et soumettant enfin son cœur & les provinces ,
 Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

F I N.

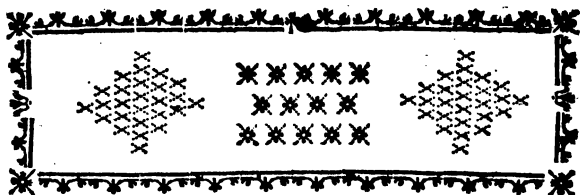
h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590 , & Henri IV n'entra dans Paris , qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait

catholique en Juillet 1593 , mais il a falu rapprocher ces trois grands événemens , parce qu'on écrivait un poëme , & non une hïstoire.

FIN DES NOTES DE L'ÉDITEUR.



NOTES



N O T E S
TIRÉES DE L'ÉDITION
DE MR. L'ABBÉ
L A N G L E T.

C H A N T P R E M I E R.

Pag 47. Vers 12.

Les peuples à ses pieds , &c.

LE duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvemens que se donna Jean de *Mont-luc* , évêque de Valence , ambassadeur de France en Pologne , & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant appris en 1574 la mort de son frère , il ne tarda point à revenir en France.

Pag 48. Vers 1.

Quélus & Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Espérance :

Q 4

La

La note de l'édition de 1723 est très étendue , & contient même beaucoup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron , Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Espéron.

C'était eux qu'on appelait les mignons de Henri III. St. Luc, Livarot, Villequier, Duguaft, & surtout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain, qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre, *De justa Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuies dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages, & se donnait la discipline : il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé sa maîtresse ; les capucins & les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens
blancs,

blancs , il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé , aussi-bien que certains théologiens de son tems , que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les statuts de ces confrères , leurs habits , leurs règles , étaient des emblèmes de ses amours , & que le poète Desportes , abbé de Tyron , l'un des plus fins courtisans de ce tems-là , les avait expliqués dans un livre , qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière , pour conserver la beauté de ses mains , qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour ; il mettait sur son visage une pâte préparée , & une espèce de masque par-dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites , qui circonstancie les moindres détails sur son coucher , sur son lever , & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petites choses , qu'il chassa un jour le duc d'Espèron de sa présence , parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs , & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron , baron d'Ampus , dont il est ici question , était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance ; il avait fait de fort belles actions au siège d'Issou , où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui lais-

laissait encor assez de charmes pour être infiniment du goût du roi ; on le comparait à la princesse d'Eboli , qui étant borgne comme lui , était dans le même tems maîtresse de Philippe II roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette princesse , & pour Maugiron , qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis.

*Lumine Acon dextro , capta est Leonida sinistro ,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer lumen , quod habes , concede puellâ ;
Sic tu cæcus Amor , sic erit illa Venus.*

Maugiron fut tué le 27 Avril 1578 en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin , gentilhomme d'auprès de Bordeaux , fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron , & mourut d'une manière aussi tragique ; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année , dans la rue St Honoré , sur les onze heures du soir , en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy , où étaient morts ses deux amis , & il y mourut le lendemain de trente-quatre blessures , qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guise le balafra fut soupçonné de cet assassinat , parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent , que le duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins , à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un

un homme trop sévère sur la conduite de sa femme , & il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne , qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté , se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin , Quélus & Maugiron après leur mort , les fit raser , & garda leurs blonds cheveux ; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles , qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit , que ces trois mignons moururent sans aucune religion , Maugiron en blasphémant , Quélus en disant à tout moment , Ah ! mon roi , mon roi ! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ , ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul ; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre , sur lesquels étaient leurs figures à genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'épithaphes en prose & en vers , en latin & en français ; on y comparait Maugiron à Horatius-Cocles & à Annibal , parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici les épithaphes , quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris , imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'épithaphe de Quélus.

Non injuriam , sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage ,

Et souffrit constamment la mort.

(Tiré de l'édition de 1723.)

Pag.

Pag. 48. Vers 5.

Des Guises cependant.

C'était deux frères , l'un Henri duc de Guise , fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot , & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588. L'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guise , tué à Blois aussi-bien que son frère. Le duc de Guise surtout était le chef de la ligue , & contraignit Henri III d'abandonner & le louvre & Paris , à la journée des barricades. C'est ce qui est exprimé par le quarante-sixième vers. *Du louvre , &c.*

Pag. 54. Vers 1.

Comme le nom de Mr. de Sully se trouve dans l'édition de 1723 , je place ici une remarque fort curieuse sur ce seigneur , que Mr. de Voltaire y avait joint.

On a choisi , dit Mr. de Voltaire , le duc de Sully , parce qu'il était de la religion prétendue réformée , qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa religion & à son maître , & que depuis même il alla ambassadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559 , & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie , grand-maître des ports de France , sur-intendant des finances , duc & pair & maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut qu'en échange
de

de la charge de grand maître de l'artillerie , que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très brave homme de guerre , & encor meilleur ministre , incapable de tromper le roi , & d'être trompé par les financiers ; il fut inflexible pour les courtisans , dont l'avidité est insatiable , & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelaient le *négalif* , & l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître , & le moment de la mort de Henri IV , fut celui de sa disgrâce. Le roi Louis XIII le fit revenir à la cour quelques années après , pour lui demander ses avis. Il y vint , quoiqu'avec répugnance : les jeunes courtisans , qui gouvernaient Louis XIII , voulurent , selon l'usage , donner des ridicules à ce vieux ministre , qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits & des airs de mode passés depuis longtems. Le duc de Sully , qui s'en aperçut , dit au roi : Sire , quand le roi votre père , de glorieuse mémoire , me faisait l'honneur de me consulter , nous ne commencions à parler d'affaire , qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires , dans lesquels règne un air d'honnête-homme , avec un stile naïf , mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon , qui ne valent pas plus que sa prose. Voici
ceux

ceux qu'il composa en se retirant de la cour , sous la régence de Marie de Médicis.

Adieu maisons , châteaux , armes , canons du roi ,
 Adieu conseils , trésors déposés à ma foi ,
 Adieu munitions , adieu grands équipages ,
 Adieu tant de rachats , adieu tant de ménages ,
 Adieu faveurs , grandeurs , adieu le tems qui court ,
 Adieu les amitiés & les amis de cour , &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme , il lui répondit : Je me ferai catholique , quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'église Romaine , que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même Esprit.

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange sur la sagesse de son ministère ; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur , par prier Dieu , qu'il ramenât sa brebis égarée , & conjurait le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voye. Le duc lui répondit sur le même ton : il l'assura , qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édit. de 1723.*)

Mais la substitution du nom de Mornay , que le poète a mis en la place de celui de Sully , a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque , qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Pag.

Pag. 60. Vers 17.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire , &c.

Dans l'édition de 1723 la rencontre du vieillard se fait en Angleterre , au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'île de Jersey ; & voici la note de Mr. de Voltaire sur cet endroit , dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode , peuvent dire , qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité , dans une histoire si récente ; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués , & les ignorans peuvent être induits en erreur : que si les fictions ont droit d'entrer dans un poème épique , il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personifie les passions , que l'on peint la politique & la discorde allant de Rome à Paris , l'amour enchaînant Henri IV &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion , on peut croire facilement , que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poète , que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui font du sentiment contraire , peuvent opposer à ces raisons , que non-seulement
il

il est permis à un poète d'altérer l'histoire dans les faits , qui ne sont pas des faits principaux ; mais qu'il est impossible de ne le pas faire : qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hazard , qu'on pût en faire un poème épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poème , que dans la tragédie , où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire , on tomberait dans le défaut de Lucain , qui a fait une gazette en vers , au lieu d'un poème épique. A la vérité , il serait ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres , de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras , & la Saint Barthelemi avec les barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement Henri IV en Angleterre , sans que ce voyage , qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes , change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs , qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues , ne seraient point étonnés qu'on le fit aller en Guyenne , qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée , qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon , qui vivait trois cent ans après lui ; on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV & la reine Elizabeth , qui s'estimaient l'un & l'autre , & eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile , dira-t-on , parlait d'un tems très-éloigné ;

il

il est vrai ; mais ces événemens , tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité , étaient fort connus. L'Iliade & l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains , que nous le sont les histoires les plus récentes. Il est aussi permis à un poète Français de tromper le lecteur de quelques lieues , qu'à Virgile de le tromper de trois cent ans. Enfin ce mélange de l'histoire & de la fable est une règle établie & suivie , non-seulement dans tous les poèmes , mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures , qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire , mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit , pour établir le voyage de Henri en Angleterre , de trouver un tems , où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain , qu'après la mort des Guises , Henri a pu faire ce voyage , qui n'est que de quinze jours au plus , & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable , que la reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le grand quatre mille Anglais : de plus il faut remarquer , qu'il n'y a que Henri IV. , le héros du poème , qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France , & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir , si les choses , que se disent Henri IV. & la reine Elisabeth , sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent , & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Pag. 61. Vers 7.

Aux murs de Westminster.] C'était anciennement une abbaye & une ville unie à celle de Londres , & où il y a maintenant un chapitre de chanoines. (*Voyez au poème la note k.*)

Pag. 61. Vers dern.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour.) La tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours , bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le conquérant , duc de Normandie , & depuis roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux château qu'est l'arsenal , la garde des archives de la couronne , la monnoie , & même la prison des criminels d'état. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

C H A N T S E C O N D.

Pag. 65. Vers antepen.

J*E ne décide point , &c.*] Quelques lecteurs , peu attentifs , pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule , & de leur faire considérer , que les mêmes paroles , qui feraient une impiété dans la bouche d'un catholique , sont très sçantes dans celle d'un roi de Navarre. Il était alors calviniste ; beaucoup de nos historiens même nous le peignent flotant entre

entre les deux religions ; & certainement , s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis , il devait se défier des deux cultes , qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poème pour un homme de bien , qui cherche de bonne foi à s'éclaircir ; par là on satisfait à l'obligation de tout écrivain , qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Pag. 70. Vers 1.

Mon père malheureux , à la cour enchaîné.

Antoine de Bourbon roi de Navarre , père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes , fut le plus faible & le moins décidé ; il était huguenot , & sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité , jusques-là même , qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestans qu'il aimait , & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : Je fais , lui dit-elle , que vous prétendez au gouvernement , je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main , & que vous vous engagiez à me remettre la régence , si les états vous la déferent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui de-

R 2 man-

mandait , & signa ainſi ſon deſhonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers , que j'ai lus dans les manuſcrits de Mr. le premier préſident de Meſmes :

Marc-Antoine , qui pouvait être
Le plus grand ſeigneur & le maître
De ſon pays , ſ'oublia tant ,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine ,
Servant lâchement une reine.
Le Navarrois en ſait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe , un nombre infini de gentilſhommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre ; il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt , en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous , lui répondit un vieux capitaine , la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44. ans d'un coup d'arquebuſe , reçu dans l'épaule gauche au ſiège de Rouen , où il commandait. Sa mort arriva le 17. Novembre 1562. le trente-cinquième jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait eue pendant ſa vie , le troubla dans ſes derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ſes ſacremens ſelon l'uſage de l'églife Romaine , on douta ſ'il ne mourut point proteſtant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe :

Ami François , le prince ici giſſant ,
Vécut ſans gloire , & mourut en piſſant.

U

Il y en a une dans Mr. le Laboureur , qui ressemble à celle-là , & finit par le même hémistiche. Mr. Jurieu assure , que lorsque Louis prince de Condé était en prison à Orléans , le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine , & que celui-ci recevait assis & couvert le roi de Navarre , qui lui parlait debout , & nue tête : je ne fais où Mr. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Pag. 70. Vers 6.

Condé , qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723. est trop curieuse , pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé , frère d'Antoine roi de Navarre , le septième & dernier des enfans de Charles de Bourbon , duc de Vendôme , fut un de ces hommes extraordinaires , nés pour le malheur , & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtems le chef des réformés , & mourut , comme l'on fait , à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis , le cheval du comte de la Rochefoucault , son beau-frère , lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince , sans daigner se plaindre , s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez , leur dit-il , que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit , avec un

R 3 bras

bras en écharpe & une jambe cassée : Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille , puisque vous le suivez , & chargea dans le moment .

Brantôme dit , qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à *Dargence* , dans cette bataille , arriva un très-honnête & très brave gentilhomme , nommé Montefquiou , qui ayant demandé qui c'était , comme on lui dit que c'était Mr. le prince de Condé : *Tuez , tuez , mordieu* , dit-il , & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce prince était bossu & petit ; & cependant plein d'agrémens , spirituel , galant , aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli ,
Toujours cause & toujours rit ,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de St. André se ruina pour lui , & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery , qui depuis est devenue la sépulture des princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes , & surtout pour les Reitres , qui étaient venus à son secours , & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée , qu'il ne payait point , de payer elle-même l'armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvait jamais arriver ,
que

que dans une guerre de religion , & sous un général tel que lui , toute son armée se cotta , jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II. à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un pair , prince du sang , qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs , les chambres assemblées , obligé de répondre devant des commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange , fut que ces commissaires mêmes fussent tirés du corps du parlement. C'était Christophe de Thou , depuis premier président , & père de l'historien , Barthélemi Faye , Jacques Viole , conseillers ; Bourdin , procureur-général , & du Tillet , greffier ; qui tous , en acceptant cette commission , dérogeaient à leurs privilèges , & s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits , si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame Renée de France , fille de Louis XII. & duchesse de Ferrare , qui arriva en France dans ce même tems , ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour , dont on se servit pour perdre ce prince , qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille , qui le représentait : il y avait pour légende *Louis XIII. roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorency , qui la montra tout en colère au roi , persuadé que le prince de

R 4

Condé

Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tous de l'édition de 1723.*) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville*.

Pag. 70. Vers antepen.

Coligny de Condé le digne successeur, &c.

Gaspar de Coligny, amiral de France &c. après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. furent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut massacré le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la *Henriade* d'avoir fait son héros dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros Français : mais il faut considérer, que c'est ici Henri IV. qui parle : il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, surtout après la justification publique de Coligny.

ligny , qui ne pouvait point paraître douteuse au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte , ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral , son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion , ils étaient tous deux protestans ; & les huguenots , dont Henri IV. était le chef , regardaient l'amiral comme un martyr.

Pag. 73. Vers II. 8^o 12.

Je ne suis point injuste , & je ne prétens pas

A Médicis encor imputer son trépas.

Jeanne d'Albret , attirée à Paris avec les autres huguenots , mourut après cinq jours d'une fièvre maligne : le tems de sa mort , les massacres qui la suivirent , la crainte que son courage aurait pû donner à la cour , enfin sa maladie , qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés , chez un parfumeur nommé René , venu de Florence avec la reine , & qui passait pour un empoisonneur public ; tout cela fit croire , qu'elle était morte de poison. On dit même , que ce René se vanta de son crime , & osa dire publiquement , qu'il en préparait autant à deux grands seigneurs , qui ne s'en doutaient pas. Mézerai , dans sa grande histoire , semble favoriser cette opinion , en disant que les chirurgiens , qui ouvrirent le corps de la reine , ne touchèrent point à la tête , où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soup-

soupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il est juste de se défier de ces idées , qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le peuple , sans rien approfondir , regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince , ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves , ni que ces princes , ni que Jeanne d'Albret , dont il est ici question , soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre ; elle avait recommandé expressément , qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons , & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal , afin qu'on pût le guérir dans ses enfans , s'ils en étaient atteints. La *chronologie novenaire* rapporte formellement , que Caillard son médecin , & Desnoëuds son chirurgien , disséquèrent son cerveau , qu'ils trouvèrent très-sain ; qu'ils aperçurent seulement de petites bubes d'eau , logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau , ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs , qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer , que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots , & qu'apparemment ils auraient parlé de poison ,
s'ils

s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la cour ; mais Desnoëuds , chirurgien de Jeanne d'Albret , huguenot passionné , écrivit depuis des libelles contre la cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point, que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus , il n'est pas croyable , qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis , eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur , qui avait , dit-on , l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530. de Henri d'Albret roi de Navarre , & de Marguerite de Valois sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume , duc de Clèves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après , par le pape Paul III. & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage , contracté du vivant du premier mari , donna lieu depuis aux prédicateurs de la ligue , de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV. qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises , & entr'autres ce François de Guise , qu'on dit avoir été si bon chrétien , abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon , au point de lui persuader de répudier sa femme , dont il avait des enfans , pour épouser leur nièce , & se donner entièrement à eux. Peu s'en salut , que le roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9. Juin 1572.

Mr. Bayle dans ses réponses aux questions
d'un

d'un provincial dit , qu'on avait vû de son tems en Hollande le fils d'un ministre , nommé Goyon , qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait , qu'après la mort d'Antoine de Navarre , elle s'était mariée à un gentilhomme nommé Goyon , dont elle avait eu ce ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Pag. 76. Vers 3.

On l'insulte , on l'outrage encor après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai , que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome , comme l'affurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels était l'histoire du tems , écrite de la main de Coligny. La populace traîna son corps par les rues , & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon , pour jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit , que le corps de l'amiral sentait mauvais ; il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le parlement rendit un arrêt contre le mort , par lequel il ordonna , que son corps , après avoir été traîné sur une claie , serait pendu en Grève , ses enfans déclarés roturiers , & incapables de posséder aucune charge , sa maison de Châtillon sur Loire rasée , les arbres coupés , &c. & que tous les ans on ferait une procession

cession le jour de la saint Barthelemi , pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé,

Le parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier , que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny , secundum Bartholomæum*.

Mézeraï rapporte , dans sa grande histoire , un fait dont il est très permis de douter ; il dit , que quelques années auparavant le gardien du couvent des cordeliers de Xaintes , nommé Michel Crellet , condamné par l'amiral à être pendu , lui prédit , qu'il mourrait assassiné , qu'il serait jetté par les fenêtres , & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre , qui avait appartenu aux Coligny , y trouva dans le parc à quelques pieds sous terre , un coffre de fer rempli de papiers , qu'il fit jetter au feu , comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723. & de celle de 1737.*)

Pag. 78. Vers penult.

[*Le roi , le roi lui-même , &c.*] Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires : *Quand il fut jour , le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre , & voyait*

voyait aucuns dans le fauxbourg St. Germain qui se remuaient & se sauvaient ; il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait , & en tirait tout plein de coups à eux ; mais en vain , car l'arquebuse ne tirait si loin : incessamment criait : Tuez , tuez.

Voici maintenant de quelle manière est couchée la note de l'édition de 1723.

Le roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX. avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à Mr. le maréchal de Tessé ; que dans son enfance il avait vû un vieux gentilhomme âgé de plus de cent. ans , qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint Barthelemi , & lui demanda s'il était vrai que ce roi eût tiré sur les huguenots. C'était moi , Monsieur , répondit le vieillard , qui chargeais son arquebuse.

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois , qu'après la Saint Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre , & que pendant sept nuits le roi , lui & toute la cour entendirent des gémissemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encor plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres , jouant aux dés avec le duc d'Alençon & le duc de Guise , il vit des gouttes de sang sur la table , que par deux fois il les fit essuyer , que deux fois elles

repa-

reparurent , & qu'il quitta le jeu faisi d'effroi.
(Voyez au poëme la note f. tirée presque toute
de l'édition de 1737.)

Pag. 79. Vers 12.

De Caumont , jeune enfant , l'étonnante aventure , &c.

Mézerai dans sa grande histoire dit , que le
jeune Caumont , son père , & son frère , cou-
chaient dans un même lit , que son père & son
frère y furent massacrés , & qu'il échapa com-
me par miracle , &c. C'est sur la foi de cet his-
torien , que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son ré-
cit ne me permettaient pas de douter de la vé-
rité du fait , tel qu'il le rapporte : mais depuis
Mr. le duc de la Force m'a fait voir les mé-
moires manuscrits de ce même maréchal de la
Force écrits de sa propre main : le maréchal
y conte son aventure d'une autre façon ; cela
fait voir comme il faut se fier aux historiens.

*Voici l'extrait des particularités curieuses , que le
maréchal de la Force raconte de la Saint Bar-
thelemi.*

Deux jours avant la Saint Barthelemi , le roi
avait ordonné au parlement de relâcher un offi-
cier , qui était prisonnier à la conciergerie ; le
parlement n'en ayant rien fait , le roi avait en-
voyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les
portes de la prison , & tirer de force le prison-
nier ; le lendemain le parlement vint faire ses
remon-

remonstrances au roi : Tous ces Messieurs avaient mis leurs bras en écharpe , pour faire voir à Charles IX. qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; & au commencement du massacre on persuada d'abord aux huguenots , que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon , qui avait vû le duc de Guise entrer avec des satellites chez l'amiral de Coligny , & qui se glissant dans la foule avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur , courut aussi-tôt en donner avis au Sr. de *Caumont de la Force* , à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au fauxbourg St. Germain , aussi-bien que plusieurs Calvinistes ; il n'y avait point encor de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était faisi de tous les bateaux par ordre de la cour , pour faire passer les assassins dans le fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage , passe à l'autre bord , & avertit Mr. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison ; il avait encor eu le tems de se sauver : mais voyant que ses enfans ne venaient pas , il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : Un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre , le désarme lui & ses deux enfans , & lui dit avec des sermens affreux , qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus , le capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer
dans

dans deux jours , & aussi-tôt les assassins , après avoir tout pillé dans la maison , disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux , & leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière , & les amènent dans la ville. Le maréchal de la Force assure , qu'il vit la rivière couverte de morts : son père , son frère & lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis , & entr'autres le brave de Piles , père de celui qui tua en tuel le fils de Malherbe. De-là le capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison , rue des Petits-Champs , fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus , les laissa en garde à deux soldats Suisses ; & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses , touché de compassion , offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit , qu'il avait donné sa parole , & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer ; une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus , & l'on allait les délivrer au capitaine Martin , lorsque le comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force , que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le père & les enfans nue tête & sans manteau. La Force vit bien , qu'on le menait à la mort ; il suivit Co-

Notes sur la Henriade,

S conas

conas en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en feraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont menés avec leur père au bout de la rue des petits-champs : on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'ainé, qui s'écrie : *Ah ! mon père, ah ! mon Dieu, je suis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis mort ; il se laissa tomber entre son père & son frère, dont il reçut les derniers sours. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en disant : Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restait un bas de toile au jeune de la Force : un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit-il, *c'est bien dommage, celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : *Je ne suis pas encor mort ;* ce pauvre homme lui répondit, *Ne bougez mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher ; il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus,* & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme

me il le conduisait , quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ? C'est mon neveu* , lui dit-il , *qui s'est enivré , vous voyez comme il s'est accommodé , je m'en vais bien lui donner le fouet*. Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui , & lui demanda trente écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal , chez le maréchal de Biron son parent , grand maître de l'artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin sur le bruit que la cour le faisait chercher pour s'en défaire , on le fit sauver en habit de page sous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIÈME.

Pag. 95. Vers 1.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vuë.

LE duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisième Décembre de l'an 1588. à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi , parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la cour , (c'était madame de Noirmoutier , selon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort , disent , que ce prince , dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil , commença à soupçonner son malheur par les

S 2

mouve

mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte , qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac , archevêque de Lyon , son confident. Celui-ci , qui en même tems se douta de quelque chose , lui dit en présence de Larchant , capitaine des gardes , à propos d'un habit neuf que le duc portait : *Cet habit est bien léger au tems qui court , vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte , confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi , qui conduisait à un cabinet , dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc , ignorant que la porte fût murée , lève , pour entrer , la tapisserie qui la couvrait ; dans le moment plusieurs de ces Gascons , qu'on nommait les quarante-cinq , le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Montfery , ou Montsivry , fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac , de la Bastide , de Saint Malin &c. , qui se jetèrent en même tems sur le duc.

On montre encor dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant , & qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois ont baissé cette pierre , & la raclant avec un couteau , en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de Guise , qui fut aussi tué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison , c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme 2

CHANT TROISIÈME. 277

poème , parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (édition de 1723.)

Pag. 96. Vers 3.

*Cette grandeur sans borne , à ses desirs si chère ,
Le console aisément de la perte d'un frère.*

On lit dans la grande histoire de Mézerai , que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi , où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne , caractère naturel à un ambitieux , & surtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIÈME.

Pag. 113. Vers 13. & 14.

*Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance.*

QU'il me soit permis d'ajouter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poème ; marquée *d* , tirée de l'édition de 1737. On sait , &c.

*) Premièrement , il ne s'agit point de parlement du tems de Saint Louis , le parlement
S 3 n'ayant

*) NB. Cette observation est de Mr. l'Abbé Langlet , & l'auteur de la *Henriade* a avoué , que cet Abbé avait raison , & que l'auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième siècle. L'histoire marque , que ce furent les envoyés de St. Louis qui firent à ceux du pape la réponse du roi , & ils firent connaître depuis à l'empereur Frédéric II. que comme la couronne de France vient par un droit successif , il était plus glorieux d'être roi de France , que d'être empereur , dignité qui ne s'obtient que par l'élection ; & qu'il suffisait à Robert d'être frère d'un aussi grand prince que le roi de France.

Pag. 123. Vers 8.

Potier , cet homme juste , &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723. & 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancmenil , président à Mortier.] Il se nommait *Blancmenil* , à cause de la terre de ce nom , qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon , par le mariage de sa petite-fille avec le président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas , à la vérité , conduit à la Bastille avec les autres membres du parlement ; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand' chambre ; mais il fut depuis emprisonné au Louvre , dans le tems de la mort de Brissot. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV. Les seize lui firent son procès dans les formes , afin de mettre de leur côté les apparences de la justice ,

justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu ; il alla lui-même le tirer de prison : le prisonnier se jeta à ses pieds, & lui dit :
 „ Monseigneur, je vous ai obligation de la vie ;
 „ mais j'ose vous demander un plus grand
 „ bienfait, c'est de me permettre de me retirer
 „ auprès d'Henri IV. mon légitime roi ; je vous
 „ reconnaitrai toute ma vie pour mon bienfait-
 „ teur ; mais je ne puis vous servir comme mon
 „ maître. “ Le duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encore dans les papiers de Mr. le président de Novion d'aujourd'hui.

Buffy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes, & ensuite procureur : quand le hazard & le malheur des tems l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Buffy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Buffy d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Buffy grande-puissance*.



CHANT CINQUIÈME.

*Pag. 127. Vers penult.**Clement , &c.*

LA fiction , qui règne dans ce cinquième chant , & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs , n'est point nouvelle. La malice des ligueurs , & le fanatisme des moines de ce tems , fit passer pour certain dans l'esprit du peuple , ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément , dans laquelle on assurait , qu'un ange lui avait apparu , & lui avait ordonné de tuer le tyran , en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public , que quelques confrères de Jacques Clément , abusant de la faiblesse de ce misérable , lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit , & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit , Clément se prépara au parricide , comme un bon chrétien ferait au martyre , par les mortifications & par la prière. On ne peut douter , qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime ; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter , plutôt comme un esprit faible , séduit par sa simplicité , que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques

Jacques Clément fortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à St. Cloud par la Guèle , procureur-général. Celui-ci , qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine , l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil ; son bréviaire était auprès de lui , ouvert & tout gras , au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin , dans le poème , de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément , à l'imitation des prédicateurs de la ligue , qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

CHANT SIXIÈME.

LE sixième & le septième chant sont ceux où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens *). Celui qui était le sixième dans la première édition de 1723. est le septième dans l'édition de Londres in-4°. & dans les autres qui l'ont suivie : ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Il y aura peu de différence à recueillir entre ces deux éditions ; nous rassemblons

*) NB. Que quand on imprima la *Henriade* en 1723. sous le nom de la *Ligue* , cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes , sur une copie qui fut dérobée à l'auteur , & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

rons seulement celles de l'édition de 1737. L'auteur fait d'abord une remarque générale , qui est , que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie , on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les états de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvième chant , dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuvième chant , & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1. Les états de Paris. 2. Le siège de cette ville. 3. La conversion de Henri IV. qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire , Henri le grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry , en 1590. au mois d'Avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siège au mois de Septembre. La ligue longtems après , en 1593. assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon , qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X. & qui était mort depuis deux ans & demi : & sur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet le roi fit son

son abjuration dans St. Denis , & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens , on a supprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu règne de Charles cardinal de Bourbon : il est aisé de s'apercevoir , que faire paraître le duc de Parme sur la scène , eût été avilir Henri IV. le héros du poème , & agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui ferait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon , ce n'était pas la peine de bleffer l'unité , si essentielle dans tout ouvrage épique , en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal ; il serait aussi inutile dans le poème , qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot on passe sous silence le duc de Parme parce qu'il était trop grand , & le cardinal de Bourbon parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siège , parce que si on les eût mis dans leur ordre , on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros , on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés , ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens , qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poésie permet la transposition de tous les faits , qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années , & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple , je pourrais , sans qu'on eût rien à me reprocher , faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Estées du vivant

- vant de Henri III , parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Estrées. Les états de la ligue font dans le même cas par rapport au siège de Paris ; ce font deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet , on n'y prit nulle résolution , ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti ; le hazard aurait pu les assembler avant le siège comme après , & ils sont bien mieux placés avant le siège dans le poëme ; de plus il faut considérer , qu'un poëme épique n'est pas une histoire ; on ne saurait trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en feraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs , dont l'esprit phlegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique ,
 Qui chantant d'un héros les exploits éclatans ,
 Maigres historiens , suivront l'ordre des tems :
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vuë ;
 Pour prendre Dole , il faut que Lille soit rendue ,
 Et que leur vers exact , ainsi que Mézeray ,
 Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray , &c.



CHANT

CHANT SEPTIÈME.

Pag. 173. Vers antepen.

Et vous, brave Amazone.

VOici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans ; c'est Monstrelet, auteur contemporain, qui parle.

„ Et l'an 1428. vint devers le roi Charles
 „ de France à Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée
 „ Jeanne, laquelle était vêtue & habillée en guise d'homme, & était née des parties entre
 „ Bourgogne & Lorraine, d'une ville nommée
 „ Droimi, à présent Domremi, assez près de
 „ Vaucouleur ; laquelle pucelle Jeanne fut grand
 „ espace de tems chambrière en une hôtellerie,
 „ & était hardie de chevaucher chevaux, les
 „ mener boire, & faire telles autres apertises
 „ & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voye, &
 „ envoyée devers le roi, par un chevalier nommé
 „ Messire Robert de Baudrencourt, capitaine, de par le roi, de Vaucouleur, &c.

On fait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle ; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poète soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le prince de la milice céleste*, apparut à cette fille :
 &c.

&c. Quoi qu'il en soit , si les Français ont été trop crédules sur la pucelle d'Orléans , les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet , sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans , élevée & nourrie dans la campagne , uniquement occupée à la garde des moutons , fille simple dans ses mœurs , toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses , sans se démentir en rien , tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le roi en 1429. avec une fermeté & une résolution extraordinaire , mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans , & de le conduire à Reims pour y être sacré ; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir , que les idées d'une pauvre fille sans talens & sans expérience , renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudents , & même si bien établis dans le Royaume , & que par une conduite simple , mais généreuse , elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant bien des auteurs du tems même avouent , qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'Histoire justifiée contre les romans.*

CHANT

CHANT HUITIÈME.

Pag. 192. Vers 2.

Après ce vers ,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée ,

On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.

Sancy , brave guerrier , ministre , magistrat , &c.

Sur quoi l'auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de Mr. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement conseiller au parlement , maître des requêtes , ambassadeur en Angleterre & en Allemagne , colonel-général des Suisses , premier maître-d'hôtel du roi , surintendant des finances , & réunit ainsi en sa personne le ministère , la magistrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay , conseiller au parlement , & de Jacqueline Morvilliers ; il naquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encor que maître des requêtes , il se trouva dans le conseil d'Henri III. lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la ligue : il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil , qui savait que le roi n'avait pas un fol , se moqua de lui : *Messieurs* , dit Sancy , *puisque de tous ceux qui ont reçu du roi , tant de bienfaits , il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir , je vous déclare*
que

que ce sera moi qui lèverai cette armée. On lui donna sur le champ la commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière ; d'abord il persuada aux Genevois & aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoye, conjointement avec la France : il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoye ; ensuite il fut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierres, & entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en
état

état de rendre cette somme, le diamant demeurera à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi Don Antoine, & eût pû même en donner davantage.

Sancy étant surintendant des finances sous Henri IV. fut disgracié, au rapport de Mr. de Thou, parce qu'il avait dit à la duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence, que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le roi en 1604. le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque tems après Henri IV. disant qu'il fallait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satire intitulée : *La confession catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (Tiré de l'édition de 1723.)

Voyez page 205. le 2. vers des variantes.

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévüe.

Ce vers donne lieu à l'auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque, qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV. fut blessé : il eut la
Notes sur la Henriade. T bonté

bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute , que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le grand , dans un poème où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale : il sauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte , mais il ne peut les placer dans les tems où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble autant qu'il peut ces actions séparées , qu'il les rapporte à la même époque , en un mot , qu'il compose un tout de diverses parties ; sans cela il est absolument impossible de faire un poème épique , fondé sur une histoire.

Henri IV. ne fut donc point blessé à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même envelopé de trois cornettes Wallonnes , & y aurait péri , s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont & par le duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque tems , & jettèrent de grands cris de joie , quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai , qu'après la blessure du roi à Aumale , Dupleffis-Mornay lui écrivit : *SIRE , Vous avez assez fait l'Alexandre , il est tems que vous fassiez le César ; c'est à nous à mourir pour votre majesté ; Et ce vous est gloire , à vous , SIRE , de vivre pour nous ; Et j'ose vous dire , que ce vous est devoir.*

CHANTE

CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

FIN DES NOTES HISTORIQUES TIRÉES DE
L'ÉDITION DE MR. L'ABBÉ LANGLET.



HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens sur lesquels est fondée la fable du poëme de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles , dont *François II.* vit les premières étincelles , avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX.* La religion en était le sujet parmi les peuples , & le prétexte parmi les grands. La reine mère , *Catherine de Médicis* , avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité , armant le parti catholique contre le protestant , & les *Guises* contre les *Bourbons* , pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors , pour son malheur , beaucoup de seigneurs trop puissans , & par conséquent factieux ; des peuples devenus fanatiques & barbares , par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle ; des rois enfans , aux noms desquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux , de Saint-Denis , de Jarnac , de Moncontour , avaient signalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient prises , reprises , saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les réformés , les temples par les catholiques ; les empoisonnemens & les assassinats n'é-

taient

taient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *Saint Barthelemi*. *Henri le Grand*, alors roi de Navarré, & dans une extrême jeunesse, chef du parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puissans seigneurs du parti. On le maria à la princesse *Marguerite*, sœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les sermens les plus solennels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voyent à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour, qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, & un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le président *Jeanin*, le marquis de *Saint Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre. *Charles IX*. ne vécut pas long-tems après la *Saint Barthelemi*. Son frère *Hen-*

ri III. quitta le trône de la Pologne , pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs , dont elle ne fut tirée que par *Henri IV.* si justement surnommé *le grand* par la postérité , qui seule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France , y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés , renaissant de sa cendre , plus violent que jamais , & ayant à sa tête le même *Henri le grand* , alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue , faction puissante , formée peu à peu par les princes de *Guise* , encouragée par les Papes , fomentée par l'Espagne , s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines , consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique , mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de *Guise* , surnommé *le Balafré* , prince d'une réputation éclatante , & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes , semblait né pour changer la face de l'état dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale , les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guise* , qui le voulait détrôner , contre le roi de Navarre son beau-frère , son héritier présomptif , qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale , d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III.* à qui il devait succéder , il agissait pour lui-même.

L'armée

L'armée que *Henri III.* envoya contre le roi son beau-frère , fut battue à Coutras ; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire , que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était , il demanda la paix , & le roi vaincu n'osa l'accepter , tant il craignait le duc de *Guise* & la ligue. *Guise* dans ce tems-là même venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilièrent encor davantage le roi de France , qui se crut à la fois vaincu par les ligueurs & par les réformés.

Le duc de *Guise* enflé de sa gloire , & fort de la faiblesse de son souverain , vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades , où le peuple chassa les gardes du roi , & où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus ; il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois , & il prit si bien ses mesures , qu'il était prêt de partager l'autorité royale , du consentement de ceux qui représentaient la nation , & sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III.* , réveillé par ce pressant danger , fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux , aussi bien que son frère le cardinal , plus violent & plus ambitieux encor que le duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti protestant , après la *Saint Barthelemi* , arriva alors à la ligue. La mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda

Henri III. comme l'assassin des défenseurs de la religion , & non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il falut que *Henri III.* pressé de tous côtés , se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris ; & c'est là que commence la HENRIADE.

Le duc de *Guise* laissait encor un frère ; c'était le duc de *Mayenne* , homme intrépide , mais plus habile qu'agissant , qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces , & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth* , reine d'Angleterre , qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre , & qui eut toujours une extrême passion de le voir , le secourut plusieurs fois d'hommes , d'argent , de vaisseaux ; & ce fut *Dupleffis-Mornay* , qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche , qui régnait en Espagne , favorisait la ligue , dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le roi de Navarre , non-seulement par des excommunications , mais par tous les artifices de la politique , & par les petits secours d'hommes & d'argent , que la cour de Rome peut fournir. Cependant *Henri III.* allait se rendre maître de Paris , lorsqu'il fut assassiné à Saint Cloud par un moine Dominicain , qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à

DIEU ,

DIEU , & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique , ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique , la créance de tous les ligueurs , était qu'il fallait tuer son roi , s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables , qui inondaient la France , & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques , comme des monumens curieux d'un siècle également barbare , & pour les lettrés , & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III.* le roi de Navarre , (HENRI LE GRAND) reconnu roi de France par l'armée , eut à soutenir toutes les forces de la ligue , celles de Rome , de l'Espagne , & son royaume à conquérir. Il bloqua , il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre , & dont on a fait quelque usage dans ce poëme , on compte les maréchaux d'*Aumont* & de *Biron* , le duc de *Bouillon* , &c. *Du plessis - Mornay* fut dans sa plus intime confiance jusqu'au changement de religion de ce prince ; il le servait de sa personne dans les armées , de sa plume contre les excommunications des papes , & de son grand art de négociier , en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui , était le chevalier d'*Aumale* , jeune prince ,

prince , connu par cette fierté , & ce courage brillant , qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que du fameux comte d'*Egmont* , fils de l'amiral , qui amena treize ou quatorze-cent lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats , dont le plus fameux , le plus décisif , & le plus glorieux pour *Henri IV.* fut la bataille d'Ivry , où le duc de *Mayenne* fut vaincu , & le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre , le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrees* ; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle , témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi , dans laquelle il dit à sa maitresse : „ Si je suis vaincu , vous me „ connaissez assez pour croire que j'en ne fui- „ rai pas ; mais ma dernière pensée sera à „ DIEU , & l'avant-dernière à vous.

Au reste , on omet plusieurs faits considérables , qui n'ayant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France , qui ne servit qu'à retarder la chute de la ligue ; ni de ce cardinal de *Bourbon* , qui fut quelque tems un fantôme de roi sous le nom de *Charles X.* Il suffit de dire , qu'après tant de malheurs & de défolation , *Henri IV.* se fit catholique , & que les Parisiens , qui haïssaient sa religion , & révéraient sa personne , le reconnurent alors pour leur roi.

IDÉE

I D É E
D E L A
H E N R I A D E.

LE sujet de la HENRIADE est le siège de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France & de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été, ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; & on a pour garant ces vers de Mr. Despréaux.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendu.

Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray.

On

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies , où les événemens sont pliés aux règles du théâtre.

Au reste , ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camoiens* , qui est le *Virgile* des Portugais , a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Tasse* a chanté une croisade connue de tout le monde , & n'en a omis ni l'hermite *Pierre* , ni les processions. *Virgile* n'a construit la fable de son *Eneïde* , que des fables reçues de son tems , & qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'*Enée* en Italie.

Homère , contemporain d'*Hésiode* , & qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie , pouvait aisément avoir vû dans sa jeunesse des vieillards , qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère* , c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman , que les caractères ne sont point de son imagination , qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient , avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités , & que son livre est le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE est composée de deux parties , d'événemens réels dont on vient de rendre compte , & de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du merveilleux , telles que la prédiction de la conversion de *Henri IV* , la protection que lui donne *Saint Louis* , son apparition , le feu du ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors

6

si communes, &c. Les autres sont purement allégoriques : De ce nombre sont le voyage de la discorde à Rome , la politique , le fanatisme personnifiés , le temple de l'amour , enfin , les passions & les vices ,

Prenant un corps , une ame , un esprit , un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Payens , c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'amour a des flèches , la justice a une balance , dans nos ouvrages les plus chrétiens , dans nos tableaux , dans nos tapisseries , sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poésie , ne signifie que la mer , & non l'épouse de Neptune. Les champs de Mars ne veulent dire que la guerre , &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire , il faut le renvoyer encor à ce grand maître Mr. Despréaux , qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sotement ,
C'est vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence ,
De donner à Thémis ni bandeau , ni balance ,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain ,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et partout des discours , comme une idolâtrie ,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet
ouvro-

ouvrage , on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vûe que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers , qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois deshonoré le saint siège par leurs crimes , ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français , qui condamnent les méchancetés de *Louis XI.* & de *Catherine de Médicis* , peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'auteur a élagué ce morceau , uniquement parce qu'il était trop long , & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vûe , qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions , selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, où que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poème doit être de faire de bon vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers* , qu'on supposait tué par *Henri IV.* parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme
semblait

semblait rendre *Henri IV.* un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer *Dupleffis - Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Elizabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encor de sa négociation. On s'est servi de ce même *Dupleffis - Mornay* dans le reste du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les chants suivans : de même qu'il serait impertinent dans une tragédie, (dans *Bérénice*, par exemple,) que *Titus* se confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il fait, que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure : Tel est, par exemple, ce morceau sur la TRINITÉ :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'église ici - bas combattue ;

L'église

304 IDÉE DE LA HENRIADE.

L'église toujours une , & partout étendue ;
 Libre , mais sous un chef , adorant en tout lieu ,
 Dans le bonheur des saints , la grandeur de son dieu ;
 Le CHRIST , de nos péchés victime renaissante ,
 De ses élus chéris nourriture vivante ,
 Descend sur les autels à ses yeux éperdus ,
 Et lui decouvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pû s'exprimer partout avec cette exactitude théologique , le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage , comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion & des loix. On y déteste également la rébellion & la persécution : Il ne faut pas juger sur un mot , un livre écrit dans un tel esprit.



DISSE

D I S S E R T A T I O N
 S U R L A M O R T
 D' H E N R I I V.

LE plus horrible accident , qui soit jamais arrivé en Europe , a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV.* jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon roi , sur les courtisans , sur les jésuites , sur sa maîtresse , sur sa femme même. Ces accusations durent encore , & on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse , avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'état , aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant ; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle , comme d'une tragédie , dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue ; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables ; il faut qu'elles aient été
La Henriade. V *tous*

toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation , le défaut total de preuves , rien n'arrête ; & la calomnie passant de bouche en bouche , & bientôt de livre en livre , devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire , je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve , dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV.* mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants , qui lui vendit des gants parfumés , & qui était , dit-on , l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis* ! On ne s'avise guères de douter que le pape *Alexandre VI.* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto* , & pour quelques autres cardinaux dont il voulait , dit-on , être l'héritier. *Guicciardin* , auteur contemporain , auteur respecté , dit , qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur , il le laisse entendre , & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guicciardin* : *L'Europe est trompée par vous , & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait , à la vérité , exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui ; de là vous concluez qu'un pape de soixante & qua-

quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez , sur des rapports vagues , qu'un vieux souverain , dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or , voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire , qu'un homme prudent ait voulu hasarder , pour un aussi petit gain , une action aussi infame , une action qui demandait des complices , & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape , plutôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de son père , voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même tems , donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques , des princes sans scrupule , donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître : mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge , il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au sujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent composés par des secrétaires du duc de *Sully* alors disgracié par *Marie de Médicis*; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de *Henri IV.* faisait maîtresse du royaume, & sur le duc *d'Espernon* qui servit à la faire déclarer régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons; & celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de *Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point?

On accuse à la fois le père *Alagona* jésuite, oncle du duc de *Lerme*; tout le conseil Espagnol; la reine *Marie de Médicis*, la maîtresse de *Henri IV.* madame de *Verneuil*, & le duc *d'Espernon*. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit; si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le duc *d'Espernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *Catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, & qui voulait qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves , dit *Mezeray* , que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je répons , qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre , vous y trouverez tout le contraire. Je ne fais quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin* , & d'une *Descomans* , ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple , plus ingénu , moins embarrassé , moins inconstant ; rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé ? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe , cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait séduit , un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé , ne décélérerait-il pas ses séducteurs ? Comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des visions , des révélations ; j'ai cru servir DIEU : je reconnais que je me suis trompé , & que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par personne. Voilà*

la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe ; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois , qu'il y a résisté , qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible , qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac ;*

*Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.*

Qui ne reconnaît , qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature , un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la ligue ?

Ses complices étaient la superstition & la fureur qui animèrent *Jean Chatel* , *Pierre Barrière* , *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Poltrót* qui assassina le duc de *Guise* ; c'étaient les maximes de *Baltazar Gerard* , assassin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant , & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de sa religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV.* le meilleur de rois ; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le roi des Philistins , *Judith* se
pre-

prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras , *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre , envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions , des inspirations , des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence ; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démente , tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition , de fureur & d'ignorance qui dominait , & par la connaissance du cœur humain , & par ses interrogatoires de *Ravaillac* , qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Chatel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné , & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer , ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St. François* son patron , & à tous les saints ; il se confesse avant de recevoir la question ; il charge deux docteurs auxquels il s'est confessé , d'affirmer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le roi ; il avoue seulement qu'il a parlé au père *d'Aubigni* jésuite de quelques visions qu'il a eues , & le père *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas ; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle , qu'il est seul coupable , & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des rai-

sons ? Sont - ce - là des preuves suffisantes ?

Cependant l'éditeur du sixième tome des mémoires de *Condé* insiste encore ; il recherche un passage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple , puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement ces paroles ne sont point rapportées dans le procès verbal de l'exécution. Secondement , il est vrai peut-être que *Ravaillac* dit , ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me disait , le roi est haï , on se réjouira de sa mort.* Il voyait le contraire , & que le peuple le regrettait ; il se voyait l'objet de l'horreur publique , il pouvait bien dire , *on m'a trompé.* En effet , s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de *Jean Chatel* , s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la ligue , il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de *l'Etoile* ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un procès verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile* , qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles :

„ La

„ La reine d'Espagne *Marie-Louise* d'Orléans
 „ est morte empoisonnée par le marquis de
 „ *Mansfeld* ; le poison avait été mis dans une
 „ tourte d'anguilles ; la comtesse de *Pernits*,
 „ qui mangea la desserte de la reine , en est
 „ morte aussi ; trois cameristes en ont été ma-
 „ lades ; le roi l'a dit ce soir à son petit cou-
 „ vert. “ Qui ne croirait un tel fait , circon-
 stancié , appuyé du témoignage de *Louis XIV.*
 & rapporté par un courtisan de ce monarque ,
 par un homme d'honneur qui avait soin de
 recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il
 est très-faux que la comtesse de *Pernits* soit
 morte alors ; il est tout aussi faux qu'il y ait
 eu trois cameristes malades , & non moins
 faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles
 aussi indiscretes. Ce n'était point Mr. de *Dan-*
geau qui faisait ces malheureux mémoires : c'é-
 tait un vieux valet de chambre imbécille , qui
 se mêlait de faire à tort & à travers des ga-
 zettes manuscrites de toutes les sottises qu'il
 entendait dans les antichambres. Je suppose
 cependant que ces mémoires tombassent dans
 cent ans entre les mains de quelque compila-
 teur , que de calomnies alors sous presse ! que de
 mensonges répétés dans tous les journaux ! Il
 faut tout lire avec défiance. *Aristote* avait bien
 raison , quand il disait , que *le doute est le com-*
mencement de la sagesse.



ESSAY



ESSAY^{*}

SUR LA

POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFERENS GOUTS DES PEUPLES.

✱ N a accablé presque tous les arts
d'un nombre prodigieux de règles,
dont la plupart sont inutiles ou fau-
ses. Nous trouverons partout des le-
çons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus
aisé

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

* Cet Essay avait d'abord été composé en Anglais par l'auteur lorsqu'il était à Londres en 1726. On le traduisit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade. Mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revû & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poétiques contre un poème. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un orateur : le monde est plein de critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voye par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de poésie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des poètes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère : aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport ; & quand même

même leurs règles seraient justes , combien peu seraient-elles utiles ! *Homère* , *Virgile* , le *Tasse* , *Milton* , n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles , tant de liens , ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche , & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière , & non pas s'y trainer avec des bequilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles , qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poète Grec a composé deux poèmes d'une nature absolument différente , ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite , qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyssée* , il falut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu près comme les astronomes , qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires , & créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de crystal à la moindre difficulté.

Si un de ceux , qu'on nomme savans , & qui se croient tels , venait vous dire : *Le poème épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale & dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux dans l'espace d'une année* ; il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle , les Anglais ont un poème épique , dont le héros loin de venir à bout d'une

d'une grande entreprise par le secours céleste en une année , est trompé par le diable & par sa femme en un jour , & est chassé du Paradis terrestre pour avoir desobéi à DIEU. Ce poëme cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade* , & beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère* , avec quelque apparence de raison.

Mais , me direz - vous , le poëme épique ne fera - t - il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fautive que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle* , le *Cinna* de *Corneille* , l'*Athalie* de *Racine* , le *César* de *Shakespeare* , le *Caton* d'*Addisson* , la *Méropé* du marquis *Scipion Maffei* , le *Roland* de *Quinault* , sont toutes de belles tragédies , & j'ose dire toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues , ou que la coutume ne nous a point encor rendues familières. Il n'en est point des arts , & surtout de ceux qui dépendent de l'imagination , comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux , les minéraux , les élémens , les animaux , parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes , les langues , le goût des peuples les plus voisins différent. Que dis-je ?

je ? la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination , il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manières , tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs , autant que nous en pouvons juger , était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi* : des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes. Mais sans aller si loin , un Français accoutumé à nos opéra , ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'opéra de Paris ; & tous deux ont également tort , ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée , que le caractère des deux langues est très-différent , que ni l'accent , ni le ton ne sont les mêmes : que cette différence est sensible dans la conversation , plus encor sur le théâtre tragique , & doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à peu près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio* , & en France par nos architectes , ne ressemblent pas plus à celles de *Plin* & de *Cicéron* , que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples , qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'était la tragédie chez les Grecs ? Un chœur , qui demeurait presque toujours sur le théâtre , point de
divi

division d'actes, très-peu d'action, encor moins d'intrigues. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action; & si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité, qui anime leurs pièces, un style naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique? Le mot *épi-que* vient du Grec *Επος*, qui signifie Discours: l'usage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'avantures héroïques; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifiait aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut ensuite conféré aux seuls souverains de Rome.

Le poëme épique regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade*; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée*; qu'il soit heureux ou infor-

infortuné , furieux comme *Achille* , ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal personnage , ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre , ou sur la mer , sur le rivage d'Afrique comme dans la *Lusiade* , dans l'Amérique comme dans l'*Araucana* ; dans le ciel , dans l'enfer , hors des limites de notre monde , comme dans le *Paradis* de *Milton* ; il n'importe : le poème sera toujours un poème épique , un poème héroïque , à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule , disait le célèbre *Mr. Addisson* , de donner le titre de poème épique au *Paradis perdu* de *Milton* , appelez - le , si vous voulez , un poème divin ; donnez - lui tel nom qu'il vous plaira , pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Iraîs-je refuser le nom de comédies aux pièces de *Mr. Congrève* , ou à celles de *Calderon* , parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense : un homme , qui n'a lu que les auteurs classiques , méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes , & celui qui ne fait que la langue de son pays , est comme ceux qui , n'étant jamais sortis de la cour de France , prétendent que le reste du monde est peu de chose , & que qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir , sur quoi les nations polies se réunissent , & sur quoi elles diffèrent. Un poème

poème épique doit partout être fondé sur le jugement , & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens , appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action , *une* & *simple* , qui se développe aisément & par degrés , & qui ne coûte point une attention fatigante , leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes , qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné. Plus l'action sera *grande* , plus elle plaira à tous les hommes , dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit *intéressante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; & un poème parfait d'ailleurs , s'il ne touchait point , serait insipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière* , parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait , s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux , l'intervention d'un pouvoir céleste , la nature des épisodes , tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume , & de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions , & point de règles générales.

Mais , me direz-vous , n'y a-t-il point des beautés de goût , qui plaisent également à toutes les nations ? Il y en a sans doute en très-

La Henriade.

X

grand

grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres , qu'on a pris les anciens pour modèles , *Homère* , *Démotène* , *Virgile* , *Cicéron* , ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les peuples de l'Europe , & fait de tant de nations différentes une seule république de lettres ; mais au milieu de cet accord général , les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés & meuris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit , des goûts , des couleurs , & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien , un Français , un Anglais , un Espagnol à son stile , comme aux traits de son visage , à sa prononciation , à ses manières. La douceur & la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs Italiens. La pompe des paroles , les métaphores , un stile majestueux , sont , ce me semble , généralement parlant , le caractère des écrivains Espagnols. La force , l'énergie , la hardiesse , sont plus particulières aux Anglais ; ils sont surtout amoureux des allégories & des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté , l'exactitude , l'élégance ; ils hazardent peu ; ils n'ont ni la force Anglaise , qui leur paraîtrait une force gigantesque & monstrueuse , ni la douceur Italienne , qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût
&

& ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous les jours cette différence , qui se trouve entre les goûts des peuples voisins , considérons maintenant leur stile.

On approuve avec raison en Italie , ces vers de la troisième strophe du premier chant de la *Jérusalem*.

*Così allegro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso :
Socchi amari ingannato in tanto ei beve ,
E dall' inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des fables , qui enveloppent des leçons utiles , avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel , ne ferait pas soufferte dans un poème épique Français. Nous lisons avec plaisir dans *Montagne* , qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant*. Mais cette image , qui nous plaît dans son stile familier , ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé , & qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizième de la *Jérusalem* , lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

*Volea gridar : dove , o crudel , me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Sì , che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.*

324 ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE ,

Ces quatre vers italiens sont très-touchans & très-naturels ; mais si on les traduit exactement , ce sera un *galimatias* en français. „ Elle „ voulait crier , Cruel , pourquoi me laisses-tu „ seule ? mais la douleur ferma le chemin à sa „ voix , & ces paroles douloureuses reculèrent „ avec plus d'amertume , & retentirent sur son „ cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du poëme singulier de *Milton* , dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier livre dans la description de Satan & des enfers.

— Round he throws his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay ,
Mix'd with obdurate pride , and stedfast hate.
At once , as far as angels ken , he views
The dismal situation waste and wild :
A dungeon horrible , on all sides round ,
As one great furnace , flam'd yet from those flames
No light , but rather darkness visible ,
Serv'd only to discover , sights of woe :
Regions of sorrow ! doleful shades ! where peace
And rest can never dwell ! hope never comes
That comes to all ; &c.

„ Il promène de tous côtés ses tristes yeux ,
„ dans lesquels sont peints le désespoir & l'hor-
„ reur , avec l'orgueil & l'irréconciliable haine.
„ Il voit d'un coup d'œil , aussi loin que les
„ regards des chérubins peuvent percer , ce
„ séjour

„ séjour épouvantable , ces déserts désolés , ce
 „ donjon immense , enflammé comme une four-
 „ naise énorme. Mais de ces *flammes il ne sor-*
 „ *tait point de lumière , ce sont des ténèbres vi-*
 „ *sibles* , qui servent seulement à découvrir des
 „ spectacles de désolation , des régions de dou-
 „ leur , dont jamais n'approchent le repos ni
 „ la paix , où l'on ne connaît point l'espérance
 „ connue partout ailleurs.

Antonio de Solis dans son excellente histoire de la conquête du Mexique , après avoir dit que l'endroit , où *Montézume* consultait ses dieux , était une large voûte souterraine , où de petits soubiraux laissaient à peine entrer la lumière , ajoute : *O permitian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad* : „ Ou lais-
 „ saient entrer seulement autant de jour qu'il
 „ en fallait pour voir l'obscurité. “ Ces ténè-
 bres visibles de *Milton* ne sont point condam-
 nées en Angleterre , & les Espagnols ne repren-
 nent point cette même pensée dans *Solis*. Il
 est très-certain que les Français ne souffriraient
 point de pareilles libertés : Ce n'est pas assez
 que l'on puisse excuser la licence de ces expres-
 sions , l'exactitude Française n'admet rien qui
 ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis , pour ne laisser aucun
 doute sur cette matière , de joindre un nou-
 vel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je
 le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un
 homme comme le P. *Bourdaloie* prêche devant
 une assemblée de la communion Anglicane , &
 qu'animant par un geste noble , un discours

pathétique , il s'écrie : „ Oui , Chrétiens ;
 „ vous étiez bien disposés ; mais le sang
 „ de cette veuve que vous avez abandon-
 „ née ; mais le sang de ce pauvre que vous
 „ avez laissé opprimer ; mais le sang de ces
 „ misérables dont vous n'avez pas pris en main
 „ la cause ; ce sang retombera sur vous , &
 „ vos bonnes dispositions ne serviront qu'à
 „ rendre sa voix plus forte pour demander à
 „ DIEU vengeance de votre infidélité. Ah !
 „ mes chers auditeurs , &c. “ Ces paroles pa-
 thétiques prononcées avec force , & accompa-
 gnées de grands gestes , feront rire un audi-
 toire Anglais : car autant qu'ils aiment sur le
 théâtre les expressions ampoulées , & les mou-
 vemens forcés de l'éloquence , autant ils goûtent
 dans la chaire une simplicité sans orne-
 ment. Un sermon en France est une longue
 déclamation scrupuleusement divisée en trois
 points , & récitée avec enthousiasme. En
 Angleterre un sermon est une dissertation so-
 lide , & quelquefois sèche , qu'un homme lit
 au peuple sans geste & sans aucun éclat
 de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle.
 En voilà assez pour faire voir , combien
 grande est la différence entre les goûts des na-
 tions.

Je fais , qu'il y a plusieurs personnes , qui ne
 sauraient admettre ce sentiment. Ils disent , que
 la raison & les passions sont partout les mê-
 mes ; cela est vrai , mais elles s'expriment par-
 tout diversément. Les hommes ont en tout pays
 un nez , deux yeux & une bouche ; cependant
 l'af-

L'asssemblage des traits , qui fait la beauté de France , ne réussira pas en Turquie , ni une beauté Turque , à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même , comment veut-on asservir à des loix générales , des arts , sur lesquels la coutume , c'est-à-dire l'inconstance , a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts , il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas , pour connaître l'épopée , d'avoir lu *Virgile* & *Homère* ; comme ce n'est point assez , en fait de tragédie , d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs ; mais ce serait s'égarer étrangement , que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la religion qui est presque toujours le fondement de la poésie épique , est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siège de Troye , que de celles des Américains. Nos combats , nos sièges , nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre , celle de la boussole , de l'imprimerie , tant d'autres arts , qui ont été apportés récemment dans le monde , ont en quel-

ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE ;

que façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens , mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'*Homère* nous représente ses dieux s'enivrans de nectar , & rians sans fin de la mauvaise grace dont *Vulcain* leur sert à boire ; cela était bon de son tems , où les dieux étaient ce que les fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un poème une troupe d'anges & de saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un auteur , qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le diner de son héros , & qui changerait de vieux vaisseaux en belles nymphes ? En un mot admirons les anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle ; & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine , & à nous-mêmes , de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous , pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions , dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie , qui méritent plus l'attention d'un voyageur , que la *Jérusalem* du *Tasse*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre , que le grand *Newton*. *Camoëns* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir , & même un grand avantage pour un homme qui pense , d'examiner tous ces poèmes épiques de différente nature , nés en des siècles

cles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages , Grecs , Romains , Italiens , Anglais ; tous habillés , si je l'ose dire , à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces , que de prétendre les peindre ; j'essayerai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein ; je ne ferai que proposer ; il doit juger ; & son jugement sera juste , s'il lit avec impartialité , & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école , ni cet amour propre mal entendu , qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance , le progrès , la décadence de l'art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ; il le suivra dans tous ses changemens ; il distinguera ce qui est *beauté* , dans tous les tems , & chez toutes les nations , d'avec ces *beautés locales* , qu'on admire dans un pays , & qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à *Aristote* ce qu'il doit penser d'un auteur Anglais ou Portugais , ni à Mr. *Perrault* comment il doit juger de l'*Iliade* ; il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger* , ni par le *Bossu* ; mais il tirera ses règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux , & il jugera entre les dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton* , entre *Calipso* & *Didon* , entre *Armide* & *Eve*.

Si les nations de l'Europe , au lieu de se mépriser

priser injustement les uns les autres , voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins , non pas pour en rire , mais pour en profiter , peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMÈRE.

HOMÈRE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère chrétienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'âge qui suivait celui de la guerre de Troie , & que cet âge , dans lequel il vivait , finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain , qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvait avoir vû dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siège , & il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie , qui avaient vû *Ulysse* , *Ménélas* & *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade* , (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des poètes pour historiens & pour théolo-

théologiens ; ce ne fut même que quatre cent ans après *Hésiode* & *Homère* , qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage , qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs , était très raisonnable. Un livre dans ces tems-là était une chose aussi rare , qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire *in folio* de chaque village , comme on fait à présent , on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des dieux & l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs , parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur , & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers , & ils n'eurent en aucun tems de poésie sans musique.

A l'égard d'*Homère* , autant ses ouvrages sont connus , autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on fait de vrai , c'est que longtems après sa mort on lui a érigé des statues , & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion est , que de son vivant il mendiait dans ces sept villes , & que celui , dont la postérité a fait un dieu , a vécu méprisé & misérable ; deux choses compatibles.

L'*Iliade* , qui est le grand ouvrage d'*Homère* , est plein de dieux & de combats peu vraisemblables.

blables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans , qui écoutent avidement ces contes de forciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge , & il n'y a point de nation , qui n'ait eu les siennes. De ces deux Sujets qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ses dieux , & la grossièreté de ses héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. *Homère* a peint les dieux tels qu'on les croyait , & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie payenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois grâces , qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté , si la ceinture de *Vénus* sont de son invention , quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion , que nous lui reprochons ? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui , peut-on mépriser un siècle , qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'*Homère* , on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle* , au neuvième livre de l'*Iliade* , mettre trois gigots de mouton dans une marmite , allumer & souffler le feu , & préparer le diner avec *Achille* ; *Achille* & *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII* , roi de Suède , a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca* ,

Tocca , sans perdre rien de son héroïsme : & la plupart de nos généraux , qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée , auront bien de la peine à égaler ces héros , qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse *Nausica* , qui suivie de toutes ses femmes , va laver ses robes & celles du roi & de la reine. On peut trouver ridicule , que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père , lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas , qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe , la mollesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ses héros , c'est qu'avant l'invention de la poudre , la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'est que par cette supériorité seule les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes : leurs plaisirs étaient des exercices violens : ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars , à couvert des influences de l'air , pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à représenter un *Ajax* , & un *Hector* , non un courtisan de Versailles , ou de Saint James.

Après avoir rendu justice au fonds du sujet des poèmes d'*Homère* , ce serait ici le lieu d'examiner

miner la manière dont il les a traités , & d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière , que je me bornerai à une seule réflexion , dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples , il s'est trouvé bien des infidèles , qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des savans , des *raisonneurs* , qui l'ont traité d'écrivain pitoyable ; tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poésie est depuis quelque tems un grand sujet de dispute en France : *Perrault* commença la querelle contre *Despréaux* ; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son livre du parallèle des anciens & des modernes , où l'on voit un esprit très-superficiel , nulle méthode & beaucoup de méprises. Le redoutable *Despréaux* accabla son adversaire , en s'attachant uniquement à relever ses bévues ; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault* , sans qu'on entamât seulement le fonds de la question. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue Grecque ; mais l'esprit a suppléé en lui , autant qu'il est possible , à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art , de discrétion & de finesse que ses dissertations sur *Homère*. Madame *Dacier* , comme par une érudition , qu'on eût admirée dans un homme , soutint la cause d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur.

tateur. On eût dit , que l'ouvrage de Mr. de la Motte était d'une femme d'esprit , & celui de Madame Dacier d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue Grecque , ne pouvait sentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait. L'autre , toute remplie de la superstition des commentateurs , était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi , lorsque je lus *Homère* , & que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques , & ces beautés plus grandes que ces fautes , je ne pus croire d'abord , que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun auteur , qui soit tombé si bas , après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille* , génie pour le moins égal à *Homère* , a fait à la vérité *Pertharite* , *Surena* , *Agésilas* , après avoir donné *Cinna* & *Polyeucte* ; mais *Surena* & *Pertharite* sont des sujets encor plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-faibles , mais non pas remplies d'absurdités , de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespear* , leur premier poète tragique , n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vû à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine* , toute bien traduite qu'elle est par *Philipps* , ou au *Caton* d'*Addisson* , qu'aux anciennes pièces de *Shakespear*. Ces pièces sont des monstres en tragédie.

die. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise au premier acte le héros , qui meurt de vieillesse au cinquième ; on y voit des forciers , des payfans , des yvrognes , des bouffons ; des fossoyeurs , qui creusent une fosse , & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde , vous le trouverez dans *Shakespear*. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaise , je ne pouvais comprendre , comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue , je m'aperçus que les Anglais avaient raison , & qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment , & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés , d'autant plus singulières , que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent-cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de *Caton* , & ses talens qui en ont fait un secrétaire d'état , n'ont pû le placer à côté de *Shakespear*. Tel est le privilège du génie d'invention , il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide , sans art , sans règle ; il s'égare dans sa carrière : mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison & qu'ex-

acti-

actitude. Tel à peu près était *Homère* : il a créé son art , & l'a laissé imparfait : c'est un cahos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis de Desmarêts*, la *Pucelle de Chapelain*, ces poèmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame de Pradon* est plus exact que le *Cid de Corneille*. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie, que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, c'est un feu dévorant, qui pousse par les vents, consume la terre devant lui. Si c'est un dieu, qui se transporte d'un lieu à un autre, il fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*? il personifie les prières; elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pou-

La Henriade.

Y

viii

tant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'injure , l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger , levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute , qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Motte Houdart de l'académie Française , qui dans sa traduction d'Homère , étrangle tout ce beau passage , & le racourcit ainsi en deux vers :

*On apaise les dieux ; mais par des sacrifices ,
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.*

Quel malheureux don de la nature que l'esprit , s'il a empêché Mr. de la Motte de sentir ces grandes beautés d'imagination , & si cet académicien si ingénieux a cru , que quelques antithèses , quelques tours délicats , pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère* ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte* ; en vain avec tout l'art possible , & soutenu de beaucoup de mérite , s'était-il fait un parti considérable ; son parti , ses éloges , sa traduction , tout a disparu , & *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés , sont la plupart des esprits trop philosophiques , qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de Mr. *Pascal* , qu'il n'y

a point de beauté poétique , & que faute d'elle on a inventé de grands mots , comme fatal laurier , bel astre , &c. que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage , sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des poètes , il faut savoir sentir , il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître , comme pour décider sur la musique , ce n'est pas assez , ce n'est rien même , de calculer en mathématicien la proportion des tons , il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encor connaître les poètes par les traductions ; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage , & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame Dacier , n'a point lu *Homère* ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du poète , plein de négligences extrêmes , mais jamais affecté , & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'ayent jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même , qu'on trouvera comme ses héros , tout plein de défauts , mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'œconomie de son poème ! Heureux qui peindrait les détails comme lui ! Et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes.



CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade ; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne fais par quelle fatalité la mémoire des grands hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andes, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15. de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance ; *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre dans la retraite la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

CHAPITRE TROISIÈME. 341

Il est le seul de tous les poètes épiques , qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste* , de *Mécène* , de *Tucca* , de *Pol lion* , d'*Horace* , de *Gallus* , ne fervirent pas peu , sans doute , à diriger les jugemens de ses contemporains , qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si - tôt justice. Quoi qu'il en soit , telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome , qu'un jour comme il vint paraître au théâtre , après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers , tout le peuple se leva avec des acclamations , honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux , modeste , & même timide. Il se dérobaît très souvent en rougissant à la multitude , qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire ; ses mœurs étaient simples ; il négligeait sa personne & ses habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité , qui s'accorde si bien avec le génie , & qui semble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés , & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois , il n'était plus le même , dit-on , lorsqu'il écrivait en prose. *Sénèque* le philosophe nous apprend , que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu descendre à la prose , puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poésie ?

Y 3

Horace

Horace & lui furent comblés de bien par *Auguste*. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux : aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguste*, a effacé l'horreur de ses proscriptions ; ils nous font aimer sa mémoire ; ils ont fait , si j'ose le dire , illusion à toute la terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca* , à *Varius* , à *Mécénas* & à l'empereur même. On fait , qu'il ordonna par son testament , que l'on brûlât son *Enéide* , dont il n'était point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encor les vers qu'*Auguste* composa au sujet de cet ordre , que *Virgile* avait donné en mourant ; ils sont beaux ; & semblent partir du cœur.

Ergone supremis potuit vox improba verbis

Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes ?

Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis ? &c.

Cet ouvrage , que l'auteur avait condamné aux flammes , est encor avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son poème des traditions fabuleuses , que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui , à peu près comme *Homère* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siège de Troie ; car en vérité il n'est pas croyable , qu'*Homère* & *Virgile* se soient soumis par avance à cette règle bizarre , que
le

CHAPITRE TROISIEME. 343

le père *le Bossu* a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages , & de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme , avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie , qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle , ou dans un roman frivole , qui n'est qu'un tissu de petites intrigues , lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire , ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poètes épiques , au contraire , sont obligés de choisir un héros connu , dont le nom seul puisse imposer au lecteur , & un point d'histoire , qui soit par lui-même intéressant. Tout poète épique qui suivra la règle de *le Bossu* , sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination , & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable , toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité , que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule , que de commencer à bâtir , pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux , qui étaient épars dans plusieurs livres , & dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicaruaſſe*. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée* ; il n'oublie ni la fable des *Har-*

pies , ni les prédictions de *Celeño* , ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens* ont mangé leurs assiettes , &c. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en nymphes , *Denis d'Halicarnasse* n'en parle point : mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir , que ce conte était une ancienne tradition , *Prisca fides facta , sed fama perennis*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile , & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile* , qui choquent au premier coup d'œil , on ferait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai , que nous permettrions à un auteur Français , qui prendrait *Clovis* pour son héros , de parler de la sainte ampoule , qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi , & qui se conserve encor avec foi dans cette ville ? Un Anglais , qui chanterait le roi *Arthur* , n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables , où se perd l'origine de chaque peuple , qu'on respecte leur antiquité , en riant de leur absurdité. Après tout , quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes , je pense qu'il vaudrait encor mieux les rejeter entièrement ; un seul lecteur sensé que ces faits rebutent , mérite plus d'être ménagé , qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable , *Virgile* est blâmé par quelques critiques , & loué
par

par d'autres , de s'être asservi à imiter *Homère*. Pour moi , si j'ose hasarder mon sentiment , je pense , qu'il ne mérite ni ces reproches , ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'*Homère* , qui étaient aussi les siens , & qui selon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément , il les fait agir avec plus de jugement que le poète Grec. Il parle comme lui du siège de Troye ; mais j'ose dire , qu'il y a plus d'art , & des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville , que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie , que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso* ; qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé , il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile* , dit-on. Si cela est , c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai , que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons , quelques descriptions , dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand , il est lui-même ; s'il bronche quelquefois , c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres , qui ne savent point varier leurs figures. Voyez , dit-on , quelle profusion de caractères *Homère* a jetté dans son *Iliade* : au lieu que dans l'*Enéide* , le fort *Cloanthé* ,

le brave *Gias* , & le fidèle *Achate* , sont des personnages insipides , des domestiques d'*Enée* , & rien de plus , dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire , qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée* , & *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le poète Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros ; & comme son talent était de faire des tableaux , plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante , il a suivi l'impulsion de son génie , en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans , mais qui ne touchent point. *Virgile* , au contraire , sentait , qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage , & le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* , qu'il a voulu , & qu'il a dû nous attacher ; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poème.

Saint Evremond dit , qu'*Enée* est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il est vrai , qu'*Enée* passe auprès de bien des gens , plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille* , ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage , si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent , il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède* , qui combattent contre des dieux , il aurait plu davantage à ces critiques ; mais il mérite-

mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, & que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* que le premier, le second, le quatrième & le sixième livres, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de *Troye*. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guères que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vûe, ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de *Troye*. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire, que les six derniers chants de l'*Enéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable.

ble. Vous voyez partout la main d'un homme sage , qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi , s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Enéide* , c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune prince passionnément amoureux , prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie* , qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules désirent également ce mariage , qui semble devoir assurer la tranquillité publique , le bonheur de *Turnus* , celui d'*Amate* , & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances , lorsqu'on touche au moment de tant de félicités , voici qu'un étranger , un fugitif , arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi Latin pour obtenir un asyle ; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille , qu'*Enée* ne demandait pas : de-là suit une guerre cruelle ; encor ne commence-t-elle que par hazard & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par *Enée* ; la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort ; & le faible roi Latin pendant tout ce tumulte ne fait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre , ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais , laissant *Turnus* & *Enée* se battre

battre pour sa fille , sur d'avoir un gendre
quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé , ce me semble , de remédier
à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'*Enée* eût
à délivrer *Lavinie* d'un ennemi , plutôt qu'à
combattre un jeune & aimable amant , qui avait
tant de droits sur elle , & qu'il secourût le vieux
roi *Latinus* , au lieu de ravager son pays. Il a
trop l'air du ravisseur de *Lavinie* : j'aimerais
qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût
un rival que je pusse haïr , afin de m'intéresser
au héros davantage. Une belle disposition eût
été une source de beautés nouvelles. Le père
& la mère de *Lavinie* , cette jeune princesse
même , eussent eu des personnages plus conven-
nables à jouer. Mais ma présomption va trop
loin ; ce n'est point à un jeune peintre à oser
reprendre les défauts d'un *Raphael* , & je ne puis
pas dire comme le *Corrège* , *Son Pittor anche io*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L U C A I N.

Après avoir levé nos yeux vers *Homère* &
Virgile , il est inutile de les arrêter sur
leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius* ,
& *Silius Italicus* , l'un faible , l'autre monstrueux
imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enéide* ; mais il ne
faut pas omettre *Lucain* , dont le génie origi-
nal

rial a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité ; il ne doit à personne ni ses beautés , ni ses défauts , & mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maison de l'ordre des chevaliers : il nâquit à Cordouë en Espagne sous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encor que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome , où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques , qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol , qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé , ils ont cru trouver dans son stile des barbarismes qui n'y sont point , & qui supposé qu'ils y fussent , ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron* , jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie , & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet , qu'ils traitèrent tous deux , était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur , est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains ; *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges ; il le loue même avec trop de flatterie ; & en cela seul il a imité *Virgile* , qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé.

II

Il força *Sénèque* à conspirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration , dont la découverte coûta la vie à trois cent Romains du premier rang. Etant condamné à la mort , il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud , & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale* , qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier , qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique. *Varius* , contemporain , ami & rival de *Virgile* , mais dont les ouvrages ont été perdus , avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems , la notoriété publique de la guerre civile , le siècle éclairé , politique , & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain* , la solidité de son sujet , ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature , était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon* , *Diomède* , *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome , où les plus grands capitaines , & les plus puissans hommes , qui aient jamais été , disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens , mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'ensuure. Ainsi il est arrivé ,
qu'*Achil.*

qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importants par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés, qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*: il peint comme *Salluste*; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*, *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Venus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jetât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire Romain avaient besoin d'être relevés par
l'inter-

l'intervention des dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre siècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de *Pharfale*, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poëme ne saurait subsister sans divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine ; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun poëte, est le discours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me fers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ses défauts.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
 A ces ames qu'agite un avenir douteux.
 Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
 Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre ;
 Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
 Je ne consulte point les dieux ni les enfers.
 Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
 Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître,
 Nous trouvons DIEU partout ; partout il parle à nous.
 Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ;
 Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
 Si le charme des sens ne le force à se taire,

La Henriade,

Z

Pensez,

354 ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.

Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité ?
 Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité ?
 Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste ,
 Que les cieux , que la terre , & que le cœur du juste ?
 C'est lui qui nous soutient , c'est lui qui nous conduit ;
 C'est sa main qui nous guide , & son feu qui nous luit ;
 Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême , &c.

C'est bien assez , Romains , de ces vives leçons ,
 Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons ;
 Si nous n'y savons pas lire nos aventures ,
 Percer avant le tems dans les choses futures ,
 Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher ,
 Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait
 usage du ministère des dieux , mais pour avoir
 ignoré l'art de bien conduire les affaires des
 hommes , que *Lucaïn* est si inférieur à *Virgile*.
 Faut-il qu'après avoir peint *César* , *Pompée* , *Ca-*
ton , avec des traits si forts , il soit si faible ,
 quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus
 qu'une gazette pleine de déclamations ; il me
 semble , que je vois un portique hardi & im-
 mense , qui me conduit à des ruines.



C H A

CHAPITRE CINQUIÈME. LE TRISSIN.

Après que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent ; & lorsqu'après huit cent ans ils commencèrent à renaître, ils renâquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture & de la sculpture de ces tems-là, est un composé bizarre de grossièreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polît la première, ensuite l'Espagnole, puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art, qui fut cultivé avec succès. *Dante & Pétrarque* écrivirent dans un tems, où l'on n'avait pas encor un ouvrage de prose supportable ; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre for-

te d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes , qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques* , dans les tems qu'ils ne savaient pas lire : ce qui prouve en passant , que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit , le *Tasse* était encor au berceau , lorsque le *Trissin* , auteur de la fameuse *Sophonisbe* , la première tragédie écrite en langue vulgaire , entreprit un poème épique. Il prit pour son sujet *l'Italie délivrée des Goths par Bélizaire sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit ; & cette aurore du bon goût , brilla pendant quelque tems , jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu , & d'une grande capacité. *Léon X.* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint* ; mais enfin il sacrifia son ambition , & la prétendue solidité des affaires , à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres , que nous avons vû quitter , & même mépriser les lettres , après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère* , & cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il

en

en a tout pris , hors le génie. Il s'appuye sur *Homère* pour marcher , & tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poète Grec , mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le *Trissin* , par exemple , a copié ce bel endroit d'*Homère* , où *Junon* parée de la ceinture de *Vénus* , dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vuës sur son époux dans l'*Italia liberata*. „ Elle commence „ par se baigner dans sa belle chambre ; elle „ met une chemise blanche ; & après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette , elle va trouver l'empereur , qui „ est assis sur un gazon dans un petit jardin ; „ elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries , & enfin *Justinien* le diede un bascio

*Soave , e le gettò le braccia al collo ,
Ed ella stette ; e sorridendo disse :
Signor mio dolce , or che volete fare ?
Che se venisse alcuno in questo luogo ,
E ci vedesse , avrei tanta vergogna ,
Che più non tarderei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze ,
Chiudamo gli usci , e sopra il vostro letto
Poniam ci , e fate poi quel , che vi piace.
L'Imperador rispose ; Alma mia vita ,
Non dubitate de la vista altrui ;
Che qui non può venir persona umana
Se non per la mia stanza ; & io la chiusi
Come qui venni , et hò la chiave a canto :*



358 **ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE ,**

*E penso , che ancor voi chiudeste l'uscio ,
Che vien in esso dalle stanze vostre
Perchè giamai non lo lasciaste aperto.
E detto questo , subito abbracciolla ;
Poi si colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno ; &c.*

„ L'empereur lui donna un doux baïser , &
„ lui jetta les bras au cou. Elle s'arrêta , &
„ lui dit en souriant : Mon doux seigneur , que
„ voulez-vous faire ? si quelqu'un entrerait ici
„ & nous découvrirait , je serais si honteuse , que
„ j's n'oserais plus lever les yeux. Allons dans
„ notre appartement , fermons les portes , met-
„ tons-nous sur le lit , & puis faites ce que
„ vous voudrez. L'empereur lui répondit : Ma
„ chère ame , ne craignez point d'être aper-
„ çue. Personne ne peut entrer ici que par
„ ma chambre , je l'ai fermée , & j'en ai la
„ clef dans ma poche. Je présume , que vous
„ avez aussi fermé la porte de votre apparte-
„ ment , qui entre dans le mien : car vous ne
„ le laissez jamais ouvert. Après avoir ainsi parlé ,
„ il l'embrasse & la jette sur l'herbe tendre ,
„ qui semble partager leurs plaisirs , & qui se
„ couronne de fleurs. “ Ainsi ce qui est décrit
noblement dans *Homère* devient aussi bas &
aussi dégoûtant dans le *Trissin* , que les ca-
resses d'un mari & d'une femme devant le
monde.

Le *Trissin* semble n'avoir copié *Homère* ,
que dans le détail des descriptions : il est très-
exact à peindre les habillemens & les meubles
de

de ses héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui , pour remarquer seulement ses fautes , mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite , d'avoir été le premier moderne en Europe , qui ait fait un poëme épique régulier & sensé , quoique faible , & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus , il est le seul des poëmes Italiens , dans lequel il n'y ait ni jeux de mots , ni pointes , & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.



CHAPITRE SIXIÈME.

LE CAMOUENS.

TAndis que le *Triffin* en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle , & s'acquérait une réputation, qui dure encor parmi ses compatriotes , qui l'appellent le *Virgile Portugais*.

Camouens d'une ancienne famille Portugaise, nâquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, tandis que *Jean II.* régnaît en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emanuel le grand* héritier du trône & des grands desseins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emanuel déterminé à fuivre le projet , qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan , fit partir en 1497. *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire & impraticable , parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui , passèrent pour des insensés , qui se sacrifiaient de gayeté de cœur. Ce n'était qu'un cri de la ville contre le roi :
 _____ tout

tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers , & les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit , & fut le premier fondement du commerce , que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition , comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un désir vague de voyager & de faire fortune , & l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes , ses mécontentemens de la cour , & surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination , l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau , & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu , qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel , c'était un de ces malheurs singuliers , que la destinée réservait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine , où les Portugais avaient un petit comptoir , & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son poème de la découverte des Indes , qu'il intitula *Lusade* , titre qui a peu de rapport au sujet , & qui , à proprement parler , signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même , & de-là retournant ensuite à Goa , il fit naufrage

frage sur les côtes de la Chine , & se fauva , dit-on , en nageant d'une main , & de l'autre tenant son poëme , seul bien qui lui restait. De retour à Goa , il fut mit en prison ; il n'en sortit , que pour essuyer un plus grand malheur , celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800. livres de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie , & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort , qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables , & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre , & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie , que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade* , traité par un esprit aussi vif que le *Camouens* , ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fonds de son poëme n'est ni une guerre , ni une querelle de héros , ni le monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : „ Je chante ces hom-
„ mes

„ mes au-deffus du vulgaire , qui des rives
 „ occidentales de la Lusitanie , portés sur des
 „ mers qui n'avaient point encor vû de vais-
 „ seaux , allèrent étonner la Trapobane de leur
 „ audace : eux dont le courage , patient à souf-
 „ frir des travaux au-delà des forces humaines ,
 „ établit un nouvelle empire sous un ciel in-
 „ connu & sous d'autres étoiles. Qu'on ne
 „ vante plus les voyages du fameux Troyen ,
 „ qui porta ses dieux en Italie ; ni ceux du
 „ sage Grec , qui revit Itaque après vingt ans
 „ d'absence ; ni ceux d'*Alexandre* , cet impé-
 „ tueux conquérant. Disparaissent , drapeaux que
 „ *Trajan* déployait sur les frontières de l'Inde :
 „ Voici un homme à qui *Neptune* a abandonné
 „ son trident : Voici des travaux qui surpas-
 „ sent tous les vôtres.

„ Et vous , nymphes du Tage , si jamais
 „ vous m'avez inspiré des sons doux & tou-
 „ chans , si j'ai chanté les rives de votre aim-
 „ able fleuve , donnez-moi aujourd'hui des ac-
 „ cens fiers & hardis ; qu'ils ayent la force &
 „ la clarté de votre cours , qu'ils soient purs
 „ comme vos ondes , & que désormais le Dieu
 „ des vers préfère vos eaux à celles de la fon-
 „ taine sacrée.

Le poète conduit la flotte Portugaise à l'em-
 bouchure du Gange ; il décrit en passant les
 côtes occidentales , le midi & l'orient de l'A-
 frique , & les différens peuples qui vivent sur
 cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du
 Portugal. On voit dans le troisième chant , la
 mort de la célèbre *Inès de Castro* , épouse du
 roi

364. ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE,

roi *Don Pedro* , dont l'avanture déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris ; c'est à mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans & mieux écrits. La simplicité du poëme est réhaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une , qui , je l'ose dire , doit réussir dans tous les tems , & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à redoubler le cap de Bonne-Espérance , appelé alors le Promontoire des Tempêtes , on aperçoit tout-à-coup un formidable objet : c'est un fantôme , qui s'élève du fond de la mer , sa tête touche aux nues ; les tempêtes , les vents , les tonnerres font autour de lui ; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre , ou ce dieu , est le gardien de cet Océan , dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte ; il se plaint de l'audace des Portugais , qui viennent lui disputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction , qui fut extrêmement du goût des Portugais , & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'est une île enchantée , qui sort de la mer , pour le rafraichissement de *Gama* & de sa flotte. Cette île a servi , dit-on , de modèle à l'île d'*Armide* , décrite quelques années après par le *Tasse*. C'est là que *Vénus* , aidée des conseils du père éternel , & secondée en même tems des flèches de *Cupidon* , rend les *Néréides* amoureuses des Portugais. Les plaisirs
les

les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une *Néréide* , & *Thétis* obtient *Vasco de Gama* pour son partage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne , qui est l'endroit le plus délicieux de l'île , & de là lui montre tous les royaumes de la terre , & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île , & des plaisirs où les Portugais sont plongés , s'avise d'informer le lecteur , que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer , qu'une île enchantée , dont *Vénus* est la déesse , & où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours , ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend , que dans ce poème *Vénus* signifie la *Ste. Vierge* , & que *Mars* est évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure , je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue , que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne fera plus tant surpris , que *Gama* dans une tempête adresse ses prières à JESUS-CHRIST , & que ce soit *Vénus* , qui vienne à son secours. *Bacchus* & la vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais , après l'établissement de leur commerce , est la propagation de la foi , & *Vénus* se charge du succès de l'en-

l'entreprise. A parler sérieusement , un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble , que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poème : mais la poésie du stile , & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu , de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronese* parmi les grands peintres , quoiqu'il ait placé des pères bénédictins & des soldats Suisses dans des sujets de l'ancien testament.

Le *Camouens* tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au roi de Melinde , lui dit : *O roi, jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi , & couru autant de périls ; comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son Homère & son Virgile.* Mais de tous les défauts de ce poème , le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres , & le poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul , par le plaisir qu'il donne , tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin , que l'ouvrage est plein de grandes beautés , puisque depuis deux cent ans il fait les délices d'une nation spirituelle , qui doit en connaître les fautes.



C H A-

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TASSE.

TOrquato Tasso commença sa *Gierusalemme liberata* dans le tems que la *Lusiade* du Camouens commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce poëme & pour en être jaloux ; il disait que le Camouens était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte , si elle était sincère , était très-mal fondée ; le Tasse était autant au-dessus de Camouens , que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le Tasse eût eu plus de raison d'avouer , qu'il était jaloux de l'*Arioste* , par qui sa réputation fut si longtems balancée , & qui lui est encor préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité , plus de variété , plus d'imagination que tous les autres ensemble ; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir , on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre , quoique plus agréable au commun des lecteurs , est cependant très-inférieur

rieur au véritable poëme épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux font les plus estimés , & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres & des géans que des héros , & d'outrer la nature que de la suivre.

Le *Tasse* naquit à Surrento en 1544. le 11. Mars , de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie , & avait été longtems une des plus puissantes. Sa grand' mère était une *Cornaro* : on fait assez , qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père né dans le déclin de sa maison , s'était attaché au prince de Salerne , qui fut dépouillé de sa principauté par *Charles-Quint*. De plus , *Bernardo* était poète lui-même ; avec ce talent , & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit prince , il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique , la seule richesse qu'il avait reçue de son père , se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo* , banni de Naples avec les partisans du prince de Salerne , & qui connaissait par une dure expérience le danger de la poésie , & d'être attaché aux grands , voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier
le

le droit à Padouë. Le jeune *Tasse* y réussit , parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie & en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant , un homme qui savait par cœur la logique d'*Aristote* , & ce bel art de disputer pour & contre en termes intelligibles , sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie , au milieu de toutes ses études , qui n'étaient point de son goût , composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de *Renaud* , qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira , le détermina dans son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'académie des *Etherei* de Padoue , sous le nom de *Pentito* , du repentant , pour marquer , qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit , & dans les autres , où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée , que son père avait voulu lui faire éviter , il alla se mettre sous la protection du duc de *Ferrare* , & crut qu'être logé & nourri chez un prince pour lequel il faisait des vers , était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans , il alla en France à la suite du cardinal d'*Este*. Il fut reçu du roi *Charles IX* , disent les historiens Italiens , avec des distinctions dues à son mérite , & revint à *Ferrare* , comblé d'honneurs & de biens. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés

La Henriade,

A a

se

se réduisaient à quelques louanges ; c'est la fortune des poètes. On prétend , qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc , & que cette passion , jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour , fut la source de cette humeur mélancholique , qui le consuma vingt années , & qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godefroi* ; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans , sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors , comme un grand homme de l'antiquité : J'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père , sans patrie , sans bien , sans famille , persécuté par les ennemis qui lui suscitaient ses talens , plaint , mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis , il souffrit l'exil , la prison , la plus extrême pauvreté , la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs , la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare , où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le royaume de Naples , trouver une sœur qu'il y avait , & dont il espérait quelque secours ; mais dont probablement il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pied

CHAPITRE SEPTIÈME. 371

à Ferrare , où il fut emprisonné encore. Le desespoir altera sa constitution robuste , & le rejetta dans des maladies violentes & longues , qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholastique* , qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront , c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique , cette consolation imaginaire dans des malheurs réels , fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin après vingt années l'envie fut lassée de l'opprimer ; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit , fatigué d'une suite de malheurs si longue , était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII* qui dans une congrégation de cardinaux avait résolu de lui donner la couronne de laurier , & les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre , qui paraît ridicule aujourd'hui , surtout en France , & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux , & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : *Je désire* , lui dit le pontife , *que vous honoriez la couronne*

de laurier , qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée. Les deux cardinaux *Aldobrandins* , neveux du pape , qui aimaient & admiraient le *Tasse* , se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au capitolé ; chose assez singulière , que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ses préparatifs ; & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment , il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui fappe la réputation des ouvrages médiocres , a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce : & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère* malgré ses fautes , & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade* : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet , qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si *Renaud* est une copie d'*Achille* , & *Godefroi* d'*Agamemnon* ; j'ose dire , que le *Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles , avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens , comme ceux de l'*Iliade* ; mais ses caractères sont mieux annoncés , plus fortement décrits , & mieux soutenus ; car il n'y en a presque

que pas un seul qui ne se démente dans le poëte Grec , & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs , & de distinguer les différentes espèces de vertus , de vices & de passions , qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'hermite *Pierre* , qui ne fasse un personnage dans le tableau , & un beau contraste avec l'enchanteur *Ismeno* ; & ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* & de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable , son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit , & *Renaud* intéresse.

Je ne fais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* , l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art , d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se serait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligüés pour venir du fond de l'Europe désoler un pays , sur lequel ils n'avaient aucun droit , & massacrer de sang froid un vénérable monarque âgé de 80. ans , & tout un

peuple innocent , qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les moines prêchaient ces saints brigandages , moitié par enthousiasme , moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique , qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des princes quittaient leurs états , les épuisaient d'hommes & d'argent , & les laissaient exposés au premier occupant , pour aller se battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens , & partaient pour la Terre-sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir , la mode , la superstition ; concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses , & la fureur la plus barbare , avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgeaient tout dans Jérusalem , sans distinction de sexe , ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulcre , ces monstres ornés de croix blanches , encor toutes dégoutantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées , fondirent tendrement en larmes , baissèrent la terre & se frapèrent la poitrine ; tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le *Tasse* fait voir , comme il le doit , les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros , qui sous la conduite d'un chef vertueux , vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un DIEU. Le sujet de la *Jérusalem* ,

à le considérer dans ce sens , est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour : & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés , il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son stile est presque partout clair & élégant ; & lorsque son sujet demande de l'élévation , on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains , & se change en majesté & en force.

On trouve , il est vrai , dans la *Jérusalem* environ deux cent vers , où l'auteur se livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut , que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes , qui même a augmenté depuis lui , mais dont les Italiens sont entièrement abusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire partout , il y a aussi bien des endroits , qu'on n'approuve qu'en Italie , & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode , qui ne tient en rien au reste du poème. Je parle de l'étrange & inutile *Talisman* , que fait le forcier *Ismeno* , avec

A a 4 une

une image de la Vierge *Marie* ; & de l'histoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encor si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction ; si *Olindo* & *Sophronia* , prêts à être les victimes de leur religion , étaient éclairés d'en-haut , & disaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entièrement hors-d'œuvre. On croit d'abord , que ce sont les principaux personnages du poëme ; mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art , & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux , que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des chrétiens , que l'image de la Vierge l'est aux mahométans.

Il y a dans l'épisode d'*Armide* , qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre , des excès d'imagination , qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphosés en poissons , & un perroquet chantant des chansons de sa propre composition , sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé , accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Tasse* ils étaient reçus dans toute l'Europe , & regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire Mr. *Locke* , ou Mr. *Addison* , sera étrangement révolté de trouver dans la *Jérusalem* un sorcier chrétien , qui tire *Renaud* des mains des
forciers

forçiers mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* & son compagnon à un vieux & saint magicien , qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon , vers une vieille , qui les transporte aussi-tôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de DIEU , tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade , & ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud* , dont toute l'armée avait grand besoin. Encor ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Tasse* ; elles sont copiées de l'*Arioste* , ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est là surtout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit , qui était réservé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife jusqu'à Jérusalem , la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants , DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air , qui excitaient des tempêtes , & qui tournaient son tonnerre contre les chrétiens , en faveur des mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt & se plongent dans l'abîme. } Mais bientôt après
le

le magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU , & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques , ils prennent possession de la forêt , où les chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes , pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin , & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce du myrthe , tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'hermite *Pierre* , & le mérite de la contrition de *Renaud* , rompent l'enchantement.

Je crois , qu'il est à propos de faire voir , comment *Lucaïn* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille , pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucaïn* & la traduction de *Brebeuf* , qui comme toutes les autres traductions est au-dessous de l'original.

*Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo ,
Obscurum cingens connexis aëra ramis ,
Et gelidas alte summotis folibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes , nemorumque potentes
Sylvani , Nymphaque tenent ; sed barbara ritu*

Sacra

*Sacra Deum , structæ diris feralibus ara ,
 Omnis & humanis lustrata cruoribus arbor.
 Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas ,
 Illis & volucres metuunt insistere ramis ,
 Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
 Incubuit sylvas , excussa que nubibus atris
 Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris ,
 Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
 Fontibus unda cadit , simulacra que mæsta Deorum
 Arte carent , cæsisque extant informia truncis.
 Ipse situs , putrique facit jam robore pallor
 Attonitos : non vulgatis sacrata figuris ,
 Numina sic metuunt : tantum terroribus addit
 Quos timeant , non nosse Deos. Jam fama ferebat
 Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas ,
 Et procumbentes iterum consurgere taxos ,
 Et non ardentis fulgere incendia sylvæ ,
 Robora que amplexos circumfulsisse dracones :
 Non illum cultu populi propiore frequentant ,
 Sed cessere Deis. Medio cum Phæbus in axe est ,
 Aut cælum nox atra tenet , pavet ipse sacerdos
 Accessus , dominumque timet deprendere luci.
 Hanc jubet immisso sylvam prosumbere ferro :
 Nam vicina operi , belloque intacta priori
 Inter nudatos stabat densissima montes.
 Sed fortes tremuere manus , motique verenda
 Majestate loci , si robora sacra ferirent ,
 In sua credebant redituras membra secures.
 Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
 Ut vidit , primus raptam vibrare bipennem*

Ausus ,

380 ESSAY SUR LA POÉSIE ÉPIQUE ;

*Aufus , & aëriam ferro proscindere quercum ,
 Effatur merso violata in robora ferro :
 Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam ;
 Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
 Imperiis non sublato secura pavore
 Turba ; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
 Procumbunt orni , nodosa impellitur ilex ,
 Sylvaque Dodones , & fluctibus altior alnus ,
 Et non plebeios luctus testata cupressus.
 Tum primum posuere comas , & fronde carentes
 Admisere diem , propulsaque robore denso
 Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
 Gallorum populi : muris sed clausa juvenus
 Exultat. Quis enim læsos impune putaret
 Esse Deos ?*

Voici la traduction de *Brebeuf* ; on fait qu'il était plus ampoulé encor que *Lucain* ; il gâte souvent son original en voulant le surpasser ; mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée ;
 Formidable aux humains , & des dieux révérée ,
 Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
 Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;
 Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,
 Les Faunes , les Sylvains , & les nymphes champêtres
 Ne vont point accorder aux accens de leur voix
 Le son des chalumeaux , ou celui des hautbois ;
 Cette ombre destinée à de plus noirs offices ,

Caché

Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices ;
 Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux ,
 Offensent la nature en révéant les dieux .
 Là du sang des humains on voit suer les marbres ;
 On voit fumer la terre ; on voit rougir les arbres ;
 Tout y ressent l'horreur , & même les oiseaux
 Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux .
 Les sangliers , les lions , les bêtes les plus fières ,
 N'osent pas y chercher leur bauge , ou leurs tanières .
 La foudre accoutumée à punir les forfaits ,
 Craint ce lieu si coupable ; & n'y tombe jamais .
 Là de cent dieux divers les grossières images
 Impriment l'épouvante & forcent les hommages ;
 La mousse , & la pâleur de leurs membres hideux
 Semblent mieux attirer les respects & les vœux :
 Sous un air plus connu , la Divinité peinte ,
 Trouverait moins d'encens , produirait moins de crainte ;
 Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
 Les dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer ;
 Là d'une obscure source il coule une onde obscure ,
 Qui semble du Cocyte emprunter la teinture :
 Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour ,
 Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
 Souvent du triste éclat d'une flamme ensouphrée
 La forêt est couverte , & n'est pas dévorée ;
 Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
 De céraistes hideux & de dragons ailés .
 Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
 Laissent à ces démons son horreur & son ombre ;
 Et le druide craint , en abordant ces lieux ,

D'y

D'y voir ce qu'il adore , & d'y trouver ses dieux.
 Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges :
 Les dieux , même les dieux , n'ont point de privilèges ;
 César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés ,
 Les arbres abattus , les autels dépouillés ;
 Et de tous les soldats les ames étonnées ,
 Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
 Il querelle leur crainte , il frémit de couroux ,
 Et le fer à la main porte les premiers coups.
 Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise ;
 Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les méprise ;
 Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux ,
 Et seul je prens sur moi tout le couroux des dieux.
 A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte ,
 Dépouillent le respect , sans dépouiller la crainte :
 Les dieux parlent encor à ces cœurs agités ;
 Mais quand Jule commande , ils sont mal écoutés.
 Alors on voit tomber sous un fer téméraire ,
 Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mère ,
 Des pins & des cyprés , dont les feuillages verts
 Conservent le printems au milieu des hivers.
 A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent.
 A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
 Marseille seulement , qui le voit de ses tours ,
 Du crime des Latins fait son plus grand secours ;
 Elle croit que les dieux d'un éclat de tonnerre
 Vont foudroyer César , & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas com-
 parable à la *Jérusalem délivrée* ; mais au moins
 cet

cet endroit fait voir , combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire , & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions , qu'on appelle des beautés poétiques , & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides , propres à amuser les enfans.

Le *Tasse* semble avoir reconnu lui-même sa faute ; & il n'a pû s'empêcher de sentir , que ces contes ridicules & bizarres , si fort à la mode alors , non-seulement en Italie , mais encore dans toute l'Europe , étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier il publia une préface , dans laquelle il avança , que tout son poème était allégorique. L'armée des princes chrétiens , dit-il , représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur , qu'on acquiert par le travail , & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* est l'ame , *Tancrede* , *Renaud* , &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés , *figura e figurato*. *Armide* & *Ismeno* sont les tentations qui assiégent nos ames ; les charmes , les illusions de la forêt enchantée , représentent les faux raisonnemens , *falsi syllogismi* , dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef , que le *Tasse* ose donner de son poème. Il en use en quelque sorte avec lui-même , comme les commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se suppose des vues & des desseins , qu'il n'avait pas probablement ,
quand

quand il fit son poëme ; ou si par malheur il les a eues , il est bien incompréhensible comment il a pû faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan , d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté , & si j'ose le dire , dans l'esprit de la religion. Les processions , les litanies , & quelques autres détails des pratiques religieuses , sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie , qui fait annoblir tout , & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton* , & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange ; que la plupart des poètes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait , que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas & de ridicule , qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer payen. Il est vrai , que *Pluton* , *Proserpine* , *Radamante* , *Tisiphone* , sont des noms plus agréables que *Belzebut* & *Asarot* ; nous rions du mot de *Diable* , nous respectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.



CHA

CHAPITRE HUITIÈME.

D O N A L O N Z O

D' E R C I L L A.

Sur la fin' du seizième siècle l'Espagne produisit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent , aussi-bien que par la singularité du sujet ; mais encor plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga* , gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien* , fut élevé dans la maison de *Philippe II* , & combattit à la bataille de Saint-Quentin , où les Français furent défaits. *Philippe* , qui n'était point à cette bataille , moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors , que d'établir ses affaires au-dedans , retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo* , entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir , c'est-à-dire , de connaître les hommes , & de voir le monde , voyagea par toute la France , parcourut l'Italie & l'Allemagne , & séjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres , il entendit dire , que quelques provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant ,

La Henriade, B b que

que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté , est traitée de rébellion par les auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire , & le désir de voir & d'entreprendre des choses singulières , l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes , & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily , du côté du Sud , est une petite contrée montagneuse , nommée *Araucana* , habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains ; & ils furent les derneirs que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes , dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers , & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre , *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même tems le conquérant & le poète ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laifait , à en chanter les événemens , & faute de papier il écrivit la première partie de son poème sur de petits morceaux de cuir , qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poème s'appelle *Araucana* , du nom de la contrée.

U

Il commence par une description géographique du Chily , & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement , qui serait insupportable dans tout autre poème , est ici nécessaire , & ne déplaît pas dans un sujet , où la scène est par-delà l'autre tropique , & où les héros sont des sauvages , qui nous auraient été toujours inconnus , s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le sujet , qui était neuf , a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon , comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

„ Les Araucaniens , dit-il , furent bien éton-
 „ nés de voir des créatures pareilles à des hom-
 „ mes , portant du feu dans leurs mains , &
 „ montées sur des monstres , qui combattaient
 „ sous eux ; ils les prirent d'abord pour des
 „ dieux descendus du ciel , armés du tonner-
 „ re , & suivis de la destruction ; & alors ils
 „ se soumirent , quoiqu'avec peine. Mais dans
 „ la suite s'étant familiarisés avec leurs con-
 „ quérans , ils connurent leurs passions & leurs
 „ vices , & jugèrent que c'étaient des hom-
 „ mes. Alors honteux d'avoir succombé sous
 „ des mortels semblables à eux , ils jurèrent
 „ de laver leur erreur dans le sang de ceux
 „ qui l'avaient produite , & d'exercer sur eux
 „ une vengeance exemplaire , terrible & mé-
 „ morable. “

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant , dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade* , &

B b 2

qui

qui ayant été traité d'une manière différente ; mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana* est une querelle , qui naît entre les chefs des barbares , comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux sauvages vante son mérite & ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement , qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques , nommé *Colocolo* , aussi vieux que *Nestor* , mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le héros Grec , fait la harangue suivante.

„ Caciques , illustres défenseurs de la pa-
 „ trie , le désir ambitieux de commander n'est
 „ point ce qui m'engage à vous parler. Je ne
 „ me plains pas , que vous disputiez avec tant
 „ de chaleur un honneur qui peut-être serait
 „ dû à ma vieillesse , & qui ornerait mon dé-
 „ clin. C'est ma tendresse pour vous , c'est l'a-
 „ mour que je dois à ma patrie , qui me solli-
 „ cite à vous demander attention pour ma fai-
 „ ble voix. Hélas ! comment pouvons-nous
 „ avoir assez bonne opinion de nous-mêmes ,
 „ pour prétendre à quelque grandeur , & pour
 „ ambitionner des titres fastueux , nous qui
 „ avons été les malheureux sujets & les es-
 „ claves des Espagnols ? Votre colère , Caci-
 „ ques , votre fureur , ne devraient-elles pas
 „ s'exercer plutôt contre nos tyrans ? Pour-
 „ quoi tournez-vous contre vous-mêmes ces
 „ armes ,

„ armes , qui pourraient exterminer vos en-
 „ nemis , & venger notre patrie ? Ah ! si vous
 „ voulez périr , cherchez une mort qui vous
 „ procure de la gloire. D'une main brisez le
 „ joug honteux , & de l'autre attaquez les
 „ Espagnols , & ne répandez pas dans une
 „ querelle stérile les précieux restes d'un sang ,
 „ que les dieux vous ont laissé pour vous
 „ venger. J'applaudis , je l'avoue , à la fière
 „ émulation de vos courages ; ce même or-
 „ueil , que je condamne , augmente l'espoir
 „ que je conçois. Mais , que votre valeur aveu-
 „gle ne combatte pas contre elle-même , &
 „ ne se serve pas de ses propres forces pour
 „ détruire le pays qu'elle doit défendre. Si
 „ vous êtes résolus de ne point cesser vos que-
 „relles , trempez vos glaives dans mon sang
 „ glacé : j'ai vécu trop longtems : heureux
 „ qui meurt sans voir ses compatriotes mal-
 „heureux , & malheureux par leur faute !
 „ Ecoutez donc ce que j'ose vous proposer.
 „ Votre valeur , ô Caciques , est égale ; vous
 „ êtes tous également illustres par votre nais-
 „sance , par votre pouvoir , par vos richesses ,
 „ par vos exploits : vos ames sont également
 „ dignes de commander , également capables
 „ de subjuguier l'univers. Ce sont ces présens
 „ célestes , qui causent vos querelles. Vous
 „ manquez de chef , & chacun de vous méri-
 „te de l'être ; ainsi , puisqu'il n'y a aucune
 „ différence entre vos courages , que la force du
 „ corps décide ce que l'égalité de vos vertus
 „ n'aurait jamais décidé , &c. “ Le vieillard
 B b 3 propo-

propose alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une grosse poutre, & de déférer à qui en soutiendrait le poids plus longtems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve* Déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros, & parle ainsi : „ Quelle „ satisfaction sera-ce aux Troyens, lorsqu'ils „ entendront parler de vos discordes ? Votre „ jeunesse doit respecter mes années & se sou- „ mettre à mes conseils. J'ai vû autrefois des „ héros supérieurs à vous. Non, mes yeux „ ne verront jamais des hommes semblables à „ l'invincible *Pyrriothois*, au brave *Cineus*, au „ divin *Thésée*, &c. J'ai été à la guer- „ re avec eux, & quoique je fusse jeune, mon „ éloquence persuasive avait du pouvoir sur „ leurs esprits. Ils écoutaient *Nestor* ; jeunes „ guerriers, écoutez donc les avis que vous „ donne ma vieillesse. *Atride*, vous ne devez „ pas garder l'esclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, „ vous ne devez pas traiter avec hauteur le „ chef de l'armée. *Achille* est le plus grand, le „ plus

„ plus courageux des guerriers : *Agamemnon* „ est le plus grand des rois , &c. “ Sa harangue fut infructueuse ; *Agamemnon* loua son éloquence , & méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques , la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité , la tendresse majestueuse de ses paroles , combien l'amour du pays l'anime , combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur , avec quelle prudence il loue leur courage en reprimant leur fureur , avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un censeur , un panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons , confessant la force de son éloquence , non par de vaines louanges , mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté , si *Nestor* est si sage de parler tant de sa sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer de l'attention des princes Grecs , que de les rabaisser , & de les mettre au dessous de leurs ayeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor* , qu'*Achille* est le plus courageux des chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de *Nestor* avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo* , l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille* , avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers , qu'on lui préfère son

inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur , qui leur parlant avec mépris , vante leurs prédécesseurs à leurs dépens , alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai , que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère* , il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poètes. On est étonné de le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles , mais nulle invention , nul plan , point de variété dans les descriptions , point d'unité dans le dessein. Ce poème est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage , l'auteur , qui est un des premiers héros du poème , fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche , suivi de quelques soldats ; & pour passer le tems , il fait naître entr'eux une dispute au sujet de *Virgile* , & principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon* , telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile* , & de restituer à la reine de Carthage sa réputation , il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poème d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison , qu'un auteur , qui ne fait , ou qui ne peut

peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire , que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Espagnol. Le véritable & solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien , & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les auteurs de notre nation , nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poètes que nos voisins , c'est plutôt sot amour de nous-mêmes , qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIÈME.

M I L T O N.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie , qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant , qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme , j'aye découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse , vit représenter à Milan une comédie intitulée ,
Adam ,

Adam , ou le *péché originel* , écrite par un certain *Andreino* , & dédiée à *Marie de Médicis* , reine de France : le sujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient DIEU LE PÈRE , les diables , les anges , *Adam* , *Eve* , le serpent , la mort , & les sept péchés mortels. Ce sujet , digne du génie absurde du théâtre de ce tems-là , était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'anges , & *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères : „ Que l'arc-en-ciel soit l'archet du violon du „ firmament ; que les sept planètes soient les „ sept notes de notre musique ; que le tems „ batte exactement la mesure ; que les vents „ jouent de l'orgue , &c. “ Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français , qui en riront , que notre théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la mort de St. Jean-Baptiste* , & cent autres pièces , sont écrites dans ce stile ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido* ni *Aminte*.

Milton , qui assista à cette représentation , découvrit , à travers l'absurdité de l'ouvrage , la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses , où tout paraît ridicule au vulgaire , un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept péchés mortels dansant avec le diable* , sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme* , les bontés & les vengeances du CREATEUR , la source de nos malheurs & de

de nos crimes , sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet , je ne fais quelle horreur ténébreuse , un sublime sombre & triste , qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andréino* : il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres , qui le tenaient de sa fille , laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de Satan , qu'on voit dans le quatrième chant de son poëme épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des enfers , découvre le soleil , qui sortait des mains du CREATEUR.

„ Toi , sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits ,
 „ Soleil ; astre de feu , jour heureux que je hais ,
 „ Jour qui fais mon supplice , & dont mes yeux s'étonnent ;
 „ Toi , qui sembles le DIEU des cieux qui t'environnent ,
 „ Devant qui tout éclat disparaît & s'ensuit ,
 „ Qui fait pâlir le front des astres de la nuit ;
 „ Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,
 „ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 „ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi ,
 „ Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
 „ Je suis tombé , l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie , la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume ;

me ; & enfin au lieu d'une tragédie , qui après tout n'eût été que bizarre & non intéressante , il imagina un poëme épique , espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-tems à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes , qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , & il n'y eut point d'église qui pût se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi & du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwell* ; & par une fatalité , qui n'est que trop commune , ce zélé républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwell* , de *Richard Cromwell* , & du parlement , qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur roi , & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle , & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti d'un roi mort sur l'échafaud , d'une famille royale errante dans l'Europe , & de
tous

tous les rois même de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux , qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes , & les livres de *Saumaïse* & de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton* , que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poète divin , était un très mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son père ; mais il fut déclaré , par l'acte même d'amnistie , incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poème épique , à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage , qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre , abandonné & aveugle , & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation ; les beaux esprits de la cour de *Charles II* , ou ne le connaissaient pas , ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant , qu'un ancien secrétaire de *Cromwell* , vieilli dans la retraite , aveugle & sans bien , fût ignoré ou méprisé dans une cour , qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur , toute la galanterie de la cour de *Louis XIV* , & dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées , la mollesse de *Valler* ,
les

les satyres du comte de *Rocheſter* , & l'eſprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable , qu'il avait très-peu de réputation , c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire , qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltait , & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage , qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encor ce libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché , qu'il ſtipula , que la moitié de ces trente piſtoles ne ferait payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du poëme : édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire : ſon nom doit augmenter la liſte des grand génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres , & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Sommers* & le docteur *Atterbury* , depuis évêque de Rocheſter , qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis , le célèbre Mr. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère* : les Anglais commencèrent à ſe le perſuader , & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes Latins faits de tout
tems

tems sur ce sujet , l'*Adamus exul* de *Grotius* , un nommé *Mazen* ou *Mazenius* , & beaucoup d'autres , tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Tasse* la description de l'enfer , le caractère de Satan , le conseil des démons. Imiter ainsi , ce n'est point être plagiaire , c'est lutter , comme dit *Boileau* , contre son original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères ; c'est nourrir son génie , & l'accroître du génie des autres ; c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joint contre le *Tasse* , avec des armes inégales ; la langue anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens :

Chiama gli abitatori d'ell' ombre eterne

Il rauco suon della tartarea tromba ;

Treman le spaziose atre caverne ,

E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le *Tasse* , est le sujet même dans *Milton*. Il est encor vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve* , comme sans l'amour de *Renaud* & d'*Armide* , les diables de *Milton* & du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux* , qui a presque toujours eu raison , excepté contre *Quinault* , a dit à tous les poètes :

Eh , quel objet enfin à présenter aux yeux ,

Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Je

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le *Paradis perdu* aura toujours ; la première c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées , qu'un être puissant & jaloux par sa séduction rend coupables & malheureuses : la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore , quand on leur disait , que l'Angleterre avait un poème épique dont le sujet était le Diable combattant contre DIEU ; & un serpent , qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas , qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles , lorsque Mr. *du Pré de St. Maur* donna une traduction en prose Française de ce poème singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet , qui paraît si stérile , une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU , & le caractère encor plus brillant , qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet il est à remarquer , que dans tous les autres poèmes l'amour est regardé comme une faiblesse , dans *Milton* seul il est une vertu. Le poète a su lever d'une main chaste le voile , qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans le jardin de délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures , dont *Adam* & *Eve* sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine , mais au-dessus de la nature humaine corrompue ; & comme il
n'y

n'y a point d'exemple d'un pareil amour , il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux , dont la France est pleine , se réunirent à trouver , que le diable parle trop souvent & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes , ils jugèrent , qu'il y en a plusieurs d'outrées , & que l'auteur n'a rendu que puérides en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre Dorique au milieu de l'enfer , avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or , pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule , les grands diables , qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer , se transforment en pygmées , afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux , Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la mort à la porte , qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains , quand le péché , monstre féminin , à qui des dragons sortent du ventre , court au-devant de ces deux champions. *Arrête , ô mon père* , dit-il au diable : *Arrête , ô mon fils* , dit-il à la mort. *Et qui es-tu donc* , répond le diable , *toi qui m'appelles ton père ? Je suis le péché* , réplique ce monstre ; *tu accouchas de moi dans le ciel ; je sortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchames ensemble ; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta*

La Henriade,

C c

rével.

révolte ; j'étais grosse , quand la bataille se donna dans le ciel ; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer , & ce fut ce monstre , que tu vois , dont je fus père ; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né , qu'il viola sa mère , & qu'il me fit tous ces enfans , que tu vois qui sortent à tous momens de mes entrailles , qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable histoire , le péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les diables sur le bord du Phlégeton , du Styx & du Léthé : les uns jouent de la harpe , les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant Satan voyage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vuide , & il tomberait encore , si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du cahos ; il traverse le paradis des fous , *the paradise of fools* (c'est l'un des endroits , qui ne sont point traduits en Français.) Il trouve dans ce paradis , les indulgences , les *Agnus Dei* , les chapelets , les capuchons , & les scapulaires des moines.

Voilà des imaginations , dont tout lecteur sensé a été revolté ; & il faut , que le poème soit bien beau d'ailleurs , pour qu'on ait pû le lire , malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode , où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage ; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance , & qu'il
soit

soit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût , ni vraisemblance , ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût , la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël* , de *Michel* , d'*Abdiel* , d'*Uriel* , de *Moloc* , de *Nisrot* , d'*Astarot* , tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée , & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ses dieux les caractérisait par leurs attributs , qu'on connaissait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire , quand on veut lui faire connaître à fond *Nisrot* , *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues , & surtout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des anges & des diables pendant la bataille qui se donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé , que *Milton* péchait contre le vraisemblable , d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan* , & d'avoir armé d'épées tous ces esprits , qui ne pouvaient se blesser ; car il arrive , que lorsque je ne fais quel ange a coupé en deux je ne fais quel diable , les deux parties du diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé , que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable , lorsque DIEU le père envoie ses fidèles anges combattre , réduire , & punir les rebelles. „ Allez , dit DIEU à *Michel* & à *Gabriel* , „ poursuivez mes ennemis jusqu'aux „ extrémités du ciel ; précipitez-les loin de

C c 2

„ DIEU

„ DIEU & de leur bonheur dans le Tartare ;
 „ qui ouvre déjà son brûlant cahos pour les
 „ engloutir. “ Comment se peut-il , qu’après
 un ordre si positif la victoire reste indécise ?
 Et pourquoi DIEU donne - t - il un ordre inutile ?
 Il parle , & n’est point obéi : il veut vaincre ,
 & on lui résiste : il manque à la fois de pré-
 voyance & de pouvoir. Il ne devait point or-
 donner à ses anges de faire ce que son fils
 unique seul devait faire.

C’est ce grand nombre de fautes grossières ,
 qui fit sans doute dire à *Dryden* dans sa pré-
 face sur l’*Enéide* , que *Milton* ne vaut guères
 mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*.
 Mais aussi ce sont les beautés admirables de
Milton , qui ont fait dire à ce même *Dyrden* ,
 que la nature l’avait formé de l’ame d’*Homère*
 & de celle de *Virgile*. Ce n’est pas la premiè-
 re fois , qu’on a porté du même ouvrage des
 jugemens contradictoires. Quand on arrive à
 Versailles du côté de la cour , on voit un vi-
 lain petit bâtiment écrasé , avec sept croisées
 de face , accompagné de tout ce que l’on a pu
 imaginer de plus mauvais goût. Quand on le
 regarde du côté des jardins , on voit un palais
 immense , dont les beautés peuvent racheter
 les défauts.

Lorsque j’étais à Londres , j’osai composer
 en Anglais un petit Essai * sur la Poésie épique ,
 dans

* C’est en partie celui-ci même qui en plusieurs en-
 droits est une traduction littérale de l’ouvrage Anglais
 de Mr. de *Voltaire*.

dans lequel je pris la liberté de dire , que nos bons juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé , & la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé , autant qu'on le peut faire sur une traduction , que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel , plus plein d'imagination que de graces , & de hardiesse que de choix , dont le sujet est tout idéal , & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France , & je ne fais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade* , à la vérité , a été imprimée souvent ; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité , & effacer la honte qu'on a reprochée si longtems à la France de n'avoir pû produire un poëme épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous , à la vérité , que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques , & que nous qui avons réussi en tant de genres , nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains* , les *le Moines* , les *Desmarêts* , les *Cassaignes* , & les *Scuderys*. Si un écrivain , célèbre d'ailleurs , avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille* , un *Des-*

préaux, un *Racine*, avaient fait de mauvais poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles, qui ayent osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des poèmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de *Desmarêts* est le seul ouvrage d'un poète épique, qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarêts* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la *Marianne* de *Tristan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagère, qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre difette, en donnant au *Télémaque* le titre de poème épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts, quand on donne le nom de poème à la prose. Le *Télémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le stile dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'illustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste, pour appeller son roman du nom de poème. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même

me en beaux vers , il deviendrait un poëme ennuieux , par la raison qu'il est plein de détails , que nous ne souffrons point dans notre poésie , & que de longs discours politiques & œconomiques ne plairaient assurément pas en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation , sentira , qu'il serait ridicule d'exprimer en vers ; * *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or , lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille ; la troisième de verd , avec une médaille sans anneau & sans frange , &c. & enfin donner aux esclaves des habits gris brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire , *Qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain , que les logemens en soient dégagés , que l'ordre & la propreté s'y conservent , que l'entretien soit de peu de dépense , que chaque maison un peu considérable ait un salon & un petit péristyle avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot , tous les détails , dans lesquels *Mentor* daigne entrer , seraient aussi indignes d'un poëme épique , qu'ils le sont d'un ministre d'état.

On a encor accusé longtems notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai , que chaque langue a son génie , formé en partie par le génie même du peuple qui la parle , & en partie par la construction de ses phrases , par la longueur ou la brièveté de ses mots , &c. Il est vrai , que le Latin

& le Grec étaient des langues plus poétiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail , il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain , que notre langue est plus forte que l'Italienne , & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des poèmes épiques ; il est donc clair , que si nous n'en avions pas , ce ne ferait pas la faute de la langue Française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime , & avec encor moins de raison. La *Jérusalem* & le *Roland furieux* sont rimés , sont beaucoup plus longs que l'*Enéide* , & ont de plus l'uniformité des stances ; & non-seulement tous les vers , mais presque tous les mots , finissent par une de ces voyelles , a , e , i , o ; cependant on lit ces poèmes , sans dégoût , & le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer , qu'il est plus difficile Français qu'à un autre , de faire un po. épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime , ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ? C'est que de toutes les nations polies la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers , qui sont le plus à la mode en France , sont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un stile naturel , qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques , qui demandent de la simplicité. On fait , que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses vers , comme de ceux de *Racine* ; & lorsque

lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie Française à une marche trop uniforme ; l'esprit géométrique , qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres , a encor été un nouveau frein pour la poésie ; notre nation , regardée comme si légère par des étrangers , qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres , est de toutes les nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout , on préfère l'histoire au roman ; les *Cyrus* , les *Clélie* & les *Astrées* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paraissent encore , & s'ils sont pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole , les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général , qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée ; on se moquerait également d'un auteur , qui emploierait les dieux du paganisme , & de celui qui se servirait de nos saints : *Vénus* & *Junon* doivent rester dans les anciens poèmes Grecs & Latins : *St. Geneviève* , *St. Denis* , *St. Roch* & *St. Christophe* , ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes & les queues des diables , ne sont tout au plus que des sujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accoutument assez des saints , & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux , ne nous paraîtraient qu'ex-
trava-

410 ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.

travagantes. Je me souviens que lorsque je consultai , il y a plus de douze ans , sur ma *Henriade* , feu Mr. de Malezieux , homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense , il me dit : „ Vous entreprenez un ouvrage , qui n'est pas fait pour notre nation , „ *les Français n'ont pas la tête épique* ; ce furent ses propres paroles ; & il ajouta : „ Quand „ vous écrieriez aussi-bien que Messieurs *Racine* „ & *Despréaux* , ce fera beaucoup si on vous „ lit. “

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact , qui régné dans le siècle où je vis , que j'ai choisi un héros véritable , au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles , & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction , qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage , je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense , & au tems seul de défarmer l'envie.

Fin de l'Essay sur la poésie épique.



TABLE

T A B L E

D E S P I E C E S

contenues dans ce Volume.

<i>Préface des éditeurs.</i>	Page 5.
<i>Lettre de Mr. de Voltaire aux éditeurs.</i>	10.
<i>Avant-propos.</i>	13.
<i>Préface de l'édition de 1737.</i>	26.
<i>Préface par Mr. Marmontel.</i>	30.
<i>Dédicace à la Reine d'Angleterre.</i>	31.
 <i>La HENRIADE, avec les Variantes recueillies</i>	
<i>par Mr. l'Abbé Langlet, & les</i>	
<i>notes de l'éditeur au bas de pages.</i>	
CHANT I.	45.
CHANT II.	65.
CHANT III.	82.
CHANT IV.	102.
CHANT V.	125.
CHANT VI.	144.
CHANT VII.	159.
CHANT VIII.	185.
CHANT IX.	210.
CHANT X.	226.
	<i>Notes</i>

412 TABLE DES PIÉCES

Notes tirées de l'édition de Mr. l'Abbé Langlet.

	Page 247.
<i>Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la fable du poëme de la HEN-</i>	
<i>RIADE.</i>	292.
<i>Idee de la HENRIADE.</i>	299.
<i>Dissertation sur la mort d'Henri IV.</i>	305.
<i>Essai sur la Poësie Epique.</i>	

CHAP. I. <i>Des différens goûts des peuples.</i>	314.
II. <i>Homère.</i>	330.
III. <i>Virgile.</i>	340.
IV. <i>Lucain.</i>	349.
V. <i>Le Trissin.</i>	355.
VI. <i>Le Camouens.</i>	360.
VII. <i>Le Tasse.</i>	367.
VIII. <i>Don Alonzo d'Ercilla.</i>	385.
IX. <i>Milton.</i>	393.



A. Rosenthal
4. 12. 1984
[VOLT.]

842535





